Collection Courtellemont
artistique et pittoresque
Illustrations directes d'après nature

---

l'Algérie de nos jours



ALGER
Chez GERVAIS-COURTELLEMONT & Cie
Editeurs d'Art

L'ALGÉRIE

DE NOS JOURS

· 1893 ·

L'ALGÉRIE

DE NOS JOURS

ALGER – BOUFARICK – BLIDAH – ORAN – TLEMCEN

KABYLIE – CONSTANTINE – BISKRA

ALGER

J. GERVAIS-COURTELLEMONT & Cie, ÉDITEURS

6, Boulevard de la République | Rue des Trois-Couleurs, 14



ALGER L'HIVER

A MA MÈRE

Tendre et respectueux hommage.
P. M.

Le bateau se hâte sous la lune. La mer est d'ombre; à peine ondule-t-elle, ridée de noir. Elle se plisse le long du vapeur, comme une soie molle qu'on déchire; une crête blanchâtre court, s'incurve et s'aplanit en bave d'écume. Un coup de vent, pareil à un frôlement d'éventail ! Le pont sous les pieds fuit élastiquement, plonge dans les ténèbres d'eau fluide. La brise de terre souffle, par bouffées. Alors les étoiles palpitent plus fort, comme des lumières prêtes à s'éteindre. Un point jaune et diffus perce la nuit, brille d'un éclat plus vif : c'est Alger !

On dirait une grosse étoile d'or. Je me penche pour la voir. Prés de moi, des passagers anglais sourient silencieusement de leurs dents fortes; car cette lumière, pour eux, n'est pas seulement l'arrivée proche, mais toute une terre chaude et nouvelle, bonne à leur amour du voyage ou au rétablissement de leur santé : c'est l'attente de l'inconnu, de l'inéprouvé, les langueurs du far-niente, l'activité saine des promenades.

A bord, tout est éteint, sauf les fanaux de position, qui n'éclairent pas. Des ombres d'hommes, des silhouettes de femmes, accoudées au bordage, détachent vaguement leurs formes. Des gens en marche sortent de la nuit et s'y fondent à

nouveau. L'allumette d'un passager illumine son menton, sa cigarette aux dents, le creux de son nez. Dans cet éclair une pâle figure de jeune *miss* à cheveux cendrés, prend la douceur d'un reflet de lune.

Une vieille voix joyeuse, qu'on devine bonne, répond aux claires interrogations d'un enfant :

— Eh bien, nous y voilà, en Alger!

Frappé, comme d'un écho à mon rêve, je me retourne. Autour du vieil homme, ses voisins élèvent un chorus de plaisir et de sympathie. Ce sont d'humbles gens, qui ont souffert de la mer sans doute, et qui sont bien aises d'arriver.

En Alger? Il m'émeut jusqu'au fond du cœur, ce mot naïf et vieilli, avec son charme d'au-delà.

Et certainement il prend en moi un sens de nostalgie plus troublant, une importance d'arrivée plus profonde, que pour n'importe quels passagers.

Qu'évoque-t-il pour eux? Par delà l'eau bleue, une terre de légende et d'exil, où les Barbaresques emmenaient jadis, esclaves, les Chrétiens? Le souvenir de notre ardue conquête, le respect d'un sol payé au prix du sang, cultivé avec tant d'efforts? L'exotisme d'une autre race, un printemps toujours vert, des femmes aux grands yeux, et un soleil plus beau qu'ailleurs?

Mais pour moi, c'est tout cela et bien davantage, car ce simple mot : *En Alger!* suscite toute mon âme d'enfant, toute ma jeunesse heureuse vécue là, laissée là, lorsque je dus, à dix ans, après la guerre et notre père mort, partir, sans espoir de retour, vers un froid lycée de France. Il y a vingt ans de cela. Depuis, je ne suis jamais revenu. Et dans un mirage, Alger m'apparaît lumineux et blanc, comme une ville de féerie. Des coins de terre me hantent : le champ de manœuvre, ras, rouge et brûlé, la plage de sable de Tivoli et ses bains, l'ex-boulevard « de l'Impératrice. »

Depuis vingt ans, ma jeunesse me sourit et m'appelle à travers la mer. Certes! ce soir, en rentrant « au pays », le sol natal, la maison du passé, les tombes des miens m'émeuvent, et profondément; mais pourquoi mentir? ce qui surtout me pénètre, c'est l'espoir de ressaisir un peu de ma propre vie, de me pencher, moi, homme, sur l'ombre du petit garçon que j'étais, d'en revivre le cœur naïf et les sensations neuves.

Ce qui me point d'avance et me donne un frisson doux et douloureux, c'est ma jeunesse, l'impérissable jeunesse dont le souvenir attendrit tous les hommes, en leur culte égoïste et ingénu du *soi*.

Des lumières à présent! Dix, vingt, cent lumières apparaissent. A chaque seconde, il en sort de la mer et il en monte dans le ciel. Elles tracent une ville de feux, pointillent en ligne droite les quais. Les passagers se pressent, on heurte des colis. La sirène pousse ses mugissements rauques, qui vous résonnent par tout le



corps. Des arômes arrivent dans le vent. Le port va s'ouvrir, entre ses fanaux rouge et vert.

Mais est-ce bien Alger ?

Les arrivées de nuit déconcertent un peu, tous les ports s'y ressemblent. Et dans mes souvenirs, chose étrange, il n'y a pas une seule impression d'Alger tout noir, aux lumières ; comme si ma rétine n'avait gardé que des images claires, des visions de jour et de soleil.

Ainsi nous arrivons, déjà !... Et vague encore, se lève en moi une appréhension, une peur légère d'être déçu. Si je devais me repentir d'être venu !... Est-ce sans imprudence que je vais revoir mon passé, ciel et mer, routes blanches, vieux jardin, tout le décor magique de ma première âme !

« J'avais laissé, dit Perdican, des rivières et des montagnes ; je retrouve des brins d'herbe et une goutte d'eau. »

Vais-je retrouver « au point » mes sensations d'alors ? Sans doute, mon imagination les aura déformées, grandies. Les reconnaîtrai-je seulement ? Vivent-elles encore ? Si rien, à mon appel, n'allait se lever d'entre les lieux et les choses ?

Si ma jeunesse n'existait plus qu'en illusion ? Peut-être s'est-elle écoulée tout autre que je me la représente. Peut-être vais-je chercher la trace non-seulement de ce qui n'est plus, mais de ce qui même n'a jamais été.

Si *Elle* allait m'apparaître, semblable à cette jeune reine morte de la légende, qui gît dans une crypte, enlinceulée sous ses ornements royaux ? Quand on ouvre le

cercueil, ses joues roses paraissent vivantes, sa gorge se soulève et le tissu d'or de sa robe étincelle.

On la touche du doigt, et tout s'écroule en poussière.

Nous voici en rade. L'odeur de terre s'exhale plus fort. On entre en une tiédeur de serre.

Très lentement, le bateau vire, afin de présenter l'arrière au ponton. Des blancheurs de mosquées, des façades de hautes maisons se lèvent, dans une trouble et décroissante lueur.

Toutes les fenêtres sont closes. Il est très tard. On n'entend aucun bruit, pas même ce souffle animé qui est comme la respiration d'une foule. Les grands bateaux sont éteints. La ville dort. Vraiment, il semble qu'il n'y ait personne pour nous recevoir. Et c'est étrange et mystérieux, ces mille lumières qui éclairent le silence, mirées sur l'eau de laque en longues fusées d'or.

Moi qui regrettais presque de ne pas saluer Alger au plein jour, avec sa cascade de toits blancs et ses coteaux verts, en cirque! Non, je n'imaginais pas cela, cette entrée dans l'inconnu, ce port étincelant sans une âme, cette ville au Bois-Dormant qui rêve, en un silence enchanté!

Déjà, pourtant, une vie fantômale s'ébauche et des ombres se glissent. Une barque vient hâler notre amarre et l'assujétit à quai. Du ponton, des voix nous appellent. Et en bas de l'escalier mobile, quadrillé à jour, va et vient, sous des lanternes, l'attente noctambule des douaniers. Sitôt dehors, il faut subir l'assaut des portefaix arabes, crâne ras et sentant la viande; l'empressement des interprètes à casquette galonnée; les sommations des cochers debout sur leurs voitures. Mais le cercle franchi, hors du grouillement, des cris et des gestes, le silence retombe et l'illusion reprend.

On distingue des docks vides et des entrepôts morts, des camions et des tonneaux, un wagon abandonné sur des rails qui luisent. Il règne cette sorte de paix inquiète que prennent, la nuit, les endroits d'activité diurne. Sur les quais et la mer, le boulevard surplombe en falaise; un mystérieux escalier blanc, ou la rampe douce des voitures, y montent en un pâle bain de lune.

Je vais lentement, le long de la pente, presqu'heureux qu'il soit si tard, et que personne ne m'attende plus. Je me sens libre, et rien ne trouble cette première sensation d'arrivée. Comme l'air est doux à respirer!

Le vent sent l'orange et la laine arabe. Il roule des bouffées molles comme des caresses. Pourquoi se presser? La nuit est tellement sereine, une douceur flotte, pénètre et touche l'âme, comme un accueil d'ami. Quelque chose d'indéfinissable donne à l'être une extraordinaire légèreté, une vie plus subtile et plus intense; les ennuis vagues s'allègent, et le cœur s'attendrit, comme pour une bonne nouvelle ou un amour de femme.

La notion même du temps s'efface. Bateau, Paris, êtres quittés, tout l'immédiat et





Une Rue de la Casbah. – Alger

le particulier de la vie se perdent dans le passé. C'est depuis longtemps, c'est depuis toujours peut-être que j'erre, en un parfait oubli de tout et de moi-même, en ce décor nouveau et pourtant familier, buvant l'air doux, foulant la route lunaire.

Cette impression dure une minute ou des siècles, je ne sais; mais elle est vague et pénétrante. Ainsi dans certains rêves, l'on raisonne en dormant quelque soudain dépaysement :

— « Où suis-je, se demande-t-on. Pourquoi suis-je là ? Est-ce bien moi ? » Et sans comprendre, on trouve cela naturel et délicieux.

Mais un square se dresse, bambous et palmiers qui bruissent, en leur fraîcheur sombre. Cette apparition inattendue coupe d'un sursaut de réveil ma rêverie. Ce square existait-il autrefois, où l'avais-je oublié ? Ce doute rompt l'unité de mes souvenirs, il arrête l'inconscience heureuse où j'étais plongé, et s'oppose à ce qu'elle renaisse.

Il m'est impossible de ressaisir mon âme de rêve d'il y a une seconde à peine; elle est partie, évaporée, comme un atome d'éther fluide.

Mais j'en ai conscience, pendant un instant a régné, avant qu'un aspect imprévu l'ait détruite, une mystérieuse harmonie entre mon être et les choses, un accord subit et comme préexistant, entre mes sensations de retour et le charme de ce décor mouillé de lune, retrouvé tel, après vingt ans, que mon cœur se l'imaginait. C'est donc le pays et sa langueur qui m'ont repris au seuil, c'est la soudaine et récurrente influence du milieu.

J'ai grande envie de m'en aller, solitairement, errer par la ville ou à travers la campagne : le rêve évanoui renaîtrait bien vite, j'en suis sûr. Mais n'ai-je pas demain, et des semaines ?

Devant l'hôtel, une flaque de lune teinte le trottoir bleuâtre. Le vent tiède halène toujours.

II

Le joli réveil dépaysé, ce matin!

Dans la chambre d'hôtel inconnue, cette hésitation : on ne se retrouve plus, on se cherche; et tout à coup l'identité reprend, avec le souvenir, devant la fenêtre ouverte sur les bateaux du port.

Dans la joie de me sentir ici, pour de bon, mes pensées et mes sensations d'hier me sont revenues, en une aube mentale qui avait la fraîcheur du ciel, où montait le jour pâle.

La pleine mer s'étalait : un lac d'argent gris. Le ciel, vert au zénith, se dégradait en jaune jusqu'au ras des eaux. Là, sur un cap bleuâtre, flottait un grand voile rose. Ce voile, de seconde en seconde, s'empourprait; soudain il prit feu; et le soleil, élargissant son orbe, fulgura, tout rouge. Alors la mer immobile entra en vie; et,

dans la brise, des frissons d'or vif coururent sur l'argent mat du lac, qui ondula. Une étoile qui brillait seule s'éteignit. Et le long du cap, trois rangs de montagnes se levèrent, dans une brume blonde.

Des raies fauves jaillissaient de l'astre; le jour s'avivait d'un éclat pur; il faisait bon et chaud; un souffle emporta dans le ciel un vol d'oiseaux blancs, et les petites voiles des pêcheurs sur la mer.

A terre, maisons, mosquée, tout dormait encore, de ce sommeil léger qui précède le réveil. Le silence diaphane, près d'être troublé, inspirait l'attente que l'on sait, devant une horloge qui va sonner. On ne voyait point d'êtres, et l'on en prévoyait. De légères sonnailles s'égrenèrent. Ce furent des chèvres, traînant leurs pis gonflés; un pâtre à sayon de poil, velu comme un bouc, les trayait devant



les portes ouvertes, une à une, par les servantes.

Des Biskris agiles parurent, portant l'eau en des brocs de cuivre rouge, sur l'épaule. Des silhouettes de petits ânes et de nègres défilèrent au loin. Des rumeurs, vagues comme les fumées des toits, flottaient. Tout à coup une trompette sonna, en fanfare aigrelette, le rappel des habitudes et des occupations quotidiennes.

Je suis sorti. Malgré mon impatience de revoir l'ami qui m'attend, là-bas sur les coteaux de l'Agha, j'ai faim et soif de reconnaître la ville; elle s'éveille de partout, en un roulement de voitures et un murmure de voix. Je vais à la Douane, en bas du quai. Cet escalier y descend. Sur les marches, des Arabes pouilleux chauffent leurs guenilles au soleil; de face, ils ont l'œil mort de momies brunes; de dos, l'aspect de grandes larves grisâtres. Misère d'Islam, qui se laisse silencieusement mourir, sans même tendre la main! A côté d'eux, une buvette dans le mur désaltère les portefaix; cela sent l'anisette et les poissons frits.

Les quais sont vivants; les docks s'agitent; des commis se croisent avec des matelots. On charge des camions, des tonneaux roulent; un wagon, sous la poussée d'une équipe, glisse lentement, sur les rails. Les vapeurs, sous pression, fument dans le port; leurs flancs ouverts engouffrent les cargaisons des chalands. Sur l'eau morte et livide, roulent des peaux d'orange et des traînées d'écume rouge.

Plus loin, la flotille des barques de pêche se resserre, comme en un port à elle, dans l'angle formé par le quai et le môle. Tel des bateaux d'enfant, sur un bassin. Pressés, poussés l'un contre l'autre, bruns, verts, gris, roses, de couleurs effacées par l'eau et rongées par le temps, ils flottent comme des bouchons, et oscillent avec lenteur, tous à la fois.

A terre, une rangée de canots reste immobile; des pêcheurs çà et là en calfatent les fentes avec du goudron ou bien, accroupis, ils raccommodent les filets bruns à nœuds de liège qui sèchent, sur les dalles chaudes. Un douanier vert circule, avec le bâillement résigné de l'ennui.

Un jeune couple anglais! Vigoureux, l'homme et la femme, libres en leurs vêtements de voyage, souples en leurs grandes enjambées, se dirigent vers la jetée d'où ils admireront Alger tout blanc, dans la lumière.

Je les suis.

Il y a quelque chose d'extraordinairement doux dans l'air : une allégresse de vie, un enchantement de clarté. La robe de la jeune Anglaise ondule avec un charme vivant. Ses cheveux semblent de soleil. Tout baigne dans le bleu et l'or. Le cœur fond, en une de ces brèves et subites ivresses, qui donne la joie d'être.

Et pour moi, n'y a-t-il pas autre chose encore? Une douceur nostalgique de patrie revue? La mélancolie des années vécues au loin, de la vie qui passe? La surprise de détails oubliés, ou que peut-être autrefois je n'avais jamais remarqués; toute la vision neuve et changeante qui se superpose sur le fond immuable de mes souvenirs d'enfance, et qui me révèle : ici, les vieux canons de la conquête mi-enterrés qui servent de bornes; là, des balancelles à voile carguée, d'où monte une fumée de cuisine? A quai, le soleil frappe les anneaux d'amarre. Dans l'eau, il miroite; on dirait une flaque d'huile, où court la flamme.

Déjà, c'est l'Amirauté. Sous un balcon, une ogive de porte entre des colonnes et des palmiers. Deux matelots fument. A quelque distance, les baleinières blanches, suspendues à des palans au-dessus de l'eau, s'y reflètent. Toute une série de petits logis incrustés de majuscules noires : police de port, tribunal de pêche, bureaux de mer, se succèdent. Puis une antique fontaine, où l'on ne puise point d'eau, montre sa mosaïque effacée, jaune et bleue.

De très vieilles voûtes à présent laissent tomber la nuit et le froid : une âcre odeur de poisson a imprégné les pierres et s'en exhale, comme l'âme d'une ancienne poissonnerie. Il règne une ombre de trois siècles; lorsqu'on en sort, l'éclat du jour éblouit et dépayse à la fois.

La jetée commence. De massifs cubes de grès, cimentés sur un fond de maçonnerie et un éboulis de roches qui descendent en des transparences d'eau jusqu'au fond de la mer, se crénèlent en blocs géants, où les vagues, à travers les embrasures, déferlent. Le dernier gros temps a laissé, sur le chemin, des petits lacs salés.



Méthodiquement alignées, de vieilles ancres gisent à plat ; les unes petites, les autres grosses, certaines démesurées ; toutes hors d'usage, rongées de rouille, tordues comme des ceps, ou cassées net.

Ensuite viennent les chaînes de fer de toutes tailles et de tous poids : câbles, grelins, filins. Elles déroulent leurs mailles en échelles ou se lovent comme des serpents. Mais la lèpre les tient, et elles meurent de vieillesse.

A quelques pas, des obus invalides dressent leur pointe brisée ou, tout du long, par des crevasses, montrent le vide. Il en est de si cabossés qu'on les prendrait pour de vieilles bonbonnes à pétrole vides.

Toutes ces ferrailles, glorieuses et inutiles, ont l'air de débris de trophées à vendre ; il n'y manque que le marchand. On dirait le bric-à-brac en plein air des Voyages et de la Guerre.

La jetée court, en eau libre, accotant au chemin sans parapet ses blocs lourds.

Certains, disjoints, affaissés, semblent peu à peu descendre à la mer qui baigne les roches d'écume, avec une petite plainte.

On va longtemps ainsi. Plus l'on s'éloigne, plus la solitude vous pénètre ; c'est un charme presqu'anxieux. Rien que les pierres, le ciel et l'eau. Et cette eau semble si traîtresse ! Un coup de vent, et les lames soudaines franchiront la jetée, pui vibrera comme un mur, sous le bélier. Mais le ciel reste pur, à peine un petit nuage, là-bas, s'allonge et vole.



Cette eau du port est bien trouble, le long du chemin à pic, sans garde-fou ? Si l'on tombait ? C'est absurde d'imaginer cela, et cependant je me rapproche bien vite des blocs massifs, tutélaires. Malaise



Vue Générale d'Alger



d'enfant remonté dans l'homme. Je les connais si bien, ces peurs d'autrefois...

Tout petit, trop rêveur déjà, je sentais tellement quelle chose surprenante c'est de vivre! Si souvent, blotti dans quelque coin, j'écoutais, penché sur moi-même, le tic-tac de ma petite âme, les pulsations, seconde à seconde, de mon cœur. Ah! ce mirage d'être m'apparaissait alors irréel à ce point, que ma vie, pensais-je, allait s'arrêter brusquement. Oui, sans connaître la mort, j'avais conscience d'une menace vague et terrible, qui serait la fin de tout. Alors la petite bête en moi ne remuerait plus; c'en serait fait de penser et de voir! Cette conscience du mystère, jointe au trouble délicieux de pressentir un inconnu si au-delà de mon âge, m'horripilait jusqu'aux moelles, d'un long frisson.

Quel homme en lui ne sent, aux minutes d'isolement, surgir, du plus profond de son âme, cette stupeur de vivre, ce frisson de la mort imminente?

Et plus il fait beau, plus il fait doux, plus la splendeur ensoleillée des choses nous persuade de la fragilité de ce petit souffle, qui est nous-même.

Au delà du phare trapu qui signale la passe, le gros mur de la jetée cesse. Seul, le chemin plat continue et va mourir, en langue de pierre à fleur d'eau. C'est là, tout à l'entrée du port, où une vague les eut balayés, que le jeune couple anglais se tenait, avec une insouciante intrépidité de race. Ils regardaient.

Le spectacle était grand. D'un côté, l'horizon bleu, la mer pure. De l'autre, Alger, rayonnant dans la clarté, si lumineux qu'un poudroiement jaune l'enveloppait d'un nimbe, et que des étincelles jaillissaient, par centaines, des vitres. Les mosquées, en ce bain d'or, éclataient d'un blanc plus blanc. Les grandes maisons du boulevard prenaient une teinte bise et chaude, où les fenêtres semblaient les trous réguliers d'un crible. L'éclat des toits de la Kasbah éblouissait; et l'azur blond du ciel irradiait comme un saphir en feu.

Sur la gauche, dominant la vieille jetée et la banlieue, les coteaux vert-sombre se cintraient en baie harmonieuse; et les Ecoles supérieures de l'Agha, et les villas anglaises de Mustapha, faisaient, à mi-hauteur, deux grandes taches, ici blanches et là rouges.

Sur tout cela, un jour de fête, un soleil inouï avivant la magie du décor. Et soudain — changement à vue — tout s'assombrit. Le ciel fonça. L'eau bleue devint verte. Alger ne fut plus qu'un mirage éteint.

Un nuage passait.

Déjà il était loin; et des flots d'or vif, s'épandant sur l'azur du ciel et de la mer, ressuscitaient ce pays et cette ville de théâtre. Des voiles de pêcheurs sortirent du port, leur aile d'oiseau blanc au vent. Sur un brick étranger des matelots cramponnés aux vergues figuraient, dans l'éloignement, un essaim de grosses mouches.

Je revenais, croisant des ouvriers de la jetée : maçons barbus, Arabes crépis de plâtre.

Dans la chaleur et la lumière, que réverbéraient les dalles, un peu d'inconscience

me gagnait. Et en ce retour machinal, je revoyais comme en rêve, sans penser, les mêmes choses qu'en allant : balancelles, douaniers, hommes des entrepôts, des barriques, Arabes poudreux charriant des malles roulant devant la Douane.

J'arrêtai l'un d'eux, qui chargea mes colis pour l'Agha.

En haut, juste au-dessus de nous, contrastant avec l'activité du port, une rangée de têtes curieuses et oisives, de tout âge et de tout pays, se penchaient le long du boulevard. Ainsi posés, au ras de la balustrade, elles avaient l'air décapitées dans le ciel.

III

La maison de mon ami est tout en haut des pentes dures, entre le plateau Saulière et le chemin des Aqueducs.

Toute une banlieue nouvelle a surgi là, en blancheurs de maisons, en échafaudages de bâtisses, en ravinements profonds du sol. On a bâti énormément, pour les riches et pour les pauvres. La ville, trop étroite, a débordé ; elle envahit l'Agha et Mustapha ; elle mange les coteaux, empiète sur le roc, trace des rues boueuses, qui demain seront des rues bordées de trottoirs et de réverbères.

Déjà — signe des temps ! — dominant un des panoramas les plus admirables qui soient : Alger, la baie, les monts qui courent vers le cap Matifou, le Jurjura neigeux et la haute mer, ça et là, parmi les arbres, se dressent de grands hôtels à cinq étages, proclamant aux quatre coins de l'horizon la réclame de leurs noms, en lettres capitales d'or !



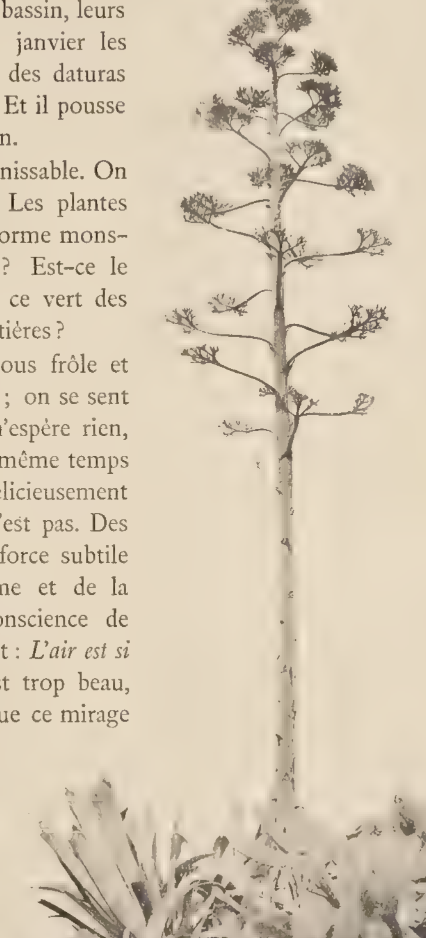
Les yeux, autrefois, ne voyaient là que du vert.

Il en reste encore un peu, très peu, autour de la maison de mon ami. Elle s'adosse à un ravin fleuri ; et deux ou trois prés, d'herbe drue, bordent la route, où une ânesse grise paît les chardons à fleur bleue.

Voici la grille verte, la maison que je reconnais sans l'avoir jamais vue. Des voix d'enfant s'élèvent du fond du jardin. Inutile de sonner. La porte s'ouvre sous la main ; et déjà, c'est l'accueil hospitalier : la

caresse d'un gros chien frétillant, et, sur le seuil, le sourire doux et sérieux de mon ami...

Là, sur la hauteur, le vent souffle toujours. Il fait chaud et frais sous les arbres ; et les feuilles bruissent d'un ton mélancolique et discret.



Des arums à longue tige penchent, sur un bassin, leurs volutes de porcelaine. Comme on est en janvier les oranges sont mûres. Les grandes cloches des daturas s'agitent, au-dessus d'eurythmiques acanthes. Et il pousse de pâles violettes le long du gazon de Mahon.

Les jardins d'Algérie ont un charme indéfinissable. On ne peut dire en quoi. Est-ce l'exotisme ? Les plantes grasses à dards aigus, à lames épineuses, à forme monstrueuse des chenilles couvertes de poils ? Est-ce le printemps insolite, la tiédeur du climat, et ce vert des arbres un peu sombre, comme dans les cimetières ?

On ne sait ; et pourtant une langueur vous frôle et vous touche, comme une caresse de femme ; on se sent amolli par quelque chose d'indicible. On n'espère rien, on ne regrette rien ; on est heureux ; et en même temps on a presque mal, d'un trouble suave et délicieusement triste, qui ressemble à l'amour et qui ne l'est pas. Des élans vagues vous montent au cœur ; une force subtile vous élève, bien au-dessus de vous-même et de la certitude du néant : on a une brève conscience de l'immortalité. On répète la parole de Flaubert : *L'air est si doux qu'il empêche de mourir !* Car le ciel est trop beau, les feuilles bruissent trop légèrement, pour que ce mirage ne reste pas éternel.

Et même quand la réalité vous réveille, on se replonge, comme un dormeur, dans le rêve sans but et sans pensée. En aucun pays, il n'est plus facile de se détacher de soi-même ; l'âme, tout naturellement, s'évade en plein vague dans le bleu. Cette langueur suprême, cette sorte de non-être, font la grâce exquise des jardins d'Alger. Qui l'a sentie une fois, ne s'y soustraira plus. Quelques secondes ont suffi pour moi, et sur le banc où nous sommes assis, en communion d'esprit silencieuse, mon

ami et moi je suis redevenu tout petit, un être enfant, écoutant la vie des feuilles, aspirant la beauté des choses, en ce coin frais et paisible où la brise sent la fleur.

Il y a, comme cela, des sensations profondes qui nous subjuguent, en dehors du temps et de l'espace.

La prise de possession des lieux est désormais faite, en moi. De par les secrètes affinités qui lient les êtres et les choses, ce jardin sera mien, tant par l'accueil familier qui me l'ouvre, que parce qu'il s'identifie, intimement, à l'idée que je me fais de la paix du cœur et des sens. Mes rêveries, je le sais déjà, y seront plus douces qu'ailleurs, et teintées de cette fine mélancolie qui suit les retours que l'on fait sur soi-même.

Après le déjeuner, des fenêtres, nous contemplons la mer, toute d'acier bleu. Par delà, le cap s'allonge en pays blond, où miroitent la tache jaune des plaines et le point blanc des villages.

A terre, de l'autre côté du ravin, une haie de cactus borde un chemin escarpé; un troupeau de chèvres escalade, très loin, le coteau; et assez près, de logis ouvriers, un bruit de fer qu'on bat monte dans le silence, avec des vibrations lentes à mourir.

Devant nous, jusqu'à la mer descend un étagement confus de maisons, en chutes d'escaliers et de terrasses. C'est là que je vais prendre gîte, puisque déjà la prévenance de mon hôte m'impose le couvert, chez lui. Nous nous mettons en quête ; il a exploré d'avance le quartier. Et tout de suite m'agrée le petit appartement que voici, en coin de rue, au haut d'escaliers plongeants, avec balcon sur la baie bleue, carreau de mosaïque jaune, un de ces lits larges d'autrefois, un divan pour la paresse, et une table pour le travail.

Un grand chat noir, à prunelles de phosphore, semble le maître du balcon et sans se déranger, nous regarde, avec ironie et dédain.

De la rue vient, en ronflement doux, la plainte du tambourin arabe et le nazillement de la petite flûte, exhalés d'un café maure où des pauvres en loques se tiennent, les jambes croisés sur des bancs.

Sourde et palpitante musique! La petite flûte vrille les oreilles; le tambourin s'élève et retombe sur le cœur. Ce n'est rien comme mélodie, et cela émeut comme un bourdonnement de rêve et une nostalgie d'amour.

IV

Maintenant que ma vie a deux points de repère, deux centres, chez mon ami et chez moi, pour la pensée et le rêve, j'éprouve ce besoin de marcher et de voir qu'ont les nouveaux arrivés. Alger m'attire. Il me semble que je n'en ai encore rien vu.

Deux routes y mènent : en haut, la rue Michelet ; en bas, la rue de Constantine. Laquelle prendre ? — La seconde, que j'ai tant de fois suivi, gamin, lorsque, revenant du lycée, sur un petit cheval corse dont j'étais très fier, je piquais des deux vers le champ de manœuvre et notre maison de Mustapha.

Un peu au-dessus de l'abreuvoir, où des mules, comme jadis, trempent leurs naseaux, des nappes de tabac sèchent sur des claies, en lits d'algue, en tassement de chevelures brunes, striées de clair, d'où monte une fleur de griserie.

Rien n'a changé. La même poussière blanche se soulève, sur la route, autour des rosses ardentes des petits omnibus. Les eucalyptus restent saupoudrés d'une cendre si tenace qu'il semble que la pluie même ne les lave pas. Un officier à dolman bleu passe à cheval, comme il en passait avant la guerre. Des petites mendiantes, filles de celles d'autrefois, courent après les passants et les implorent, le coude au corps, l'avant-bras seul fléchi, la main tendue, avec une moquerie d'œil noir, et un sourire à toutes dents de jeunes louves.

Voici le pont sur le fossé, la porte : une tranchée dans le talus des fortifications. Sur une petite place militaire, des zouaves en blouse blanche sur culotte bouffante, font l'exercice. Ils le faisaient il y a vingt ans, du même geste automatique, aux mêmes commandements brefs. C'étaient de vieilles barbes. Ils ont rajeuni seulement. C'est l'armée nouvelle.

De grands bâtiments neutres, manutentions et casernes, s'espacent. Un vieux palmier poudreux, pris dans un grillage en fer, évase en l'air ses palmes. Sur le trottoir de la rue en arcades, des gens casqués de blanc, des Maures à grègues cannelle et veste pistache, vont et viennent. Et devant le tribunal, stationnent de tristes figures de plaideurs juifs.

Sur la place du théâtre, les cafés regorgent de monde ; des ladies et des misses frileuses glissent, vitement, en de grands landaus conduits par des cochers maures et traînés par des chevaux arabes. Des étrangers cambrent leurs grands corps du Nord : Russes, Anglais, Suédois, attirés par ce climat paradoxal, qui tient du printemps par son éternelle verdure, et de l'automne par sa tiédeur ensoleillée. Une vie d'hivernage, des villes d'eaux, flotte et défile en silhouettes silencieuses, qui se groupent et se dédoublent, tels des personnages de pantomime. Des robes ondulent et jettent des éclairs de couleurs, dans la foudroyante clarté des quatre heures qui sonnent.

Par contraste, à côté de diligences disloquées — antiques guimbardes où des Arabes s'empilent, avec des couffins lourds — passent, misérablement, par bandes de cinq ou six, d'autres Arabes presque nus, à peau rouge, à faces d'ilotes.

Si pauvres qu'ils laissent pousser leurs cheveux sous des calottes rouges devenues noires de crasse, des chiffons aux pieds, comme autour de blessures, ils vont stupides et farouches, matraque en main ; les uns à pied, les autres sur des chevaux maigres et difformes, à qui le poil pousse en barbes folles. Un double panier leur

sert de selle et d'étriers. Elle non plus n'a pas changé, leur misère d'autrefois, de toujours.

Une odeur d'herbe, fine et âcre, nous poursuit, depuis que nous sommes en ville ; elle s'exhale de parties de rues, de maisons entières. C'est l'absinthe. Elle monte des tables de cafés riches et des débits populaires ; elle allume aux verres des buveurs sa lueur opaline et trouble. Son arôme se mêlera désormais, très distinct pour moi, au parfum de laine, d'orange, de peau humaine et de musc que répand la ville entière.

Voici les petites arcades de la rue Bab-Azoun. Sur le trottoir de droite qui est *select* paraît-il, sont les beaux magasins. Les jolies Algériennes, et les gens qui se respectent, passent là. Des figures, toujours les mêmes, s'y croisent, de la pharmacie aux médicaments anglais, à la pâtisserie mondaine où se croquent les petits fours, en s'arrêtant devant les tapisseries et les tableaux.

Le trottoir de gauche reste presque désert, les marchands d'habits et de chapeaux y tournent les pouces devant leur boutique. Un jeune Maure, indifférent à la vente, sommeille, blanc et un peu bouffi, dans son comptoir de tabacs.

Le long des piliers carrés qui soutiennent les arcades, des affiches de toutes couleurs annoncent les départs de bateaux et le spectacle du soir, aux deux théâtres. Une très grande affiche, du Comité des Fêtes, proclame les attractions multiples de la *season* : veglione paré et costumé, courses à l'hippodrome de Mustapha, bataille de fleurs. Car Alger n'est pas seulement la cité du songe, où il fait doux vivre ; c'est une ville de plaisir, de jeu et d'amour.

V

Au débouché, sur la place du Gouvernement, une vie disparate s'agite : voitures, Maltais, Espagnols et Mauresques.

C'est vendredi, jour du cimetière arabe. Des tramways reviennent, pleins de femmes blanches, dont on ne voit que les yeux très noirs et les cils très longs ; elles ont l'air monacal et sensuel ; on dirait des religieuses perverses murées dans des suaires de plâtre. Leurs grands pantalons bouffent en tuyaux d'orgue. Elles marchent gauchement, en écartant un peu les jambes, surtout les vieilles ; on les sent faites pour rester tout le jour accroupies, sur des coussins. Elles donnent la main à des enfants comiques et grassouillets : petits garçons perdus dans d'immenses culottes et coiffés de chechias rouges ? fillettes sauvages, aux doigts rouges de henneh.

Des tables vertes à tabourets défoncés se mêlent aux tramways qui stationnent ; ce sont les buvettes à bas prix. Là grouillent les conducteurs et les chevaux, des Maltais assis devant des litres, en face de colons à grands chapeaux : cela sent la bête, l'absinthe et l'homme.

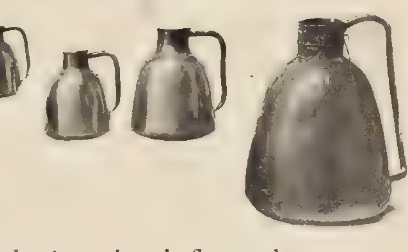


Place du Gouvernement. - Alger



Sous les arcades reflue la foule ; cohue trouble où se coudoient les races : des Allemands à lunettes, des Anglo-Saxons en débraillé de flanelle et casquette de jockey, de vieilles Juives au châle de cachemire et au serre-tête noir, des Biskris habillés de toile, des Espagnoles à « mezzaro » noir sur la tête et, se poursuivant à coup de boîte à cirage, la vermine arabe des petits décrotteurs.

C'est un houleux défilé aux mystérieuses figures, aux cent expressions d'yeux, un raccourci d'humanité qui roule, avec le masque accentué des passions propres à chaque peuple : mâchoires combatives d'Anglais, teints bilieux et taciturnes d'Espagnols, rires d'enfants arabes pâles, nez crochus de Juifs, muffles de métis ; et dans tout cela, le maquillage d'une fille ou le sourire d'une Algérienne.



Le pourtour de la place, en arcades sur trois côtés, a des caractères bien distincts, selon l'endroit. Ici, vers la poste et les rues montant vers la Kasbah, c'est le grouillement peuple.

Là, dans le prolongement de la rue de la Marine, des éventaires de fleurs, des chaises de jardin, un bassin entouré de palmiers et de bambous, prennent un faux air de square. Des touristes provinciaux y lisent leur journal, d'un air posé, comme sur un cours de petite ville.

Sous les arcades qui mènent au boulevard, sont les vitrines claires et les plates-formes fourmillantes de cafés. Ils dominent ici, comme à Marseille, et dans toutes les villes où l'on vit dans la rue.

Le quatrième côté de la place reste nu. Le long du trottoir qui borde la haute mosquée, enlaidie d'une horloge, une rangée de voitures de place immobilise ses paniers vieillots, ses landaus déjetés, aux intérieurs de cuir racorni ou de perse sale. Des cochers, à mèche de cheveux sur le front, une rose au veston, l'air équivoque, vous invitent, à mi-voix.

La vieille place, rase et plane, s'étend immobile. L'ombre et le soleil la coupent, inégalement. La statue équestre du duc d'Orléans dresse sa silhouette noire : au pied du socle, il y a un peu d'ombre ; des Arabes assis y dorment ou rêvent, les yeux ouverts et morts. Et sous les platanes maigres, le long des kiosques à journaux, un courant de foule ondoie, toujours, en une bigarrure d'habits et un brouhaha confus.

C'est étrange comme le passé et le présent se fondent en moi, ou se succèdent tour à tour! Il y a de très vieilles choses que je reconnais, et de toutes nouvelles qui me dépaysent. C'est comme une ville revue en rêve, avec ce changement d'atmosphère qui est l'essence du rêve. Mon *moi* d'enfant surgit, à de certaines secondes, et déconcerte mon *moi* actuel.

Ce que je ne retrouve pas, c'est la fraîcheur de mes sensations d'antan, l'intense drame lyrique qui se jouait en mon cerveau, la déformation et le grandissement de toutes les idées. Il y a comme une poussière de temps sur les ressorts de mon âme. La ville aussi est-elle plus neuve et plus blanche? Je le crois. De près, elle m'apparaît un peu jaunie, passée, elle aussi, de couleurs qui s'atténuent encore, dans la fin du jour. Des visages effacés ne me semblent pas inconnus dans la foule; mais ces figures vieillies étaient jadis toutes jeunes; et la génération nouvelle, jusqu'à vingt ans, alors n'était pas née.

C'est bien l'impression du temps qui coule, de la vie qui passe, de la lente et insaisissable évolution de tout et de nous-même, dont nous sommes acteur involontaire et témoin impuissant.

Un nuage a passé. Une fraîcheur subite s'élève de la mer; c'est le premier frisson du soir. Par je ne sais quelle secrète analogie, il s'accompagne en moi d'un retour vers Paris et l'hiver froid. Et la lettre que je laisse tomber dans la boîte de la poste, ma pensée la suit avec les affections laissées là-bas. Elle retourne vers France, en vol d'oiseau voyageur : en une brève conscience d'exil, Alger tout à coup m'apparaît triste.

N'est-il donc pas tel que je me le représentais? Pouvait-il être mieux et autrement? Est-ce mélancolie de ne me retrouver moi-même qu'à demi? Ou rien, que ce petit souffle froid qui m'a passé sur le cœur?

VI

Nous sommes revenus à l'Agha au crépuscule.

La petite place de l'Archevêché, très calme, avait un air de province. Devant le palais du Gouverneur, un zouave, baïonnette au fusil, montait la garde. Un père blanc à grande barbe sortit de l'Archevêché. Une femme descendit les marches de la Cathédrale. Des voix s'éteignaient devant l'hôtel des ventes, où des canapés et des fauteuils faisaient salon dans la rue. On eut dit un coin de ville morte.

Mais l'exotisme aussitôt a repris, rue de la Lyre. Sous les arcades, s'ouvraient des magasins d'étoffes nus et sombres, où des toiles peintes et des cotons imprimés s'empilaient par ballots, sentant le chanvre.

A côté, des éventaires de curiosités arabes offraient leur clinquant : petits plateaux de cuivre gravés, pantoufles et bourses de cuir broché d'or, miroirs de Biskra, couteaux emmanchés de bois et ficelés de fer, brûle-parfums de terre



historiée de bleu et de rouge, grands bassins et aiguières à dessins creux.

Puis, béaient des entrepôts de plâtre et de farine ; et des Arabes saupoudrés de blanc, un sac en capuchon sur la tête, s'immobilisaient le long des murs, tenant dans la main leurs orteils nus.

C'étaient de nouveau des magasins de cotons et de toiles où des Mauresques marchandaient des foulards rouges, à des Juifs crépus et riant de travers, qu'elles injuriaient.

Des Juifs, on ne voyait qu'eux : c'était leur rue. tout le long des descentes transversales en escalier, ils fourmillaient comme en un vieux ghetto. C'étaient des Juifs francisés, gardant sous la défroque moderne, l'allure équivoque de leur race, à la fois servile et orgueilleuse, et ce ploiement séculaire des épaules que rachète la finesse ironique des yeux.

C'étaient de pauvres vieilles femmes, prises du haut en bas dans un fourreau noir, d'où sortaient leurs bras nus et leur tête flétrie, où deux bandeaux cosmétiqués se collaient aux tempes, sous le serrement noir à bout de dentelle blanche.

C'étaient des petits enfants aux grands yeux, de mine déjà réfléchie ; et des jeunes filles, habillées de robes trop élégantes et criantes, et enfin de très vieux Juifs, portant le large pantalon de serge grise, bas bleus, veste noire à petites olives et turban.

Il y en avait de surprenants ; de grands maigres à profils de lièvre, et de très gras tout tachés de graisse. Des ancêtres aux yeux noirs tenaient dans leur main un morceau de viande crue, qu'ils venaient d'acheter. Leur barbes flottaient sur leurs poitrines ; et ils s'appuyaient sur un bâton, avec lequel ils écartaient les chiens.



Des misérables achetaient, après les avoir longtemps soupesés, des petits morceaux de rebut aux deux boucheries juives, où la viande, coupée selon le rite, pendait à des crocs, en haillons de chair et de graisse, rouges et jaunes, striés de vert, hideusement.

Et cela sentait la pauvreté et les vieux habits. Des odeurs de marché l'emportèrent. Sur une place, au-dessus des grands

escaliers tombant derrière le théâtre, des halles élevaient leur toiture ajourée; des chiens, au milieu des épluchures cherchaient leur vie. Puis ce fut une monotonie de rue; des Biskris lavant leurs pieds à une fontaine, les petits tramways à deux sous roulant pleins de gens empilés, l'enseigne des magasins anglais devant lesquels stationnaient des misses en voiture, et le va et vient trottinant des chevaux enrubannés sortis par des maquignons.

La place d'Isly s'évasait, autour du maréchal Bugeaud en bronze. L'on voyait à terre force paille et fumier d'un marché arabe. De vieilles négresses, enveloppées de cotonnade bleue, vendaient, accroupies, des pains ronds.

La rue Michelet continuait, bordée de planches. Sur l'autre trottoir, un caravansérail ouvrait ses portes : on y déchargeait des chevaux et des mules. Sur le seuil, et devant une cordonnerie, un café maure et un petit débit de couscous, des Kabyles aux jambes nues conféraient, saluant les nouveaux venus d'un baiser sur l'épaule.

Passé la porte à pont-levis et le fossé, un square d'eucalyptus, presque vide et déjà sombre s'étendait. Sur des gradins très hauts, au-dessus de symétriques escaliers et de parterres fleuris de soucis jaunes, les Ecoles supérieures, blanches et neuves, surplombèrent, sous leurs tuiles rouges.

Déjà s'élevait la pente du boulevard Bon-Accueil, la dure montée vers la maison de mon ami.

Le jour se prolongeait indéfiniment. La mer, du haut du jardin, nous apparut toute rose, puis fonça en un lilas clair qui tourna insensiblement au bleu et s'éteignit en un gris sourd.

Le ciel, d'un vert d'étoile au couchant, s'assombrissait à vue d'œil sur la mer. La côte lointaine du cap se dissolvait en fumée violette. La lune se leva; son disque était très large. Elle luisait comme du phosphore: et toute une traînée pâle tomba et courut sur l'eau : on vit comme les écailles d'un serpent d'argent qui ondulait.

Alger au loin restait blanc, blafard. On distinguait nettement toutes choses. Ce n'était plus le jour, ce n'était pas encore la nuit.

Alors, dans tous les jardins, s'éleva la plainte amoureuse, le râle lent et rauque des crapauds.

C'était un chant très doux, très triste.

VII

J'habite une maison de chats.

Mon ami vit dans l'arche de Noé. Il possède des poules, des lapins, un chien, un âne, un chevreau qui tette au biberon comme un nouveau-né. Il y a des grenouilles dans le bassin glauque, des rats sous un hangar et des crapauds dans le jardin.

Lorsqu'on les guette, on les découvre, cachés sous de larges acanthes, obèses et pesants. Ils dorment, les yeux ouverts. Leur ventre blême s'enfle et se dégonfle en un rythme paisible. Ils ont l'air de vieillards goîtreux, qui savent leur laideur. Parfois, comme d'informes balles élastiques, ils sautent et retombent sur leurs pattes de caoutchouc. Ils ne chantent qu'au crépuscule.

Les chats, chez moi, miaulent tout le jour. C'est la saison de l'amour, et une folie les prend. Il y en a de toutes couleurs : des noirs très diaboliques à prunelle verte, des blancs aux yeux bleus à têtes de femmes, des gris à poils ras de souris, des roux sauvages, des cendrés ou des rayés, et certains couverts de taches, comme des monstres.

Tout le jour, ils dégringolent les escaliers, courent sur le balcon, sautent par les fenêtres, galopent sur les toits. La nuit on entend leurs chutes sourdes, leurs glapissements aigres et leurs hurlements d'enfants égorgés par des sorcières. Ils sont maigres de luxure ou gras de fécondité. Des portées de petits chats rampent au soleil. Des chattes se font belles à coups de langue en surveillant à la dérobée des matous hérissés, qui, en équilibre sur le fil d'un mur, les couvent d'un regard hystérique.

D'autres font le gros dos, ploient jusqu'à terre leurs souples échines, se soufflent au nez avec fureur et se griffent à toute volée. Un instinct fort les pousse. Une ivresse les roule en attaques d'épilepsie ou les jette du haut des arbres. Ils s'envolent, culbutent, se précipitent, d'une vie de clowns et de gymnasiarques.

Et leur sabbat exotique a pour orchestre continu le tambourin et la flûte, qui s'élèvent du café maure voisin, en stridente plainte coupée de gémissements sourds.

Je ne sais pourquoi, une secrète analogie me rappelle des ondulations de Mauresques, et des regards de portefaix, fleuris d'une rose à l'oreille. Je revois l'expression alanguie de jolies femmes, dans la rue, et sur les visages d'hommes quelque chose d'aigu comme le désir. On sent dans le laisser-aller des démarches une mystérieuse grâce animale. Elle cambre la taille des Juives roses, des jeunes Espagnoles à peau bise, au nez camus ; elle sourit dans les yeux des Mauresques voilées du trottoir ; elle flotte dans les légères robes vivantes des étrangères. Des effluves rôdent entre les êtres. Une volupté molle est dans l'air. Elle flotte comme le pollen invisible, dans les jardins, quand les fleurs s'aiment.

. . . .

. . . .

. . . .

L'amour au soleil ! Quelque chose de libre et sans rien des tristesses du Nord, la certitude que cet amour existe, remplit la vie, et l'égaye de toute la splendeur ambiante des décors d'azur et d'émeraude, voilà ce qu'on sent si bien, ici, et qui baigne l'âme de douceur.

VIII

Y a-t-il un jour ou des semaines que je suis arrivé ? Je ne sais. La notion du temps n'existe plus pour moi.

Mais un charme, toujours, me ramène à Alger, qui m'apparaît le même et pourtant nouveau.

Deux coins vivants me plaisent, surtout : le marché de Chartres et la Pêcherie.

Le Marché, avec ses petits auvents de toile, ses appels de mercantis, son coudoiement de femmes, déborde de bruit et de mouvement.

Des Mahonnais trop gras, à voix rauque, vendent des légumes et des fruits. C'est un tohu-bohu de couleurs : carmin de radis, jaune d'oranges, vert de pastèques, violet d'aubergines, rouge de carottes et brun de jujubes que relèvent encore, sur l'éventaire des boutiquières, l'éclat rose, lilas, blanc, bleu, des fleurs vives trempant dans l'eau.

Des Mzabites, drapés dans un caban épais comme un tapis, à manche vide, ce qui les fait paraître manchots, pèsent du beurre, à côté des faces exsangues de vieillards à bonnets rouges, vendeurs de citrons. Des Juifs étalent de la mercerie et des bouquins mangés au ver. Et on voit un étal pourpre, sur lequel un nègre boucher, de ses mains sanglantes, coupe la viande crue, avec un couteau d'ogre.

Quoiqu'il soit matin, il fait très chaud : les faces humaines transpirent comme des alcarazas. De petits Arabes, presque nus, portant des couffins plus gros qu'eux, se bousculent derrière de grosses ménagères. Et des bonnes, à jupon libre et camisole sans corset, les yeux meurtris et cernés, caquètent, avec des rires gras.

Plus exotique est la Pêcherie. Des escaliers y descendent ; on y voit des tortues, des singes, des oiseaux des Iles, des articles de pêche, des ananas, entre des régimes de bananes et de dattes.

En face des restaurants en plein air d'où s'exhale un fumet de bouillabaisse, des Italiens ambulants jouent de la guitare et râclent du jambon. Des poissonnières, derrière de petites tables, ouvrent des huîtres, des praires, des clovisses et des oursins qu'elles empilent sur des assiettes.



Un vieux pêcheur, trop âgé pour ramer, un grand-père au bonnet napolitain et aux oreilles cerclées d'anneaux, vend en silence des crevettes. Il garde une ex-

pression d'indifférence qui surprend ; ses yeux ont le gris éteint de la roche usée par la mer.

A côté, des langoustes vivantes, dans des paniers, cisaillent l'air de leurs pinces, en crispant leur queue. Des crabes, sur le dos, griffent le vide. Des sardines, en rayons, sur des claies rondes à terre, ébouissent comme du métal et jettent des éclairs d'argent. Cela sent l'algue et la mer.

Sous les voûtes, dans les corbeilles et sur des tables de pierre, des poissons halètent encore : rougets, anguilles, pagres, mérots, brochets, dorades : ils sont bleu d'acier, gris d'étain, rose lamé d'or, ou blanc teinté d'émeraude ; toutes ces couleurs vivent, pâlissent ou se glacent de reflets mourants. De singulières harmonies, de délicates courbes président à ces agonies lumineuses. Il est des poissons aigus comme des poignards, d'autres qui bombent en boucliers, certains papelonnés de cuirasses d'écailles. On en voit d'énormes dont la gueule se dentèle, et de tout petits qui ont les nageoires barbelées en scie. Sur tous, danse un éclat micacé de papillons et une lueur polychrome d'arc-en-ciel.

J'aime encore la Bibliothèque, une vieille et fraîche maison arabe, à ciel libre. A l'entrée, étroite et pavée, de la rue de l'Etat-Major, on aperçoit sa porte massive.

Sans doute, le Palais du Gouverneur et l'Archevêché sont mieux, avec leurs petites portes ouvragées, leurs panneaux sculptés, leurs galeries à jour ciselées, leurs sombres escaliers blancs, leur pourtour carré d'arcades ogivales que dallent des faïences peintes.

Mais la Bibliothèque a une grâce intime et recueillie. On y sent, en pénétrant, la fraîcheur de cave des pièces habitées seulement par les marbres et par les livres, et que délaissent les hommes ; il y règne une paix de maison morte. Les statues qui se dressent dans la cour ont le froid regard des êtres éternels. On devine en elles, ainsi que dans les in-folios entassés à l'étage supérieur, la sérénité vétuste des choses immanentes, sans fin, où s'éternisent l'art et la pensée.

Presque personne. Un prêtre, assis dans la galerie, consulte un grand livre de théologie, relié de cuir brun, rouge sur tranches et imprimé en gros caractères sur papier jauni, taché par places. Un vieillard, coiffé du turban, des lunettes au nez, feuillète, debout, des paperasses.

Par les portes ouvertes, on aperçoit des salles obscures, où des dos de livres se détachent sur des rayons, en reflets éteints.

La flamme pâle d'une bougie, promenée par le bibliothécaire, va et vient, lointaine derrière les vitres, comme un feu follet. Le plein jour tombe du ciel et inonde la maison ouverte. Une giroflée jaune, au faîte du toit, fleurit et se découpe nettement dans l'azur.

Un oiseau vole ou se pose sur les balustres de bois. Un grand silence dure, qu'effleure de loin en loin le bruit d'un feuillet qu'on retourne, ou le pas, comme

détaché et lointain de la vie, de quelqu'un qu'on ne voit pas, le gardien de ce cloître sans habitants.

*
* *

De là une association d'idées naturelles me conduit souvent au lycée, pour attendre, à la sortie des élèves, un de mes professeurs d'autrefois, l'aimable et délicat M. de G...

Le lycée, en quelle paresse rêveuse j'y vivais! Que de fois l'ai-je manqué, préférant vagabonder à cheval sur les routes! J'en ai gardé un souvenir d'ennui, l'obsession de reproches et de pensums, de visages de maîtres grondeurs. Cependant il est gai et riant à voir, propre et blanc, sur une assise de larges escaliers, avec ses cours d'arbres et ses galeries en viaduc.







La rue Bab-el-Oued y mène, pleine d'Espagnols : on y vend des cacaouettes, comme jadis. J'ai passé là, enfant, plus de trois mille fois peut-être, avant qu'on



m'enfermât, interne, derrière les grilles. Et j'y pense, j'étais presque heureux, en comparaison du lycée militaire de France, froid et noir, qui m'attendait. Ici du moins, quelqu'un s'intéressait à moi : c'était vous, mon cher de G... ! Et je revois encore votre sourire.

Tout contre le Lycée, dominant la place, s'élève, en pente presque droite, le Jardin Marengo.

Il est froid et solitaire; le vent de mer y souffle continuellement. Quelque

vieillard se chauffant au soleil sur une terrasse, quelque Mauresque qui passe donnant la main à un enfant : c'est tout. De grands arbres font une ombre humide. De fades ou violentes odeurs végétales s'élèvent, par bouffées. Et les feuilles, en un murmure, sans s'arrêter frissonnent, d'une vibration stérile et infinie comme les clapotis courant sur la mer qui s'étale, au large, jusqu'au bas du ciel.

Le charme de ces jardins publics est qu'ils ont l'air fermés : ils sont vides. On y oublie l'obsession du visage humain, on y fraternise avec les arbres, en cette mystérieuse communion qui crée la solitude. Et si quelqu'un erre dans une allée, on le regarde s'éloigner avec la sympathie indifférente que l'on éprouve, devant un décor de théâtre, pour les figurants de la vie.

Un Arabe est venu s'asseoir sur un banc : un homme jeune et extraordinairement pâle, aux yeux dilatés par la folie ou quelque ivresse de haschich. Il souriait, avec une expression d'extase indicible, et disait d'une voix altérée de joie :

— C'est moi qui suis le Bon Dieu ! A présent, il ne pleuvra plus. Il fera toujours beau. Tout le monde rira. Les hommes seront contents !

Il reprit :

— Je suis la lumière.

Et regardant le soleil :

— Tu n'éclaires pas comme il convient !

Alors il cracha vers l'Astre et lui ordonna de disparaître, afin qu'il prît sa place. Et toujours revenait la tendre et touchante prophétie :

— Je suis Dieu, et maintenant tout le monde sera heureux !...

En haut du jardin, la jolie petite Mosquée de Sidi-Abd-er-Rhaman dresse son minaret fin. Dans la cour qui surplombe l'horizon en terrasse, règne un repos d'arbres et de pierres tombales. Ce silence d'enceinte religieuse a quelque chose de plus doux et de plus sérieux qu'ailleurs.

C'est là que j'ai le mieux senti Alger, dans mon cœur. Par les jours purs et d'or, j'ai goûté là, dans un trouble indéfinissable, la pensive joie de vivre et la certitude de mourir, toute l'illusion de flotter au milieu des apparences d'êtres et des ombres de choses. Cette vérité de Shakspeare : *Nous sommes faits de la même étoffe que nos rêves*, m'était une ivresse immatérielle, une joie éthérée. Et dans ce mirage d'azur et de soleil, s'élevait en moi la prescience d'une autre joie libre, inexprimable, surhumaine, quasi divine, qui existe peut-être ailleurs, et dure éternellement.

Puis de grandes ombres soudain traversaient le ciel, comme un vol d'ailes noires : tout l'enchantement s'éteignait. Rien n'était plus qu'une mer de plomb, une ville d'ocre, un ciel de fumée. Une tristesse du Nord pesait sur les choses. L'âme avait froid.

Ces alternatives d'ombre et de clarté, ces saisissants contrastes de vie et de mort de la lumière, frappent, ici, profondément l'esprit, qu'ils jettent sans transition du rêve à la réalité. L'état d'âme continu semble, en ce pays, un oubli heureux

coupé de réveils fréquents ; un conflit — comme en songe — entre le désir d'infini repos et le rappel à l'activité de la vie : quelque chose que l'on sent intimement, qu'on ne sait exprimer, et dont ces subits embrasements de soleil suivis de tombées d'ombre sont comme le fugitif symbole.



IX

La Kasbah !...

Ce mot magique a intrigué mon enfance. Il m'a poursuivi des années, tant il fleurait le mystère et me suggérait des choses vagues et inquiétantes. Prononcé, il avait un son particulier. Dans la bouche des ordonnances de mon père, il s'accompagnait d'un rire et d'un clignement d'œil spécial. La Kasbah !... Je savais seulement que des rixes sanglantes y éclataient, la nuit, entre Arabes et soldats et aussi qu'il y avait là des femmes. Quelles femmes ? Je l'ignorais. Sans doute, des créatures peu naturelles et très différentes des autres. Je me représentais un repaire dangereux et enchanté des *Mille et une Nuits*.

Aussi, en revoyant la rue de la Kasbah, mon imagination s'est brusquement réveillée : c'est avec une curiosité de petit garçon que je suis monté, m'essoufflant le long des plats escaliers.

Cet aspect de jour déçoit presque, au premier abord. Il n'y a rien de très mystérieux dans ces échoppes : métiers divers, épiceries mzabites, cafés maures où l'on aperçoit, dans un entre-bâillement, des burnous blancs en une buée épaisse. Puis, toutes les rues, pavées de pierres bleuâtres, portent la plaque municipale, qui déconcerte.



Cependant, sous un étroit passage couvert, un bazar reste original : on y vend des choses en cuir : babouches, gaînes de miroirs et de couteaux. Une agglomération de boutiques à auvents de bois remplit la

rue : des légumes s'y amoncellent, des pâtisseries frites, du couscouss arrosé de beurre et des figues de Barbarie. Des femmes emmitouflées de voiles marchandent avec âpreté. Des senteurs de pétrole dominent, et de musc.

On monte toujours, en zig-zag, à l'escalade. Les faîtes des maisons se rejoignent presque, resserrant le ciel en un ruban d'azur. Des portes, vertes ou noires, sont closes : une main rouge s'y imprime comme une tache de sang; ou bien, au mur, pend un fer à cheval ramassé sur la route, dicton figuré dont le sens est, pour les hôtes : — « Si sous ce toit tu parles inconsidérément, que le coup de pied de ta mule te casse la mâchoire ! »

Des renfoncements d'escaliers peints en bleu, des intérieurs pavés de faïence se succèdent, en une ascension d'impasses et de voûtes. Ça et là une fontaine coule, des verdures émergent de cîmes de plâtre. Partout, des ombres bleues coupent les murs blancs. Cela donne l'impression des décors de théâtre, vus au jour.

Le silence a quelque chose de particulier : on sent la vie sourdre derrière ces maisons fermées, ces grillages étroits. Des rumeurs traversent les murs : plaintives chansons de femmes, disputes. Parfois, en des cours ouvertes, apparaissent, accroupies et peintes comme des idoles barbares, de grasses Mauresques impures.

Et l'on monte, l'on monte toujours, d'escaliers en escaliers, de détours en détours. Des femmes en blanc descendent, qui vous dévisagent avec ce regard lascif où rit l'ironie. Quelque Arabe gratte à une petite porte, échange un mot de passe mystérieux, entre en se courbant et referme aussitôt les verrous. Du haut d'une ruelle solitaire, une Mauresque sénile, courbée en deux, sur un bâton, semble une très vieille fée.

En des rues bizarres, des cabarets où l'on râcle de la musique sentent l'anisette d'Espagne ; des vieilles créatures se tiennent aux portes ; des femmes, accoutrées comme des saltimbanques, hèlent les passants en « sabir », en italien, en espagnol.

Des ordures jonchent le sol et fermentent. Et l'on respire enfin, tout en haut, lorsqu'en plein air, au pied de l'ancienne Kasbah, transformée en caserne, on aperçoit du vert, l'espace et la mer.

X

Autre est la Kasbah de nuit.

Jusqu'à dix heures, elle bruit d'une vie sourde et soldatesque. Des zouaves, agiles comme des chats-pards, grimpent ou dégringolent les escaliers. Des marins en goguette battent les murs. On entend des cliquetis de sabre et des refrains d'ivrogne.

Les échoppes des tisseurs de soie et des brodeurs d'or sont closes.

De loin en loin, un café maure. Des Arabes y jouent aux dames, ou un narrateur

conte une histoire : des formes humaines, enveloppées du suaire de leur burnous, gisent, sur des nattes.

A mesure que l'on monte, la Kasbah devient méconnaissable; toutes ces rues, étiquetées au jour, apparaissent mystérieuses, inconnues. On s'y perd. Elles montent, descendent, se croisent et s'enchevêtrent en un dédale inextricable.

Une clarté jaune tombe des réverbères ; ils s'espacent, et la nuit grandit. Il y a des flaques de lune et des trous noirs de coupe-gorge. Des coins d'ombre et de clarté alternent. Des escaliers exhalent des fraîcheurs de cave. Des impasses gardent et interdisent certains lieux. On voit l'arête des maisons se découper, lumineuse ou noire, sur l'azur constellé d'étoiles. La lune blanchit les murs d'un éclat de phosphore; et des spectres d'Arabes, attardés en des conciliabules, projettent sur le sol une ombre de statues.

Des fuites silencieuses de chats profilent un galop d'ombre; des rats font curée sur des monceaux d'immondices. Au seuil des portes, une bougie allumée à terre éclaire les pieds nus et le bas du visage d'une Mauresque, assise sur la première marche de l'escalier, attendant quelqu'un. Des visages fardés s'encadrent aux étroites lucarnes, des voix parlent aux judas des portes, on entend des musiques en sourdine, un rire qui meurt. Une odeur de musc et de chair traîne dans le vent doux.

Les rues se vident de plus en plus. Le sabbat des chats pousse sa clameur hystérique. Les derniers matelots ont disparu, happés en des entre-bâillements louches. Même une petite flûte, qui laissait tomber un filet de musique, grêle et mélancolique comme l'eau, s'est tue. Plus rien, que la paix et le froid de la mort, d'une mort où la vie couve.

Le silence plane, un silence équivoque et chuchotant. Alors il semble que la ville entière parle une langue inintelligible, à voix basse. L'on ne perçoit plus qu'un pas monotone, sonnant sur les escaliers polis, usés par une centaine de générations. Le rêve vous gagne, le mystère vous enveloppe, l'hallucination entre en vous : des yeux de femmes paraissent vous contempler à travers les murs, comme sous des voiles de pierre; des souffles errent sur votre visage, des mains invisibles vous frôlent.

Et peu à peu un malaise délicieux vous hante, l'angoisse de ne pouvoir jamais plus sortir de ces rues enchantées, où un charme vous retient, comme si vous étiez condamné à y errer éternellement.

*
* *

Hier soir, à plusieurs, nous avons exploré la Kasbah.

Le clair de lune rayonnait sur la ville et la mer. Il faisait tiède et pur.

Non loin de la synagogue, au bas d'un large escalier plat, s'empressaient des



Biskris, des Européens. Les *you! you!* glapissants de femmes que l'on ne voyait pas encore, perçaient l'air, se rapprochant.

Et tout au haut des marches, nous vîmes rouler un flot de Mauresques blanches; des lanternes, que des hommes portaient au bout de bâtons, oscillaient dans le noir. Lentement, avec des arrêts, cette théorie blanche s'écoula, le long de l'escalier, en se massant pour pousser les *you! you!* aigus. Toutes ces têtes de femmes s'éclairaient aux lanternes d'une lumière neigeuse, où les grands yeux bleuis de khol scintillaient comme des diamants noirs. C'était un mariage qui passait.

Nous nous sommes engagés dans les ruelles étroites.



Des bains maures s'exhalait une tiédeur humide, sentant la laine. Plus loin, par une fente de porte, nous vîmes des Arabes se prosterner à plat, en un bourdonnement de prière.

Et puis, commença le vide charmant des escaliers zig-zaguant, noirs de nuit ou blancs de jour lunaire. Une petite fille, déjà femme, sur un seuil de porte, souriait dans la clarté pâle : son teint bistré prenait une étrange teinte ; on eut dit une statue de cuivre reflétant la lune. Un mystère l'enveloppait, fait de silence et d'attrait charnel.

Des Arabes rôdaient dans la ruelle.

Au judas d'une porte close, apparut ensuite, aperçue en un cadre étroit, comme adossée à un portant de théâtre, et dans la même lumière fausse, une femme endormie sur une natte. Son visage, un peu bouffi, avait le blanc du jasmin ; ses cheveux noirs

restaient nattés, sous sa coiffe. Ses cils semblaient longs comme des épingles. Et son rêve souriait.

Toujours l'escalade, du noir, du blanc, des culs de sac, des détours, un bruit vague de tambourin et des arômes d'encens.

Puis soudain, le quartier bizarre s'éclaira, avec ses oripeaux cinglant l'œil, ses vieilles femmes, son relent d'anisette. Nous sommes entrés dans un de ces bouges, où s'attablent les matelots.

Un petit bancal, borgne et grêlé, a aussitôt pincé sa guitare. Et des Malagaises, montant l'une après l'autre sur la table, ont sauté les danses agiles d'Espagne.

Leur visage crûment fardé s'éclairait d'une ivresse. Elles frappaient du pied avec fracas. Leurs bras se courbaient en cadence. Leur corps souple ondulait, se renversait, se pliait, tournait et descendait en spirales lentes de *tangô;* puis elles rebondissaient, et la table, sous leurs talons furieux, ronflait comme un tambour.

Après, dans le *fandango* et la *jota*, au rythme des chants à pleine voix et des mains claquant comme des castagnettes, ce fut, entre danseuses sur le sol, une danse vive et passionnée, qui, même dans ce bouge, rappelait la patrie lointaine et mimait l'amour libre; une danse où la femme piaffe comme une mule qui encense, fuit en appelant le désir par des cambrements de reins et des torsions de ver, s'approche par bonds, s'éloigne d'un caprice, palpite, s'envole et retombe, à la clameur forte des *ollés!* tandis qu'au milieu de la fumée et du bruit, la guitare étouffée égrène par dessous ses petites notes vibrantes.

Nous sommes sortis. Ces danses et cette musique m'obsédaient encore longtemps après. Il y a là quelque chose de si instructif, de si naturel, de si vivant! Et je me rappelais la tristesse de la danse du ventre chez les Mauresques : cette danse toute matérielle, organique, qui suggère l'idée d'une volupté sans âme, tant elle est automatique et animale.

Précisément, c'est à la porte d'une riche Mauresque que nous nous arrêtons. Notre guide parlemente : nous montons l'éternel petit escalier blanc en spirale : Nous voici dans la galerie carrée, sous le ciel d'un azur laiteux.

Une vieille femme nous fait prendre patience; et en attendant l'Idole, l'intérieur disparate étonne. Des meubles délicats à incrustations de nacre, des aiguières fines jurent avec des glaces de France, banalement dorées, des pendules en zinc argenté. Des coffrets ciselés reposent sur de prétentieuses chaises de tapissier. Des étoffes brodées se marient à des cretonnes du *Bon Marché*. Et le lit, haut et large comme un autel, dans le fond, porte un édredon rouge de ferme sous un couvre-pied de petite bourgeoise.

Voici la femme, haute et belle, nonchalante un peu, la mince taille ondulante, le sourire nuancé de grâce et de dédain. A la regarder, versant le café dans les petites tasses, elle semblait, elle aussi, porter en elle le contraste des choses qui l'entouraient, un disparate de distiction mauresque et de vulgarisation européenne;


Une Mauresque sénile, courbée en deux,
sur un bâton, semble une très vieille fée...........

on sentait que sa beauté recherchée faisait d'elle l'intermédiaire de deux races, comme sa chambre était le point de contact de deux civilisations.

Et dans mes oreilles, devant mes yeux, repassait la danse d'Espagne, l'obsession de ce coin brutal et non frelaté, crû et franc comme le vin bleu des matelots et des portefaix.

Nous voici dehors, errant, à la descente cette fois, le long des escaliers plongeants. Nous rentrions, quand l'un de nous s'avisa que nous devions voir une *m'chacha*, intérieur des fumeurs de kief.

Un bouge, seul éclairé dans une impasse d'ombre, et tout rempli de fumée lumineuse, nous ne vîmes que cela, d'abord.

Puis, à travers ce brouillard jaune, apparurent les têtes et les corps d'une douzaine d'Arabes, accroupis et silencieux. Ils ne faisaient d'autre geste que de se passer, de l'un à l'autre, une très longue pipe et d'en tirer une lente, une énorme bouffée, qui se répandait en nuage et exhalait une odeur d'herbe.



Notre présence, loin de les déranger, les fit sourire hospitalièrement. Le patron nous désigna des bancs, que les occupants cédèrent de bonne grâce; et il nous tendit la pipe où se volatilisait, au creux du foyer, une fine baguette de kief durci.

— Bono, kief, dit-il.

Et une douzaine de voix psalmodièrent pour nous encourager et nous rassurer :

— Bono!

Nous voyant peu convaincus, l'hôte reprit sa pipe et en aspira une prodigieuse bouchée. Ses yeux se dilatèrent. Ses dents blanches riaient, et une goutte de sueur perlait sur sa face alanguie. Tous les autres montraient le même regard, la même hébétude. Et elle apparais-

sait troublante et mystérieuse vraiment, leur joie muette à s'enivrer de poison.

Car le kief, on le sait, est le haschich. C'est le chanvre indien, père du rêve et des hallucinations, pire que l'alcool et l'opium, ce terrible excitant que Baudelaire, en ses *Paradis artificiels*, célèbre avec une sorte d'effroi et de volupté mystique.

L'étrange substance augmente la personnalité, amplifie les sensations, agrandit l'illusion du temps et de l'espace. En pâte verdâtre, confiture forte et répugnante qu'on absorbe dans du café ; c'est le *majoun*. En tabac vert, pareil à du foin haché menu qu'on fume en poussière ou durci en baguettes, c'est le *kief*. Le *majoun* est violent ; il déchaîne l'ivresse cérébrale. Le *kief* est anodin, il grise seulement.

Et pour les Arabes, kief ne signifie pas seulement la griserie factice : c'est un mot vaste et profond, qui incarne les longs repos, les méditations immobiles, l'extase des heures coulées à l'ombre et au soleil. Ce peuple, rêveur par nature, n'a guère besoin d'être stimulé ; aussi ceux qui recourent aux excitants sont considérés comme des êtres inférieurs ; et ils se recrutent ordinairement dans le bas peuple.

C'était bien, en effet, de pauvres hères, les fumeurs qui nous entouraient ; des portefaix, des ouvriers du port, des casseurs de pierre, tous gens qui peinent le jour, et qui viennent chercher à la *m'chacha*, la nuit, leur part de repos et de rêve. Aussi rien n'était frappant, touchant presque, comme la naïveté de leur ivresse.

Pas une parole, rien qu'un sourire élargi, des yeux plus dilatés, la sueur perlant plus fort à leur front, et toujours ce geste de se passer fraternellement la pipe et d'en tirer un nuage de fumée. Puis de longs, de très longs silences, où ils restaient vagues, hypnotisés, les uns à contempler au mur des rares images grossièrement coloriés, les autres à écouter le bruit, presque imperceptible au fond de la salle, d'un minuscule jet d'eau.

Dans la lumière et la chaleur, l'âcre odeur d'herbe qui commençait à nous soulever le cœur, de loin en loin, la voix gutturale de l'hôte laissait tomber ce mot :

— Bono kief !

Et cette voix était pleine de bienveillance, de protection et de pitié pour nous. Car ces pauvres, ces misérables se sentaient riches et tout puissants. Affranchis de leur misère, ils entraient dans l'extase et l'oubli, au paradis merveilleux du Coran !

XI

Comme le temps passe !

J'ai reculé tous ces jours-ci, par je ne sais quelle pudeur, à remonter vers le passé. « Ma vie d'enfant n'est plus ! » pensais-je. Et je redoutais presque ce pèlerinage à la tombe des miens, ou à la maison qu'ils habitaient, jadis.

Le souvenir a quelque chose de profond, de sacré. Il ennoblit et serénise la vision des choses. Pourquoi risquer de l'amoindrir, en constatant que la réalité est moins intense que l'idée recueillie qu'on garde d'elle ?

Et cependant, pouvais-je me soustraire à cette visite rendue à ce qui n'est plus, et qui répond à une curiosité si douce et si triste, que les plus humbles eux-mêmes s'acheminent, des fleurs en main, vers le cimetière, ou bien vont contempler, avec une complaisance mêlée de regrets, la maison, redevenue étrangère, qui leur appartint autrefois ?



Mon ami m'a accompagné.

Nous avons gagné le chemin des Aqueducs qui, entre rocs et ravins, serpente en lacets, vers les hauteurs de Mustapha. Des graminées roses, à tiges d'aiguille, fleurissent le roc suintant, couvert d'herbe mouillée. Du ravin, rempli de broussailles vives, et enchevêtré d'un fouillis d'arbres et de plantes, monte la fraîcheur d'un ruisseau perdu sous la verdure et qui susurre à peine.

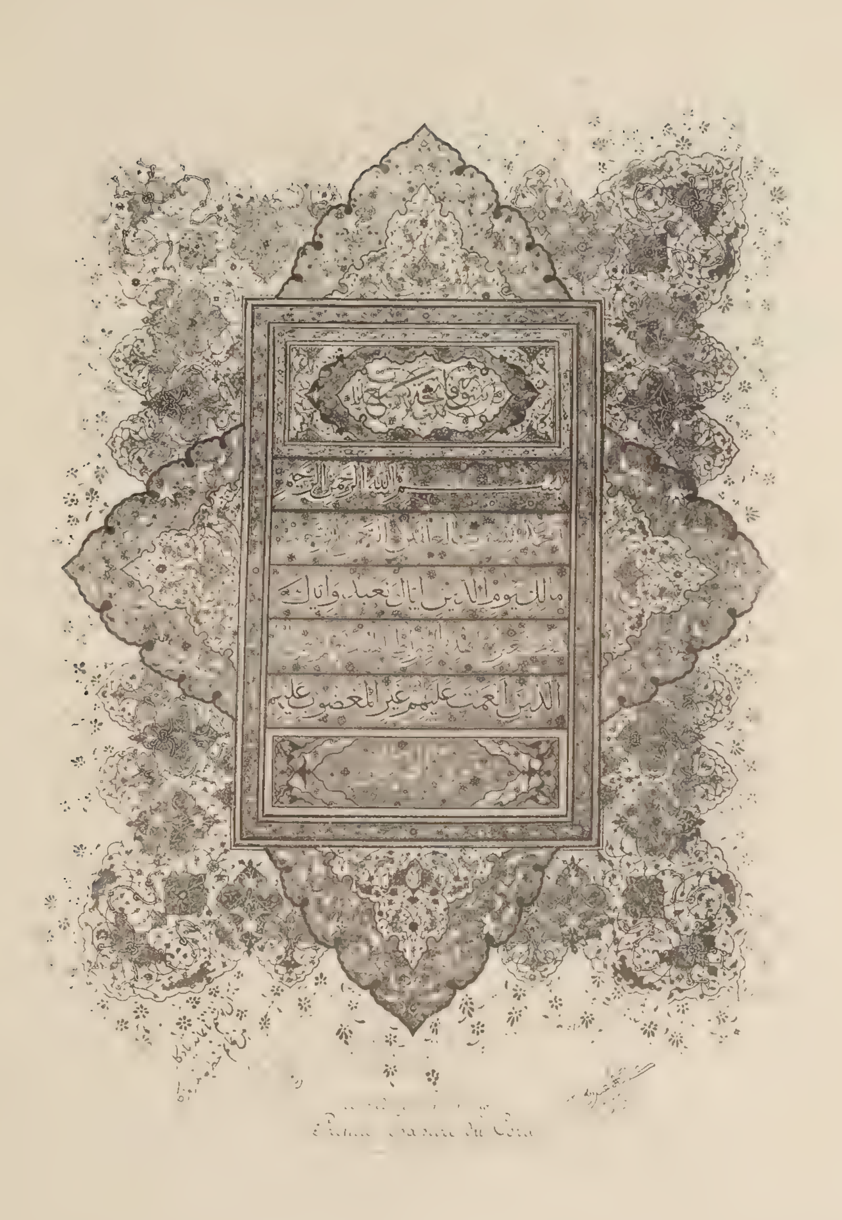
Un trot de cheval sonne derrière le repli de la route. Des touristes passent, avec de beaux enfants blonds ; le plein ciel et la mer ensoleillés attestent la vie. Une couleuvre, le long de la balustrade verte, se glisse dans les herbes.

Un chemin, tortueux et rocailleux, s'enfonce sous une voûte d'oliviers. Le temps a disjoint ses larges pierres plates teintées d'azur : on dirait le lit sec et bouleversé d'un torrent.

D'autres chemins s'ouvrent, lisses et déserts, conduisant à de silencieuses villas, entre une haie de fleurs rouges, hautes et bizarres, qui ont l'air d'oiseaux aux ailes pourpres et au bec pointu.



Des jardins en fleur égayent de larges terrasses. Des bougainvilles drapent de rideaux violets des maisons blanches. Sur la gauche, des parcs de grands hôtels dévalent, en plates-bandes où sinuent des allées ratissées : de vieux arbres y versent une ombre douce. On voit sur des bancs des silhouettes de femmes. Et l'on pense, par cette radieuse journée, à des étrangères frileuses, à des nostalgies de malades.



Première Sourate du Coran



Trois grands arbres en pot, dans une petite maçonnerie à carreaux peints ; un pont, des roseaux à feuilles de glaive, des jardins encore, des murs et, toute blanche et poudreuse, la route montante de Mustapha-Supérieur !

Elle tourne elle aussi, en courbes molles, indéfiniment. A chaque éclaircie, on voit la mer. Les arbres, comme sur toutes les routes d'Alger, sont blancs de poussière. Le Palais d'été, blanc, se dresse au fond d'un beau jardin, de verdure neuve et riche, bien lavée, qui a un luisant d'émeraude sombre et d'or.

On va. Des tramways descendent, dans un nuage de poussière épaisse comme plâtre. Puis, le large boulevard de Mustapha s'ouvre, au pied des collines éventrées de toute part par les fondations de maisons neuves. Elles surplombent à pic, ces maisons ; des escaliers scellés dans le roc y grimpent, obliques, tels les escaliers mobiles de grands bateaux. Il fait frais, sur cette large route neuve, comme dans les rues où l'on bâtit : cela sent la terre et la pierre remuées.

Encore un peu, et le boulevard interrompu s'étrangle, coupé de biais par le chemin montant qui atteint, de circuits en circuits, le cimetière. Une croix de fer à ce coin de routes. Et une rampe en terre rouge s'élève, dominant la plaine.

Celle-ci, tout en bas des collines, s'étend, comme un manteau rapiécé : on distingue les sillons des potagers, les carrés bruns des champs, les taches vertes des bananiers, l'enclos embroussaillé du Jardin du Hamma, et enfin, s'arrondissant, la ceinture grise des sables de la plage.

On monte plus haut. Voici les tombes.

Tout de suite je reconnais, à l'angle du cimetière, entre des cyprès, un petit toit blanc. On dirait une maison d'enfant. Dessous, dans un caveau, dort notre père.

On l'a descendu là, il y a vingt ans, un matin de soleil. Je revois encore les parents et les amis. Quelqu'un me tenait par la main. Et sans comprendre la mort (j'avais dix ans), je me rappelle quel poids écrasant m'étouffait la poitrine.

Le calme et lumineux cimetière, en plein ciel, dominant l'espace, les coteaux et la mer!... Il n'a pas changé. Tel je l'ai quitté, tel je le revois. Je ferme les yeux, et je retrouve mon âme oppressée d'alors. Je les rouvre; et une Vierge de plâtre qui se dresse un peu plus bas, sur un tertre, m'intrigue, comme je m'en souviens tout à coup, elle m'intriguait ce jour là, au plus profond de mon angoisse, parce qu'elle portait, comme aujourd'hui entre ses épaules, un trou rond, qui en montre l'intérieur creux, tout sombre.

Les idées d'enfant sont bizarres! Une détresse m'étreignait de voir descendre le cercueil, de pressentir que le malheur qui me frappait était irréparable, non-seulement pour moi, mais pour beaucoup d'autres; et cependant un peu de mon âme légère s'évadait dans la radieuse matinée, s'étonnait de vivre devant ce mystère de la mort et, curieuse, interrogeait la mine des gens et l'aspect des choses. Entre toutes m'étonnait cette statue de Vierge, ainsi mutilée et vide.

Chose curieuse que la mémoire! Aujourd'hui seulement, sur les lieux mêmes, je me rappelle cette sensation oubliée complètement, pendant vingt ans. Si je n'étais pas revenu au cimetière, jamais peut-être ce détail enfantin, perdu, disparu en une case obscure de mon cerveau, n'aurait ressuscité, dans sa puérile insignifiance.

Singulière vie que celle de ces cellules nerveuses endormies en nous, quasi-mortes, et que réveille, après si longtemps, l'étincelle électrique du souvenir!

« Quel mystère que le passé! Et comme il est vrai que nous nous déposons
» nous-même dans les objets qui nous entourent. Nous les croyons inanimés. Ils
» vivent cependant; ils vivent de la vie mystérieuse que nous leur avons donnée...
» Tout cet ensemble de choses indicibles qui a été nous-même reste là dans
» l'ombre, ne faisant qu'un avec les objets sur lesquels nous nous sommes
» empreints à notre insu. Un jour enfin, par aventure, nous revoyons ces objets;
» ils surgissent devant nous brusquement, et les voilà qui, sur le champ, avec la
» toute puissance de la réalité, nous restituent notre passé. » (*)

Il n'y a presque jamais personne dans ce cimetière de Mustapha, il sent la campagne et non la ville. Des fleurs poussent partout, dans la verdure des cyprès; et tout le jour le soleil fait lever l'herbe et germer la vie...

Nous revoici en bas, au pied de la croix de fer. Un chemin s'engage entre des haies, qui conduit, en contournant le coteau, jusqu'à la descente du Jardin du Hamma.

Des terres rouges et cultivées, des bouquets d'arbres alternent. Les haies sont fleuries de mimosas et de liserons, où du genêt d'or passe ses épines, entre des

(*) Victor Hugo.

raquettes de cactus hérissées. Un cri d'alouette, très haut, tombe du ciel. Des hommes bêchent dans les champs. C'est la vie, partout.

Alors cette pensée de Tolstoï me revient : « La mort n'existe pas! » — et ceci qu'il ajoute : « La vraie vie de l'homme s'accomplit en dehors de l'espace et du temps. » Pourquoi notre âme mourrait-elle plus que cette matière aux mille formes, terre et mer, lumière, ciel, qui toujours se décompose et se métamorphose à l'infini ?... Pourquoi n'existerions-nous pas : « en dehors de l'espace et du temps » — selon la parole du mystique Russe ?

De tristes visages humains se lèvent de chaque côté de la route : des pénitenciers vêtus de toile, qui piochent et charrient la terre. Des sergents, revolver au côté, les gardent; et aussi des turcos, croisant la baïonnette de leur fusil chargé. Dans le grand espace libre, où volent les oiseaux, ces prisonniers font mal à voir, avec leurs grands yeux ternes, leurs durs visages, et cette expression de révolte qui couve sous leur docilité de manœuvres.

La route descend, fraîche, le long de talus verts où se ramifient des pins. Des orchidées simulant des mouches jaunes pullulent dans l'herbe, auprès d'iris violets en clochettes. Quelques détours; et l'on descend sur le petit café maure du Hamma, devant la grille du Jardin d'Essai.

XII

C'est un doux et prestigieux jardin.

Des platanes, au long d'une avenue royale, s'élèvent très haut, avec un murmure léger. Tout autour s'épanouit en massifs une verdure sombre et délicate, qui bruit au vent de mer. Une voiture, dans l'allée circulaire, emporte des toilettes claires.

Une allée de bambous s'ouvre, presque noire d'ombre. Sous la voûte compacte de feuilles drues et minces, tombe une fraîcheur de nuit. Sur le sol noir, entre les tiges, des écorces larges comme des écrans s'étalent. L'allée semble se rétrécir en une perspective fuyante, au charme d'exotisme profond et mystérieux. Tout au bout, une ogive pure de lumière encadre une Mauresque blanche.

Un silence, que ne troublent ni voix humaine, ni chants d'oiseau, plane par instants : on ne voit plus un être; on erre dans le parc de la Belle au Bois-Dormant. Et de nouveau, la brise reprend et souffle. Alors, en un bruissement faible de branches et de feuilles froissées, une voix vibre et s'élève, comme si le jardin chantait. Puis, des soupirs d'apaisement s'étouffent : une paix redescend sur la terre, une langueur de rêve et de sommeil que troublent seuls, par instants, les cris rauques des paons.

Aux bambous, succèdent les palmiers. Leurs troncs trapus et rocailleux disparaissent sous une verdure de roses, adorablement fraîche et tout en boutons, sans fleurs encore, qui, enlaçante, s'enchevêtre à la gerbe des palmes, et jette, d'un arbre à l'autre, un vivant pont de lianes.

Un bassin d'eau feuille-morte, plus loin, étale en un rond-point son miroir triste, où des feuillages se reflètent. Autour et en deux colonnades vénérables, les Ficus géants, les arbres des Pagodes, dressent leurs troncs lisses et fendus, parallèles comme les cordes de lyres monstrueuses. D'énormes racines serpentent sur le sol. Les branches retombent en filaments, en stalactites végétales. Les feuilles larges tamisent une ombre grise. Tout donne une expression d'extrême vieillesse et de mystère religieux.

Des ombres de cultures, sous des claies de roseaux, semblent des serres plates; un jour bas et trouble y éclaire des jardiniers, penchés sur la terre verte. Ailleurs, des vitres de serres étincellent. Des autruches se rengorgeant, paradent en des



enclos. Des oiseaux gloussent, dans des volières.

Là, des dattiers s'élancent et filent en fusées dans l'azur, éclatent et retombent en gerbes vernies. Des palmiers difformes s'accroupissent à leurs pieds. Des régimes de dattes stériles, d'un vert-olive, pendent à des rameaux jaunes. Des arbres rugueux, grisâtres comme le cuir des pachydermes, tordent leurs branches noueuses et sillonnent le sol de leurs racines gonflées. Des yukas hérissent leurs pointes d'épées.

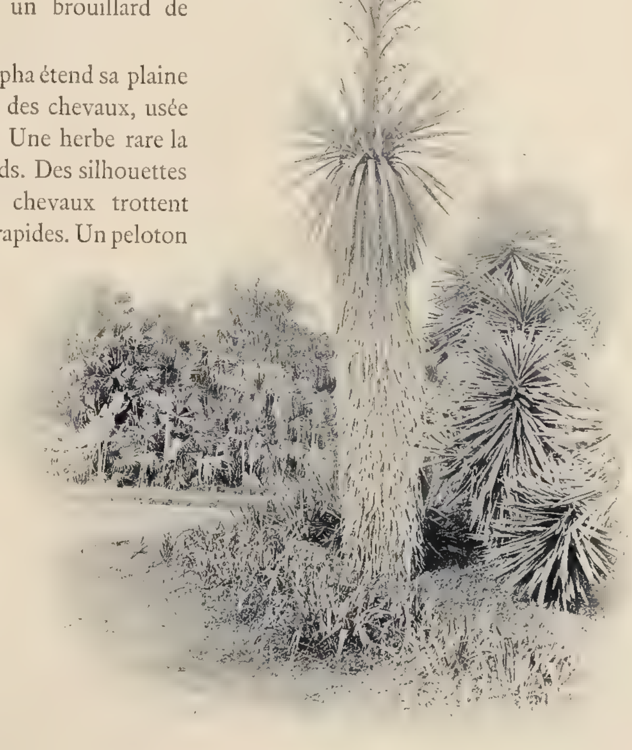
A la sortie du jardin, par delà un enclos poudreux de dattiers, la mer vient mourir. Passé les rails du chemin de fer, la plage s'étale, toute de coquilles et de sable, avec les lignes de varech traçant la limite des vagues, par les gros temps.

Mer calme. Elle exhale un parfum de sel, une amertume fraîche; elle vient expirer en ondulations molles, sans cesse renaissantes. Sa robe verte, teintée d'azur

au large, s'ourle sur le bord de petites blancheurs d'écume que le sable boit aussitôt ; alors, dans le recul rythmique des vagues remportant les petits graviers, le sable se lustre et se moire d'un éclair nacré. Puis l'eau revient et s'étale ; et cela recommence éternellement.

Le sable que nous foulons est fait de la poussière de coquilles de toutes formes et de toutes couleurs, et d'une infinité de petits cailloux plats, polis par la mer. Il en est de charmants, si fins qu'ils tiennent, par centaines, dans le creux de la main ; tous les reflets de l'arc-en-ciel les nuancent. Si petits, on les sent éternels, on palpe en eux une poignée de la cendre des siècles. Alger rayonne, jaune, dans l'oblique soleil. Des voiles de pêche ont l'air de papillons blancs.

Sur la route de la Maison-Carrée, la poussière s'élève en nuages : c'est un troupeau de moutons qui passe, sous les coups de trique ; puis un roulement de diligence ; et longtemps un voile grisâtre reste suspendu et flotte, où les arbres et les passants n'apparaissent plus qu'à travers un brouillard de cendre.



L'Hippodrome de Mustapha étend sa plaine rouge, creusée par les fers des chevaux, usée par les pieds des soldats. Une herbe rare la plaque de vert, sur les bords. Des silhouettes de maquignons dont les chevaux trottent l'amble, défilent, petites et rapides. Un peloton de tirailleurs à la manœuvre rappelle, de loin, des soldats de bois sur une planchette mobile. Et dans un coin, prés de feux éteints et de ballots déchargés, des chameaux accroupis ou debout, des conducteurs en guenilles, se tassent dans un campement brun et fauve, de vermine et de misère.

Nous traversons le champ de manœuvre. C'est sur la route de Belcourt, derrière le pre-

mier plan de masures et de chantiers, en une rue solitaire, que se trouve notre ancienne maison, vendue après la mort de notre père. Elle avait, pour propriétaire dernier, le grand chef arabe Sahraouï, qui vient de mourir.

Voici la grille, la petite porte à côté de la grande ; elle est ouverte, et tout le jardin apparaît. Là-bas, au fond d'une avenue de platanes, blanche derrière son perron balustré à jour, je reconnais la maison d'antan.

C'est bien cela : le jardin semble avoir gardé les mêmes lignes. Les platanes ont grandi, ils interceptent le soleil. L'ensemble conserve son air paisible ; seulement on n'entend plus le grincement de la noria, le pas de la mule aux yeux bandés, qui tirait l'eau de la citerne. Et les tourterelles roucoulant tout le jour dans le grand acacia, ne gémissent plus. La maison est fermée ; on dirait un tombeau. Le jardin est vide.

Il serait facile de le visiter. Et cependant nous n'entrons pas. Quelque chose me retient au seuil, que je ne puis définir, le désir, peut-être, de conserver intacte au fond du cœur la conscience du passé. En mon âme, je revois mon père, mon grand-père, ma mère jeune en robe claire, mon frère tout petit et moi-même.

Pourquoi entrer, puisque plus rien de tout cela n'existe, de jadis, qu'en un coin périssable du « moi » ? A quoi bon détruire la subtile et fragile image du temps vécu ?

Qu'a de commun l'existence matérielle de ce jardin et de ce logis avec ce qu'ils signifièrent, autrefois, pour moi ? Les voici étrangers, froids et morts en substance, mais ma mémoire les perpétue, idéalement vivants. Et cette vision intérieure est la seule vraie.

C'est cependant pour les visiter, vieille maison et jardin des premiers rêves, que j'étais venu de si loin sur la mer. Et maintenant je n'ose plus. Il me semble que la curiosité qui me rend d'avance perplexe, deviendrait, si je la satisfaisais, profane et inférieure. Je crains des regrets, et ajournant d'entrer, je m'éloigne.

Je pense au dernier habitant de cette demeure, à ce Sahraouï, ex-agha des Harrar. Il a vécu là, lui aussi.

Entre nous et lui, d'autres acheteurs ont passé. En vingt ans, plusieurs existences ont défilé là. Et d'autres encore glisseront, sans laisser leur ombre sur le mur. Ne semble-t-il pas qu'il y ait une sorte de mystérieux lien entre les propriétaires successifs d'une maison ?

Ils ne se connaissent point. Et pourtant ils vivent, les uns après les autres, sur la même place de terre, entre les mêmes cloisons. Ils ont des peines et des joies dissemblables et pareilles ; leurs tristesses portent le même deuil ; des enfants leur naissent, des grands parents meurent dans leurs bras ; des catastrophes, des accidents, ou moins encore, le train-train banal de la vie, emplissent ce coin étroit. Et ni la maison ni le jardin n'en gardent la trace.

Notre père qui habita ici est mort. D'autres après lui, Sahraouï, le dernier occupant

vient de mourir. A qui le tour, à présent ? Et la maison et le jardin subsistent, d'une vie minérale et végétale, d'une vie aveugle et muette, inquiétante et sourde, jusqu'au jour où, de vétusté, arbres et pierres tomberont, pour faire place à d'autres habitants humains.

Certes ! il y a une tristesse dans les choses !...

XIII

Depuis trois jours, il pleut.

Il pleut à torrents courts, pressés, qui crèvent d'un nuage comme d'une outre. Des plaques détrempent la terre rouge. La verdure, lourde d'eau, resplendit lavée et neuve. Puis l'azur plus clair reparaît. Le soleil jaillit et éclabousse d'or les gouttelettes brillantes et les contours mouillés. Un léger brouillard s'élève de la terre, comme d'un drap humide qui sèche.

Une langueur pèse, une moiteur d'orage. Des vents capricieux soufflent au hasard. Un vol de nuages noirs prédit l'incertain.

Et de nouveau, la pluie s'abat en grêle, claque sur les feuilles, strie l'horizon de fils grisâtres et s'envole en fumée blanche sur la cime des toits. Une fraîcheur se répand dans l'air saturé d'électricité qui exhale une senteur trouble et particulière. La poussière, dans les rues, se change en boue épaisse et fétide. La mer houleuse, crêtée d'écume, est couleur d'étain. On voit les vagues qui déferlent sur la jetée à intervalles inégaux. On dirait la fumée blanche de coups de canon entre les embrasures d'un rempart.

Et le bateau de France qui s'en va, pique dans la lame et tangue de toute sa membrure.

Des éclaircies de soleil, des embellies bleues, puis ce noir et ce gris, cette eau qui donnent une impression de pays triste, éteint et brouillé : voilà l'unique alternative depuis trois jours.

La mer brise toujours sur la jetée ; elle doit être belle à voir aux roches de la Pointe-Pescade.

Pour y aller, le petit tramway du plateau Saulière descend, en des rejaillissements de boue, jusqu'à la place du Gouvernement. Les maisons prennent là de vilaines teintes d'ocre et de gris sale. Les chevaux, trempés de sueur, fument, aux stations de tramways. Et les conducteurs, sous d'amples caoutchoucs, jaunes et ruisselants, se secouent comme des barbets. Les petits décrotteurs piétinent à plaisir la fange grasse. Les éventaires de fleurs, sous les palmiers, brillent d'un éclat frais.

Dans la rue de la Marine, s'exhaussent bientôt les arcades de la Vieille Mosquée.

Une ombre entre, comme de la nuit, dans les épiceries mzabites ou les buvettes de marchands de vin, qu'éclaire une terne chandelle. Des enfants de pêcheurs



courent vers la mer. Elle bat les roches, au pied d'un mur extérieur. Elle arrive en grosses lames ondulantes, s'écrase sur la pierre, remonte droit l'obstacle, et, en un jaillissement d'écume, déborde le parapet et fouette la route d'embruns.

Devant le lycée, des écoliers encapuchonnés se bousculent. Des baraques de toile, près d'un cirque, prennent un air désolé de foire vide. La porte Bab-el-Oued surnage en un océan de boue, qui flue, le long du remblai herbeux des fortifications. Une rangée de bicoques face à la mer, des carcasses de bateaux sur des talus ; et la plage Bab-el-Oued s'allonge, côtoyant la route où les vagues, par instants, jettent des paquets d'eau.

Sur toute cette côte rocheuse la mer s'irrite et escalade les îlots sombres : elle gronde d'une voix de basse sourde et continue ; elle se teinte d'un vert de gris qui houle et s'enroule en spires furieuses, lance des jets glauques et se disperse en flocons de neige. Une forte odeur d'iode et d'algues sale et vivifie l'air. Il ne pleut plus. Le vent souffle.

Devant le cimetière Bab-el-Oued, un enterrement s'achemine, dans les flaques épaisses. Les porteurs, comme des figurants de théâtre, endossent, selon le culte, l'habit à la française coiffé du tricorne ou la robe noire à bonnet carré. Ils sont, sous leurs défroques rapées, comiquement sinistres.

La route, un instant, abandonne la mer, dont le bourdonnement arrive, affaibli, comme un bruit de tambour lointain. Des haies de roseaux, des jardins, des villas, les rues de Saint-Eugène ; et de nouveau, hurlante, la mer.



En des ravins profonds, en des criques aiguës, sur tout un déchiquement de caps et de rocs noirs, elle accourt, brise et pénètre. Des langues folles courent au fond



Birmandreis

des anses, sous des ponts, éclaboussent le pied des coteaux qui longent la route haute. Vue ainsi, tout en bas, l'eau s'enfle et s'aplanit avec des convulsions du gouffre qui donnent le vertige. C'est une agitation livide, à la fois morte et vivante, stérile.

Des ruines du fort turc, le spectacle émeut. Par des embrasures à moitié écroulées, du haut d'un gros rocher, on voit, comme en un phare, la mer de tous côtés. Elle arrive en tous sens, pour l'assaut, par rangs pressés et obliques, qui s'écrasent et refluent, se massent et s'agglomèrent en tourbillons énormes heurtant comme des béliers, à grands coups sourds, la roche. Et ce bruit et cette rage à la longue troublent le cœur et grisent d'un plaisir âcre, inexplicable et triste.

La route sinue encore et, après un dernier repli du golfe, les rochers de la Pointe-Pescade apparaissent dans une fumée d'écume : un amas rugueux, cahotique, crevassé, se figeant en pointes tordues, se ravinant en fentes larges, où des petits lacs salés, grands comme des cuvettes, reflètent sur le ciel nuageux. Les embruns, en pluie transversale, soufflent jusqu'à deux cents mètres dans les champs. Le vent, à ras de la côte, bruit en rafales. De pierre en pierre, de crevasse en crevasse, une fois hissé à l'abri d'un bloc brut, on voit l'abîme ; au-dessus tournoient des goëlands.

Les flots du large accourent ; des remous fantastiques, des houles géantes se gonflent et s'affaissent. Sous les lames, il semble que la masse des rochers vibre. Des cascades retombent le long des parois. Des aigrettes empanachent la cime des pics. Il sort de la mer une lueur phosphorescente et il règne un jour faux et troublé.

On ne sait quelle désolation plane, farouche et profonde, en ce coin perdu. On se sent à mille lieues d'Alger. Et l'âme sauvage de la Bretagne passe dans le tumulte des eaux, sur ces rocs nus.

*
* *

L'autre jour, l'eau bleue dormait.

Au pied d'un rocher vert planté de roseaux pointus et fleuri d'étoiles roses de plantes grasses, au pied d'un haut rocher qui s'avance en proue de navire, avec, sur la dunette, un minuscule café maure et des tonnelles, la mer calme mouillait de très étroites et délicieuses petites plages, à Saint-Eugène.

A peine si, sur la grève jonchée de pierres et d'îlots plats, l'azur liquide frisait en petites collerettes blanches ; une odeur de semence marine montait des mousses des rochers, des chevelures trempées des algues ; des oursins se blottissaient dans les trous : l'eau molle s'enflait d'une respiration de sommeil. Illuminant le fond de sable et les îlots, le soleil éparpillait de dansantes lueurs ;

elles alternaient jaunes et sombres comme l'écaille d'une immense tortue, qui remuait. Le ciel était de saphir, la mer de lapis-lazuli, l'âme toute de lumière et de joie.

XIV

Les semaines de beau temps sont revenues. Il fait très chaud. C'est l'été, en plein hiver.

Des chefs arabes, venus de l'Extrême Sud pour assister au bal du Gouverneur, promènent aujourd'hui sur les places leurs imposantes statures drapées de burnous fins ; ils ont un grand air, une noblesse de gestes rare. Des parents et des serviteurs les accompagnent. Et c'est presqu'un étonnement de voir ces beaux et sombres visages, empreints d'une expression à la fois guerrière et religieuse. Il faut, pour qu'ils viennent ici, ces chefs de grande tente, une nécessité officielle. Leur présence inusitée souligne d'autant plus la vulgarité et la pauvreté des indigènes habitant la ville.

Je me rappelle le temps où Alger était plein de haute et puissante vie arabe. De même, en voyant passer, au grand trot de son cheval, un général en tenue, accompagné de son officier d'ordonnance et suivi d'une escorte de spahis cavalcadant sabre au clair, je me rappelle tous les cliquetis de sabre de la vie militaire d'autrefois, le papillotement des uniformes, le galop des estafettes, les fanfares des revues.

A présent, des fonctionnaires, des marchands, une plèbe juive et arabe, un va-et-vient cosmopolite, une rumeur de Babel, c'est tout Alger. Partout l'élément civil a refoulé l'influence arabe et l'autorité militaire.

Mais le décor a peu changé, dans ses grandes lignes. Alger reste toujours la ville douce, où bruit une activité insouciante, où s'agite beaucoup de mouvement pour rien, où dort, dans l'air tiède et vaporeux, une exquise fièvre de langueur.

Climat perfide, qui porte traîtreusement au rêve et paralyse l'action : climat de malades, qui empêche de mourir, mais qui empêche aussi de vivre, au sens énergique du mot. Car travailler, agir veulent un grand effort ; et il faut se défier de ce beau ciel endormeur.

On se laisse si naturellement vivre ! Les heures coulent, les peines s'oublient ; le rêve passif chasse la pensée active. Et toute la philosophie, et toute la sagesse du monde, le remède à tous les maux, apparaissent résumés dans cette parole, où tient l'âme arabe, et que me dit hier une belle fille mauresque. Me voyant songeur et absorbé, inattentif au café servi dans la petite tasse à filigranes d'or, à la fumée des cigarettes et à ses grands yeux même, elle me toucha légèrement le front du doigt et dit :

— *Ne pense pas* !

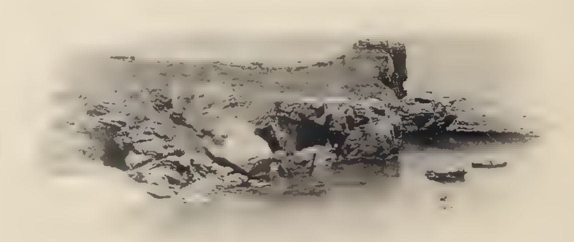


Ce mot a gavalnisé subitement mon âme d'enfant, ma paresseuse âme d'écolier. Aussitôt j'ai revécu en esprit ces belles, innombrables journées d'engourdissement au soleil, où, tapi au fond du grand jardin, je ne « pensais pas », tout en suivant un rêve si vague qu'il bourdonnait dans le vol des abeilles sur les fleurs, montait vers les feuilles sombres et bruissantes, et s'évaporait dans l'éther subtil.

Ce n'est pas dans la foule en effet, ni dans la ville, c'est surtout dans cet air, ce ciel et cette lumière chaude, trop énervants à force de splendeur, que je me suis le mieux ressaisi, retrouvé avec le plus d'intensité.

Et je le sens bien, un péril couve sous cette langueur morbide : une envie de rester en ce pays, toujours, de s'y laisser végéter mollement, d'abdiquer tout labeur, toute ambition, en regardant, immobile et accroupi comme les Arabes, d'un œil fixe, couler les heures et miroiter le divin prisme changeant du ciel et de la mer. Une exquise paresse envahirait tout l'être; et s'identifiant aux formes et aux couleurs, on s'absorberait dans l'essence des choses, en un nirvâna d'extase.

Il est, entre autres, des journées d'accablement, quand le siroco souffle, où l'on voudrait ne plus se sentir que dans le silence et l'immobilité. Bruit et mouvement importunent : on aspire à une torpeur d'animal ou de plante.



Vraiment, sous le ciel déjà d'été, on a grand peine à se secouer, à se forcer aux promenades, si variées et si belles, pourtant, dans la campagne.

XV

Les délicieuses excursions, sur des routes en zig-zag, au creux de ravins grouillants de végétation sauvage, le long d'oliviers bruissants et d'aloès en fleur !

Soit que par la Colonne-Voirol on gagne Birmandreïs et qu'on revienne par le délicieux ravin de la Femme Sauvage ; soit que, poussant plus loin, on atteigne Birkadem, on cotoie la vaste plaine de la Mitidja, au pied des montagnes bleues ; soit qu'on se rabatte sur Kouba, où brille la coupole blanche du Séminaire et où sur un socle, rappelant la mémoire du général Margueritte, se dresse la statue de notre père — un charme enveloppe le promeneur, piéton ou cavalier, charme de solitude et de vent frais, charme de chemins verts et de champs rouges.

De loin en loin on croise deux ou trois Arabes en loques, des petits enfants de ferme étonnés, ou encore des cantonniers qui piochent.

Routes de la Pointe-Pescade, de Guyotville, de Staouéli, de Sidi-Ferruch ; routes de Bab-el-Oued, hôpital du Dey, Frais-Vallon, Notre-Dame d'Afrique, Vallée des Cousuls ; routes d'El-Biar, de Ben Aknoun ou de la Bouzaréah, en tous sens, hors du carrefour étoilé d'Alger, les rubans blancs et poudreux des chemins serpentent et se déroulent en montées et en descentes, par détours et par replis, rejoints les uns aux autres par le réseau capricieux des sentiers, des petits chemins romains, des haies épineuses et fleuries.

Les ravins surtout ont une grâce sombre et vivace.

Une fraîcheur d'eau, un fouillis d'herbes et d'arbustes les rendent semblables aux ravins de France. Ils contrastent bizarrement avec les coteaux qui se dénudent à mesure qu'ils escaladent le ciel, et qui n'offrent plus qu'une herbe rase aux troupeaux de chèvres, suspendus entre les pierres.

Dans l'un de ces ravins, du côté de Saint-Eugène, au plus profond de la verdure, s'érigent des petits mausolées chrétiens, à la fois tombeaux et chapelles, que ferme une grille en fer.

A travers, on voit un autel paré avec une grâce voyante d'Espagne : une madone en couleur trône entre des candélabres de métal, des ornements de papier doré ; autour, sèchent des rameaux flétris et des fleurs mortes.

Il y a encore, tout près de la porte Bab-el-Oued, un vieux cimetière en ruines ; plus d'enclos ; la terre et l'herbe ont recouvert les dalles : cela est si ancien qu'on n'a pas l'idée de la mort.

Mais elle est suggérée par le voisinage d'une infecte masure, où des loques et des détritus de chiffonniers pourrissent au grand soleil, exhalant une odeur de sépulcre.

XVI

Ce qui permet le plus d'oublier la misère ici, ce qui ramène le plus à l'oubli égoïste des peines que l'on ne partage pas, c'est la verdure éternelle, la floraison riche et brillante.

Dans ce pays d'illusion, où tout est mensonge et décor,

les fleurs ajoutent leur prestige théâtral à la splendeur des choses.

C'est une joie délicate et rare, au cours des promenades, ou des visites dans les villas, d'admirer cette fête ou dominent les roses.

Elles sont toutes épanouies, à présent. Ce sont des roses de toutes couleurs, rose blanche, rose chair, rose rose, rose pourpre et rose presque noire qui, sous les doigts, semblent de velours ou de soie ou de fine peau humaine.

Ce sont des jasmins qui embaument, les géraniums au rouge ardent, les cloches blanches des daturas, les bougainvilléas, d'un éclatant violet, les narcisses et toutes les fleurs coralines, architecturales et compliquées, qui s'épanouissent sur les monstrueuses plantes grasses et velues des terres chaudes.

Entre les arbustes, le mimosa agite à la brise ses boutons d'or pâle, la cassie ses boutons vieil or, par dessus les acanthes gracieuses et les ricins, entre les faux-poivriers et les yukas.

Les arbres enlacés de lierres et de lianes pendantes, marient leur vert d'un ton sombre, qu'égayent ça et là des verts frais de printemps, des gris délicats et des jaunes d'automne.

Entre tous se reconnaissent les caroubiers, les oliviers aux reflets d'ombre et de lumière, les eucalyptus d'odeur âpre, les pins, les bananiers, les bambous, les cèdres odoriférants, les platanes écorcés, les trembles à feuilles d'argent, les orangers mûrs, les dattiers stériles, partout les amandiers en fleur, et pour la défense des enceintes, les plantes armées : figuiers de Barbarie aux raquettes épineuses, agaves en lame de cimeterre, pointus et dentelés.



XVII

La vie me rappelle déjà. Il faut partir pour France.

Et je reste incrédule, stupéfait devant le calendrier, les jours et les semaines écoulées. Tout le cœur de l'hiver s'est évanoui dans un rêve. Et c'est bien dans un rêve que je vivais, un rêve trop beau, trop doux pour durer, et que traversaient parfois des inquiétudes de réveil.

Cette vie heureuse, en effet, n'allait pas sans quelque remords. Venu à la recherche du passé, je l'avais retrouvé tel qu'avant, fleuri de songe et de mystère, doux par la paix du cœur et par le vague des sens. Revivre mon enfance mettait une trêve momentanée entre les soucis de la vie et le travail quotidien. Mais tout cela ne pouvait être que la joie d'un repos dans l'oasis, une halte brève du voyage en avant.

. . . .

Partir ! Depuis que je m'y suis décidé, mille petites visions douces me hantent et cherchent à me retenir.



Allée des Bambous. - Jardin d'Essai.

Comme une fleur exprime son dernier parfum, plus fort et plus amer, toute l'odeur de ce pays m'entête ; elle s'exhale de ma chambre et de la maison des chats où je vis ; elle arrive du café maure où ronfle le tambourin ; elle fleure exquisement dans le jardin de mon ami, où bruissent au vent salin les faux-poivriers âcres et les suaves orangers. Epices et miel, relent de ruisseaux, fleurs, musc et chair, toutes les senteurs d'Alger se fondent en un même souffle amollissant, si doux qu'il écœure parfois, et qu'il énerve toujours.

Je revois mille visages, tant d'yeux divers, et de blancs voiles de Mauresques. Des spectacles si fréquents, que je n'y prêtais plus aucune attention, me reviennent ; ils prennent l'ondoiement des foules et le relief intense de la vie. Des êtres que je n'ai vus qu'une fois, que je reverrai jamais plus, me poursuivent, certains même dont je n'ai pas remarqué le visage, mais l'attitude d'un dos courbé sur un labeur, ou la prostration d'un corps endormi au soleil.

Je revois aussi des coins de terre, certains carrefours dans la campagne, tel olivier centenaire et perclus sur la route, toutes les graminées roses des rochers, et les iris du bois de Boulogne, dont je n'ai pas parlé. Car cela me hante comme un regret, je n'ai rien décrit qu'en courant, je n'ai rien pu rendre de mes sensations que par un vague et lointain à peu près.

*
* *

Je n'ai dit ni les marins : hommes et femmes, enfants, tous pieds nus, rudes visages tannés par l'eau de mer, qui se chauffent au soleil du boulevard, après la rue de la Marine.

Je n'ai pas dit le rire enfantin des nègres et leurs complaintes bizarres et plaintives, lorsqu'armés d'un marteau, ils cassent des pierres sur la route.

Je n'ai pas dit les vieilles sorcières prophétisant la bonne aventure en un grimacement de leur face ridée, qu'étoilent des croix bleues kabyles.

Je n'ai pas dit les Arabes paresseux, accroupis aux portes de la ville, devant des petits tas d'oranges. Et tant de silhouettes vivantes, tant de gestes fugitifs, tant de regards parlants, qui se sont évanouis comme des ombres de soleil.

. . . .
. . . .

Qu'importe ! si un peu de tout cela reste déposé en moi-même, et si je l'emporte, comme en sortant d'une féerie, on garde dans les yeux les lumières de la scène et les jeux des acteurs.

Car c'est bien la sensation d'une féerie qui me reste, d'un décor artificiel et charmant où se joue, avec une grâce plus morbide et plus pénétrante qu'ailleurs dans le plus chimérique des azurs, un des mille actes de la pantomime humaine.

XVIII

. . . .

Du pont du bateau, je revois, comme le premier jour sur la jetée, Alger aveuglant, blanc d'or et piqué d'étincelles, en un fond d'azur qui brûle. Le bateau marche. Et sur la scène de théâtre lentement diminuée, les amis quittés se rapetissent à vue d'œil.

Le gros bruit de la machine vous répond au cœur. Une indicible nostalgie s'ajoute au sentiment de tristesse que comporte tout départ. On souffre de cet adieu aux choses, pour longtemps ou pour toujours quittées, de cette séparation anticipée qui fait songer au renoncement définitif de la mort.

Là-bas, le champ de manœuvres de Mustapha n'est plus qu'un peu de terre confuse, une tâche blanchâtre de rues et de murs. En un point invisible et réel, j'aperçois, d'une vivante vision d'âme, la maison chère, la maison du passé, ce coin redevenu étranger, que je n'ai point osé visiter, où je ne suis point revenu, en mes courses de la dernière heure, et qui est, et n'est plus pour moi que la maison morte du souvenir.

Un brouillard d'or s'élève. Des oiseaux blancs volent au-dessus du sillage argenté, où une écume rouge se mêle.

Alger blanc et vert fond, sous une gaze.

Paul Margueritte.



BOUFARIK, BLIDA

LES GORGES DE LA CHIFFA



BOUFARIK

Parmi les villes algériennes, Boufarik porte un des noms les plus populaires en France. Dans les classes laborieuses où il y a vingt ans, l'instruction n'avait pas pénétré comme aujourd'hui, on pouvait ignorer Constantine, Oran, Biskra ou Bône, mais on connaissait Boufarik.

Cette ville apparaissait avec une auréole de gloire et entourée d'une légende virile. Elle était comme une synthèse vivante de luttes soutenues sur cette terre d'Afrique, du courage civil et militaire mis à l'épreuve.

La plupart des grandes villes actuelles d'Algérie furent grandes aussi autrefois ; Boufarik présente cette originalité d'avoir été créée par nous, de s'offrir jeune et neuve à notre admiration avec une merveilleuse épopée, telle que n'en ont pas eu beaucoup de cités anciennes dont nous vénérons encore la légende.



*
* *

Les Arabes appelaient Boufarik : l'*Emeraude de la Mitidja*. Emeraude parce qu'elle était verte ; verte, parce que toute la pourriture et la pestilence des eaux

stagnantes avait créé là un dépôt d'immondices végétales. Les joncs y poussaient drus, les plantes de marais s'y engraissaient de la richesse des boues accumulées. En certains endroits, des maquis impénétrables; ailleurs, des rides suintantes, une vase où l'on s'enlizait.

Quand les troupes du général de Bourmont arrivèrent là, le 23 juillet 1830, elles eurent un moment de stupeur. A moitié route entre Alger et Blidah, se rendant compte qu'il était aussi difficile d'avancer que de reculer, elles jetèrent les yeux sur ce marécage et se dirent, avec cet instinct particulier à la masse, qu'à ce point devait se concentrer la défense de l'Algérie. Il ne s'agissait pourtant alors que d'une reconnaissance militaire. Cinq ans plus tard, ce lieu était devenu l'une des stations stratégiques les plus importantes de la nouvelle colonie.

On connaît cette série de combats, ces escarmouches incessantes, ce qui-vive perpétuel, cette série de faits d'armes et de ruses, ce danger permanent pour une poignée d'hommes assiégés au milieu de leur conquête. La faim, la soif, la fièvre, la nuée de Hadjoutes s'abattant à chaque instant sur la plaine, le fanatisme musulman surchauffé par Abd-el-Kader, les brillants cavaliers arabes sabrés par nos chasseurs, le sergent Blandan mourant pour l'honneur de la France et d'autres avant lui, et d'autres après lui, héros ignorés dont le sang arrosa cette terre et y fit germer la glorieuse moisson des dévouements de toutes sortes.

*
* *

A côté des soldats, les colons. Ils étaient trente-cinq en 1834, ils sont treize mille aujourd'hui. Ces trente-cinq premiers, hommes audacieux, n'ayant à perdre que la vie, succombèrent : têtes tranchées par les Arabes, corps brûlés par la fièvre, ils engraissèrent de leurs cadavres les sillons qu'ils avaient creusés. Mais derrière, venait leur première génération, forte comme eux et qui mourut comme eux.

On ne peut pas lire l'histoire de cette époque sans avoir le frisson dans les veines, les larmes aux yeux. Ces colons de la première heure habitaient des gourbis faits de branchages, de roseaux; les uns tenaient des cantines et quelles cantines! les autres commençaient déjà à dessécher les marais et à cultiver quelques morceaux de terre aux alentours de la *Verte Emeraude*.

Etranges cultivateurs qui ne quittaient jamais le fusil et abandonnaient souvent la charrue pour faire le coup de feu contre l'ennemi! Parfois les Hadjoutes les surprenaient et alors c'était la mort terrible ou l'enlèvement plus terrible encore parce qu'il était souvent suivi du raffinement des longs supplices. Contre cet adversaire visible, l'Arabe, on pouvait au moins lutter, mais contre la légion des microbes, contre la fièvre, contre le mal inexorable qui les rendait bouffis et verts et les tuaient lentement, sûrement, que faire ? Ils en étaient arrivés à boire du sulfate de quinine en guise de consommation. Indomptables, malgré tout, ils avaient la force de rire de leur malheur. Leur cimetière devint plus grand que leur

ville, ils le surnommèrent : *Le champ d'acclimatation ;* en ensemençant la Mitidja, ils déclaraient qu'ils se livraient à des *travaux funéraires ;* ils avaient surnommé le coup de fusil de l'Arabe qui leur donnait la mort : *le coup de grâce.*

Cette vie de combats avait fait du colon de Boufarik un citoyen hybride, moitié civil, moitié militaire. La milice de Boufarik n'avait rien des gardes nationales futures; elle constituait un élément guerrier redoutable. Mais si elle se conduisait en soldat devant l'ennemi, elle était loin de briller dans l'entretien de ses armes.

Voici une amusante anecdote à ce sujet :

Un jour, dans une revue, le général Bugeaud s'arrête devant le milicien Bazile Bertrand dont le fusil n'était nullement éblouissant ; la batterie surtout, encrassée de rouille et de poudre, présentait une nuance roux-foncé, qui attestait chez le propriétaire de l'arme le plus profond mépris pour ce luisant et ce poli que recherche avec tant de persistance le fantassin français.

— Votre fusil, milicien, n'est pas d'une propreté excessive.

— C'est possible, mon général, mais permettez-moi de vous faire observer qu'un chien noir mord aussi bien qu'un chien blanc.

Notre grand Bugeaud qui se connaissait en hommes, se contenta de sourire, se disant sans doute, en lui-même, que ce fusil avait dû rendre bien des services à la patrie.

* * *

En 1841, Boufarik comptait 429 habitants. Les deux tiers de cette population moururent de la fièvre et l'on peut dire, sans être taxé d'exagération qu'à cette époque, chaque lopin de terre cultivé, chaque partie marécageuse desséchée, représentait la vie de huit ou dix hommes. En même temps que l'on faisait la conquête de la terre, on tâchait de prendre une place dans le commerce ; de se présenter au marché de Boufarik, le plus important de toute la région. Ce n'était certes pas un but facile à atteindre et il fallait que les premiers qui osèrent tenter l'aventure fussent cuirassés du triple airain dont parle Horace. Rappelons les noms de ces cinq braves, MM. de Vialar, de Tonnac, Grillet, Montagnac et Cordonnier. Ils ne se dissimulaient pas le danger auquel ils s'exposaient et pourtant, sans une hésitation, avec un stoïcisme digne de l'antiquité, ils marchèrent dans l'intérêt de tous, vers l'inconnu, vers le massacre peut-être.

Pour la génération nouvelle qui se promène maintenant chaque lundi au marché de Boufarik comme on se promène dans un jardin public, il est intéressant de rappeler l'apparition de ces premiers Français sur ce sol qu'on foule aujourd'hui sans danger.

Les cinq colons escortés de quelques spahis saluèrent en arrivant au marché et,

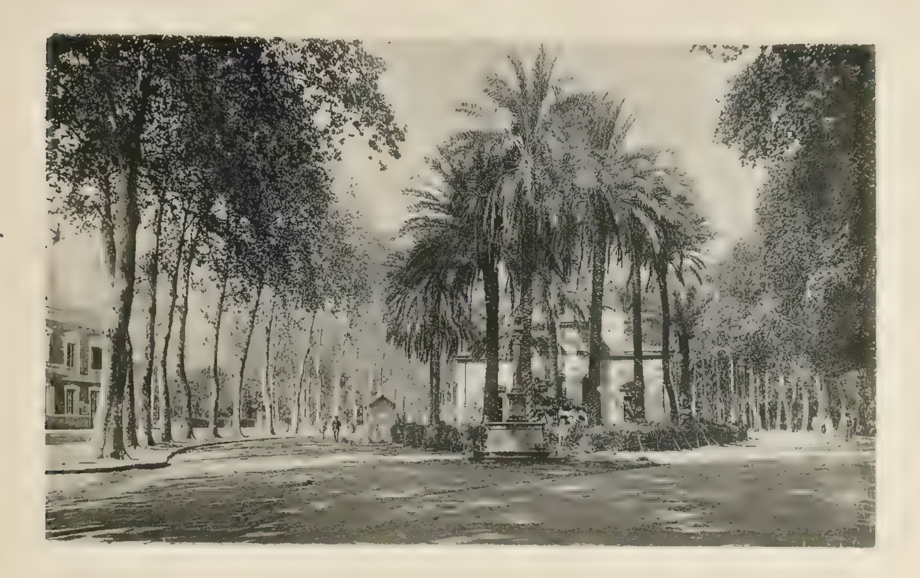
dit le colonel Trumelet, auquel nous empruntons ces détails rétrospectifs, personne ne leur rendit le salut; tous les Arabes étaient armés soit d'un fusil, d'un tromblon, d'un pistolet, soit d'un sabre ou d'un yatagan, et la physionomie de ce marché n'était rien moins que rassurante; on ne comprenait pas bien la nécessité d'un tel luxe d'armes pour transactionner sur le bœuf ou sur le mouton. La foule s'ouvrit toutefois devant nos cinq colons; mais elle était morne et silencieuse, et pourtant il y avait là en assez grand nombre des Arabes qui, à Alger, se montraient polis à leur égard comme le sont quelquefois les indigènes, c'est-à-dire jusqu'à l'obséquiosité;



aujourd'hui, ceux-ci leur tournaient le dos, en évitant de renconter leurs regards. Ils craignaient évidemment de se compromettre vis-à-vis des Hadjoutes, et de leur laisser voir qu'ils étaient en relation avec des Français.

La petite caravane mit pied à terre devant la tente d'un kaouedji; elle en obtint du café sans trop de difficulté; mais elle ne put rien acheter : tout pour elle, était vendu ou n'était pas à vendre. M. de Vialar réussit pourtant à faire l'acquisition d'un chien, et ce fut là tout ce que nos modestes Argonautes purent rapporter de cette toison d'or dont ils étaient venus tenter la conquête.

Il s'en tiraient encore avec honneur et chance car après eux combien de colons



qui s'étaient hasardés à vouloir se rendre seuls sur ce champ de trafic furent entourés, massacrés et disparurent mutilés, sans qu'on put retrouver leurs restes ?

Mais le temps s'est écoulé ; en moins de soixante ans, la *Verte Emeraude* de la Mitidja s'est transformée en une cité plus belle et plus puissante que beaucoup d'antiques sous-préfectures de France. Qui donc a dit que nous n'étions pas colonisateurs ? Qui donc prétend que nous manquons d'initiative et de vigueur ? Qu'il vienne celui-là évoquer à Boufarik des souvenirs d'antan ; qu'il regarde, qu'il compare, qu'il juge. Il sera obligé de reconnaître que tout le sang versé, que toutes les existences supprimées par le fer ou par la fièvre, ont ensemencé cette terre féconde. Ne semble-t-il pas que, comme un remords de la nature, le sol rende maintenant en richesse ce qu'on lui a prêté autrefois en vies humaines ?



Quelle délicieuse petite ville pleine de fraîcheur et d'ombre ! Quel nid de verdure, tellement sain que la mortalité y est insignifiante ; tellement fertile que tout le monde y est riche. Le long des avenues larges, aérées, plantées d'arbres magnifiques, s'étend la double rangée des maisons solides, bien bâties, coquettes. Vers Alger, vers Blidah, vers Maison-Carrée, vers Médéah, les grandes routes étendent leurs rubans et c'est durant toute la semaine, un va et vient perpétuel de voitures et de piétons. Dans les rues, sur les places publiques, une population gaie, heureuse de vivre ; une génération de colons forts, braves, ardents ; des enfants bien portants : le produit d'une sélection naturelle, tous les faibles ayant succombé au début.

Dans le lointain, à perte de vue, des champs, des champs, des champs encore. On se croirait en Beauce ou en Normandie. Où sont les marais d'autrefois et la pestilence et l'épidémie ?

Boufarik, c'est la campagne à la ville. « La campagne avec de vrais campagnards en sarrau, labourant sérieusement et mettant leur gloire à bien tracer un sillon; la campagne avec des filles fraîches comme les roses de leurs jardins. »

A l'endroit où fut célébrée la messe militaire la veille du départ pour l'expédition de Médéah s'élève l'église Saint-Ferdinand. En face de l'abside et séparée seulement par une superbe avenue, se dresse la statue de Blandan : religion de la Patrie, voisine de la religion de Dieu.

Une statue manque à Boufarik, celle de son premier commissaire civil, Toussenel, l'immortel auteur de l'*Esprit des Bêtes* et du *Monde des Oiseaux*.

Ami du général Bugeaud, très protégé par lui, Toussenel, cet esprit fin et délicat, avait par amour de la chasse, accepté en 1841 d'être fonctionnaire. De Boufarik il avait gardé jusqu'à sa mort un souvenir délicieux qu'il évoque aussi dans son beau livre *Tristia* : « J'ai passé un an de ma vie parmi les palmiers nains de l'Atlas et les friches de la Mitidja, au temps des belles guerres de l'Emir, époque où le sanglier, la bécasse, la perdrix et le lièvre faisaient élection de domicile aux anciens jardins des tribus repris par le désert... La terre d'Algérie était alors la terre promise du gibier et du chasseur. »

Elles tressailleront d'allégresse dans leur tombe les mânes de Toussenel, le jour prochain peut-être, où l'idée viendra aux habitants de Boufarik d'honorer la mémoire d'un homme qui les aima beaucoup.

Les monuments sont rares, à Boufarik, l'art n'a pas encore eu le temps de s'y manifester; il s'entend mal d'ailleurs avec l'industrie et le commerce.

Mais n'est-ce pas déjà un art que d'avoir créé complètement ce paysage qui fait les délices des visiteurs et donne, durant l'été, l'impression de fraîcheur d'une oasis ? Sur la principale place, des platanes gigantesques tamisent les ardeurs du soleil tandis que l'atmosphère est imprégnée de l'odeur pénétrante d'eucalyptus voisins. C'est sur cette place que se tient la fête de Boufarik. C'est là que l'on danse et que plusieurs fois par an se transporte toute la jeunesse d'Alger ainsi que celle de Blidah.

A côté des distractions, le travail. A Boufarik, ainsi que nous venons de le dire, les industries sont florissantes et le marché est, avec celui de la Maison-Carrée, le plus important de la région d'Alger. En se transportant là le lundi matin, on jouit de l'un des plus pittoresques spectacles que l'on puisse souhaiter.

Dès la nuit précédente, les routes sont encombrées de troupeaux, de Kabyles voyageant à dos de mulets, de petites charrettes, de pauvres hères qui, un ballot sur l'épaule, vont chercher fortune à la « grande vente ».

A l'aube, vers le marché clos de murs et occupant un espace immense, se

dirigent acheteurs et vendeurs. Cacophonie de couleurs et de bruits ; mélange inoui de costumes et de races ; pêle-mêle confus d'animaux.

Ici, les Kabyles coiffés du grand chapeau de paille ; là, le colon endimanché avec son feutre mou et son costume de fantaisie généralement gris. Puis toute la série des petits métiers, des petites industries, depuis le raccommodeur de sandales jusqu'au médecin maure assis gravement devant un étalage de fioles et de primitifs instruments de chirurgie. Plus loin les bateleurs, les brocanteurs, les cawadji et, faut-il le dire ? les bonneteurs.

Oui, sur ce même champ de foire, où il y a soixante ans cinq Français pénétraient en risquant leur vie, on rencontre aujourd'hui des fils du prophète qui essaient de filouter leurs coreligionnaires avec la *rouge* et la *noire*.

Signalons aussi sur ce champ de foire si curieux à visiter, la présence de *Guzzana* qui sont les sorcières des Beni-Adas. Le sel, les grains de blé, quelquefois aussi le marc de café ou les haricots secs servent pour la divination. Bien entendu, selon votre générosité, le sel, le café, les haricots, voire même les lignes de votre main droite vous prédiront un avenir plein de bonheur et une nombreuse postérité.

*
* *

Le marché dure longtemps ; les transactions y sont importantes. Tout ce monde s'agite, se démène, crie, gesticule.

Et, dominant la rumeur générale, le beuglement des bœufs, le bêlement des moutons résonnent comme une immense plainte.

Pauvres moutons, pauvres bœufs ! Les premiers, venus généralement des Beni-Sliman, la grande tribu située entre Médéah et Aumale, sont épuisés de fatigue. Mais défense leur est faite de se reposer. Enchevêtrés tête à tête, formant un tout compact, une sorte de barricade de chair et de laine, ils attendent avec une impassibilité pleine de résignation, le coup de couteau final qui leur tranchera la tête et mettra un terme à toutes leurs souffrances.

Les bœufs sont moins maltraités parce qu'ils représentent une valeur relativement considérable ; on les nourrit bien, on leur donne à boire, on les nettoie. Ils sont, avec les chevaux, des personnages importants qu'on traite avec une certaine déférence. Riches de leur valeur matérielle, ils sont respectés : n'est-ce pas là, d'ailleurs, la philosophie des sociétés humaines ?

Le marché de Boufarik rapporte, chaque année, une très grosse somme à la commune ; il fait vivre aussi les hôtels et les restaurants, car c'est presque toujours là que se traitent les grosses affaires.

Tel est le Boufarik de notre époque. Ville agréable, saine, hospitalière. Œuvre immortelle de trois générations d'hommes qui moururent à la tâche.



BLIDAH

« On t'appelle petite ville et moi je t'appelle petite rose. »

C'est ainsi que le marabout voyageur Mohamed ben Yusef saluait, il y a des siècles, Blidah la voluptueuse.

La petite rose s'est épanouie ; elle est devenue, dans le bouquet des villes algériennes, une grande et belle fleur, mais elle a conservé tout son parfum et toute sa grâce.

Pour elle, les fées qui président à la naissance des cités comme à celle des princes charmants n'ont eu que des sourires. L'une lui a donné l'eau, l'autre le soleil ; une troisième a touché de sa baguette l'endroit du sol où la terre serait fertile. Et au bord de cette eau jaseuse, une cinquième fée mit des lauriers-roses.

Et de cette terre fertile, une sixième fée fit sortir des fruits d'or.

Là rêvent les poètes, là chantent les oiseaux. Les nids y paraissent plus gais, l'air plus pur, la nature plus harmonieuse. Il semble que, comme à Sorrente ou à Ischia, ou sur les rivages de la Grèce ou sous les ombrages embaumés de Chio, on ne soit à Blidah que pour respirer, pour sentir, pour aimer ! Une existence entière s'y consommerait sans secousse comme s'écoule une heure de rêverie.

. . . .

« Blidah, séjour du plaisir facile, Blidah la courtisane, tu peux être fière parmi » les plus fières.

» Ton histoire ? A quoi bon la conter ? En as-tu une seulement ? Eternellement



Cimetière El-Kebir. – Blida

» heureuse tu n'a jamais vu tes murs franchis que par des hommes de paix.
» Fatigués de la lutte, harassés par le poids des armes ou la longueur des » chemins, ils venaient chez toi vivre la bonne vie, boire à la coupe des » réjouissances. Le sang n'a pas souillé ton sol et si quelque chose de rouge se » reflète dans le miroir de tes ruisseaux, ce ne sont que des fleurs coquettes » qui se mirent.

» Pourtant, une fois les échos de cette montagne qui se dresse devant toi comme » un écran, ont répété l'immense rumeur d'une ville qui s'effondre ; la terre » s'entr'ouvrit ; sous les maisons écroulées, sept mille de tes enfants périrent.

» Puis, le silence se fit, les branches des orangers se recouvrirent de fleurs, » l'horrible cauchemar s'évanouit et tu redevins, ô Blidah, la reine des courtisanes ! »

. . . .

Cette invocation d'un poète arabe avait sa raison d'être avant la conquête française. Assez d'événements se sont passés depuis 1830 pour modifier, tant soit peu, la physionomie de l'une des plus jolies villes de notre colonie.

Certes, Blidah n'a rien perdu de ce qui constituait autrefois sa physionomie originale, mais elle a acquis, en outre, le mouvement, l'animation d'un centre industriel, commercial, militaire et administratif.

Blidah la voluptueuse s'est transformée. Son haleine est toujours embaumée, mais elle a perdu son doux nonchaloir. Elle expédie par an, sur le marché de



» heureuse tu n'a jamais vu tes murs franchis que par des hommes de paix.
» Fatigués de la lutte, harassés par le poids des armes ou la longueur des
» chemins, ils venaient chez toi vivre la bonne vie, boire à la coupe des
» réjouissances. Le sang n'a pas souillé ton sol et si quelque chose de rouge se
» reflète dans le miroir de tes ruisseaux, ce ne sont que des fleurs coquettes
» qui se mirent.

» Pourtant, une fois les échos de cette montagne qui se dresse devant toi comme
» un écran, ont répété l'immense rumeur d'une ville qui s'effondre ; la terre
» s'entr'ouvrit ; sous les maisons écroulées, sept mille de tes enfants périrent.

» Puis, le silence se fit, les branches des orangers se recouvrirent de fleurs,
» l'horrible cauchemar s'évanouit et tu redevins, ô Blidah, la reine des courtisanes ! »

. . . .

Cette invocation d'un poète arabe avait sa raison d'être avant la conquête française. Assez d'événements se sont passés depuis 1830 pour modifier, tant soit peu, la physionomie de l'une des plus jolies villes de notre colonie.

Certes, Blidah n'a rien perdu de ce qui constituait autrefois sa physionomie originale, mais elle a acquis, en outre, le mouvement, l'animation d'un centre industriel, commercial, militaire et administratif.

Blidah la voluptueuse s'est transformée. Son haleine est toujours embaumée, mais elle a perdu son doux nonchaloir. Elle expédie par an, sur le marché de



Paris, cinq ou six millions d'oranges et elle tire parti de son eau pour ses importantes minoteries. Enfin, ses habitants actuels sacrifieraient volontiers la poésie des sites, pour des ruisseaux moins empoisonnés par les lauriers-roses.

Quant au sang il y a coulé en abondance au cours de ce siècle, avant que l'ancienne ville des sourires et des baisers ne reprit sa tranquillité que les hommes d'Occident étaient venus rompre dans leur soif de conquête.

Blidah depuis lors semble avoir perdu sa gaieté célèbre d'autrefois à vingt lieues à la ronde. Il est vrai que les Arabes ont une façon d'être gais, qui ferait mourir de spleen le moins joyeux de nos compatriotes.

Les larges avenues, les grandes places, les rues tirées au cordeau ont eu pour résultat de donner une extension au territoire de la ville, mais de supprimer pour ainsi dire l'animation. Telle voie étroite de jadis que la présence de dix passants suffisait à emplir de mouvement paraît, maintenant qu'elle est élargie, déserte et monotone; les maisons, presque toutes reconstruites à un seul étage depuis le tremblement de terre de 1825, s'encadrent mal dans le paysage.

Si le touriste, pour parvenir jusque là, n'avait vu en chemin de fer, pendant des kilomètres et des kilomètres, la prodigieuse fertilité de cette région; si le vent n'avait apporté à ses narines, pendant le trajet, les suaves émanations de ces milliers d'orangers pleins de promesses; il croirait, en entrant à Blidah, se trouver en présence d'une ville plutôt en décadence. A part les jours où la musique attire sur la place d'Armes une grande partie de la population, cette place est triste quoique relativement fréquentée; à part le dimanche, le jardin public, de création récente, est plein d'ennui. Et partout ailleurs une sorte de vague lenteur plane sur les avenues boisées où s'alignent les petites propriétés occupées par des officiers en retraite.

C'est la première impression; il faut bien se garder de l'exagérer au début, car rapidement l'illusion d'une ville morte disparaît à mesure que l'on quitte le quartier français pour les quartiers arabes.

Alors, tout devient tableau, tout devient décor, tout se présente avec une intensité de couleur et de pittoresque dignes d'attirer l'attention de l'artiste. Sur le fond blanc ou bleuâtre des maisons, la richesse des tons des costumes les plus variés vient caresser ou étonner les yeux. Là, les uniformes voyants de notre belle armée d'Afrique apparaissent dans leur triomphant éclat. Et c'est, devant les cafés maures, uniques en leur genre, à Blidah, que l'on retrouvera la sensation exacte de la cité étrange, mystérieuse dans sa coquetterie, paresseuse dans son activité.

Notre race, dont les besoins matériels sont en raison directe du labeur qu'elle fournit, ne comprend pas l'antique réputation de la ville, pas plus qu'elle ne comprendrait les délices de Capoue. Pour l'Arabe contemplatif et nomade, habitué à se contenter de peu et se déclarant heureux, lorsqu'il a de l'eau, de l'ombre, de quoi satisfaire les exigences infiniment modestes d'un estomac « entraîné » par

atavisme à simplifier ses fonctions normales, Blidah apparaît sous une tout autre forme. Il ne faut donc pas nous étonner de l'entendre célébrer dans le monde musulman avec cette richesse d'images et cette pléthore de louanges qui est la caractéristique de la littérature orientale.

Pendant des siècles l'histoire s'est tue sur la cité heureuse. Elle ne fut que le lieu de repos de ceux qui traversaient la Mitidja. Ses sultans, habitués à l'indolence, vivaient tranquilles au milieu de leurs femmes, peu soucieux de se fatiguer, pour se créer une réclame devant la postérité. Mais quand une ère nouvelle s'ouvrit, quand en 1830 le général de Bourmont se présenta avec un détachement de troupes devant les portes de Blidah, les Arabes sortirent de leur rêve. Ce n'était cependant alors qu'une simple reconnaissance de l'armée française.

Quelques mois plus tard, l'attaque et la défense s'organisèrent. Lorsque le maréchal Clauzel voulut, en novembre, pénétrer dans la ville, il y trouva une résistance à laquelle il était loin de s'attendre. En 1834, nouvelles luttes de la population renforcée des cavaliers Hadjoutes, contre le duc de Rovigo.

En 1838, la situation des conquérants devint précaire ; si précaire même que le maréchal Valée, craignant de ne pouvoir résister à la masse de ses ennemis, se retirait dans la campagne environnante et établissait deux camps retranchés devenus aujourd'hui deux villages florissants : Montpensier et Joinville.

Nous avions affaire à des adversaires dangereux, et le péril était encore plus grand du côté de la montagne. La race robuste des Beni-Salah descendant de toutes les hauteurs, nous faisait, dans un pays que nous n'avions pas exploré et qu'ils connaissaient à merveille, une guerre de ruse et d'embuscade : conduites d'eau coupées, citernes empoisonnées, hommes enlevés et décapités aussitôt qu'ils sortaient du camp retranché. La petite garnison, bloquée étroitement, sans communication avec Alger et Boufarik dépérissait, diminuait à vue d'œil.

Il fallait tenter un dernier effort. Le combat suprême dirigé par le maréchal Valée qui chargea à la tête de ses chasseurs d'Afrique tourna à notre avantage. De part et d'autre il y eut de beaux faits d'armes. L'ennemi vaincu n'en continua pas moins à nous inquiéter fréquemment, si bien que le général Duvivier, chargé après le maréchal Valée de pacifier la Mitidja, dut entourer Blidah d'un fossé.

Ce ne sont pas les monuments anciens qu'il faut rechercher à Blidah. Une seule mosquée reste debout, mais peu intéressante et dominant quelques maisons banales religieusement blanchies à la chaux à chaque grande fête musulmane. Des monuments modernes, que dire ? Parlerons-nous de l'église St-Charles !...

. . . .

L'hôpital, entouré de beaux jardins ; les casernes, bien aérées, le dépôt de remonte qui a des box pour 500 étalons peuvent intéresser à des degrés différents. Ils contribuent en tous cas à donner à Blidah l'apparence d'une ville importante.

Mais combien à toutes ces manifestations de la civilisation moderne nous préférons la splendeur de la végétation qui s'étale dans le beau jardin public! Combien aussi nous aimons le mystère troublant du vieux bois sacré et le calme poétique du grand cimetière qui, à trois kilomètres de la ville, donne asile aux restes vénérés du marabout Mohammed-el-Kebir et de ses deux fils!

En pénétrant dans le *Bois Sacré,* une impression vous étreint; c'est comme un souffle religieux et mystique qui passe dans ces arbres centenaires que l'âge a courbés, que l'intempérie des saisons a tordu ainsi que des rhumatisants. Les troncs noueux des oliviers gigantesques affectent des formes bizarres d'êtres chimériques.



Des branches courent par terre; serpents, couleuvres, que le soleil ne visite jamais, impuissant à vaincre l'épaisseur des frondaisons orgueilleuses.

Sur le sol, un épais tapis de feuilles mortes; en certains coins où l'humidité a engraissé la terre des herbes vertes, poussant dru. Partout, des milliers d'oiseaux égrènent leur chanson qui ressemble à une prière de reconnaissance adressée à cette nature si douce, si bonne. Deux koubbas complètement closes ajoutent à la singularité du lieu, par la gracieuse simplicité de leur architecture.

L'excursion au cimetière arabe est agréable à faire. Le long de la route l'oued El-Kebir descend au milieu d'un lit de cailloux bordé de lauriers-roses. Il met en mouvement les lourdes roues de moulins des minotiers. Plus haut, il offre sous de frais ombrages des sites charmants aux promeneurs. Là, pendant la chaude saison

d'été, viennent prendre leurs ébats les couples d'amoureux désireux de se soustraire aux regards indiscrets. Des petites sources descendent de la montagne voisine et se jettent en menus filets dans la rivière.

Le cimetière est placé sur le flanc d'une colline ; le soleil en se levant la couvre de ses rayons, jetant la profusion de ses ors sur les pierres blanches des tombes. Combien de générations dorment là ? depuis l'époque où les immenses oliviers actuels qui tendent, comme des bras désespérés, leurs branches vers l'Orient, n'étaient que des arbustes frêles et délicats ? combien de femmes sont venues s'asseoir et prier sur ces sépultures, depuis que la source voisine murmure sa plainte monotone ?

Le temps a passé, le tronc des oliviers s'est creusé, les pierres tumulaires se sont effritées au souffle du siroco ; une domination a succédé à une autre, mais le sentiment du respect de la mort est resté immortel au cœur de l'Arabe. Le tombeau de Mohammed el Kebir est toujours un lieu de pèlerinage où se rend, plusieurs fois par an, la population musulmane de Blidah et de ses environs.

Une des curiosités de la ville, c'est le quartier passablement mal famé où se trouvent une trentaine de maisons mauresques anciennes et présentant le charme d'un style oriental assez pur. On retrouve en cet endroit de quoi justifier amplement l'antique réputation de courtisane qu'avait Blidah. Dans chaque maison vivent huit ou dix femmes de races, de types différents, depuis des négresses noires comme le jais et aux lèvres épaisses jusqu'aux Ouled-Naïls grossièrement peintes, aux Kabyles tatouées de bleu, aux Turques venues on ne sait d'où. Les cours sont propres, dans quelques-unes, des vignes grimpent capricieusement le long des murs, escaladent les toits des maisons et balancent au-dessus des têtes leurs grappes qui se dorent lentement au soleil.

Les femmes accroupies préparent du couscouss qu'elles font sécher sur de grandes nattes ou bien, la cigarette aux lèvres, savourent à petits traits le *cawa*... du déshonneur, comme dirait M. Prudhomme.

En un pêle-mêle pittoresque, les enfants grouillent au milieu des ustensiles de ménage, des couvertures, des matelas. De leurs grands yeux qui ont déjà perdu la naïveté de leur âge, ils regardent les allées et venues, et traquent les visiteurs pour leur demander des menues pièces de monnaie.

*
* *

Si le marabout Mohamed-ben-Yousef quittait son sarcophage de Milianah et revoyait aujourd'hui Blidah puissante, prospère, heureuse, ayant conservé toute sa fraîcheur première, il ne pourrait s'empêcher de penser qu'il fut inspiré par l'esprit d'Allah le jour où il façonna son madrigal :

« On t'appelle petite ville, moi je t'appelle petite rose ! »



LES GORGES DE LA CHIFFA

Une heure et demie de voiture en quittant Blidah et le paysage a complètement changé. On a franchi la Chiffa et gravi les premiers kilomètres de cette route qui escalade une montagne pour aller rejoindre Médéah, La température s'est abaissée ; le soleil incendie en se levant les hauts sommets dont les crêtes inégales s'évanouissent au lointain dans les nuages. Au fur et à mesure qu'on avance, la montagne s'éclaire, la route devient plus accidentée. Dans la végétation naine qui recouvre les versants presque à pic, quelques taches blanches de burnous apparaissent. Ce sont des Arabes en quête de gibier. Comment se tiennent-ils debout sur ce plan incliné ? à quels prodiges d'équilibre ont-ils recours ? Un petit flocon de fumée qui semble une tache de ouate monte vers le ciel, l'écho répète le bruit de la détonation d'un fusil ; quelques oiseaux s'envolent effarés.

En bas, dans le gouffre, la Chiffa roule ses eaux, auxquelles les éboulements de pierres schisteuses imposent des *impedimenta* de toutes sortes. Une végétation étrange de lauriers-roses, de lianes, de mousse, d'asphodèles, dégringole du bord de la route vers cette eau bienfaisante. Le voyageur cotoie des roches qui s'usent sous l'effort séculaire de la goutte qui tombe.

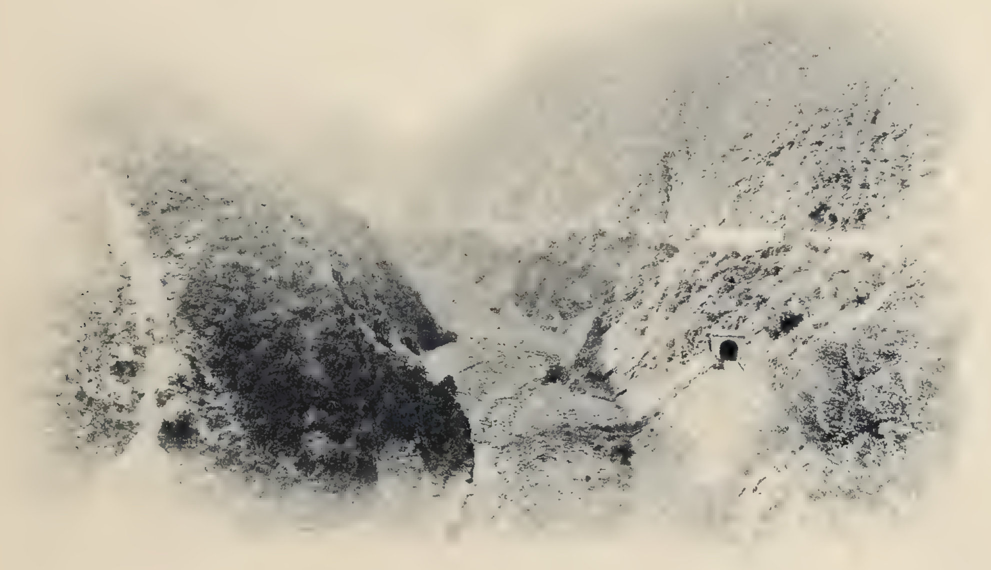
Ici des amas formidables de falaises écroulées qu'on prendrait pour les ruines d'une cathédrale, là, la silhouette fantastique d'un roc, sculpté par la cartouche de dynamite.

En certains endroits les parois de la montagne suintent comme un corps en sueur; ailleurs, ce sont des filets d'eau qui semblent pleurer le long de la montagne. Puis ce sont aussi des cascades jaillissantes, des murmures confus de petites sources sous l'herbe, des bourdonnements d'insectes, des grottes qui bâillent. L'une d'elles est curieuse : son entrée est tapissée de fougères d'une exquise délicatesse, sur lesquelles les gouttes d'eau apparaissent comme des diamants. Sous les voûtes de cette grotte, hérissées de stalactites, des centaines de chauves-souris ont élu domicile et poussent des cris stridents à l'apparition d'une forme humaine.

Les gorges de la Chiffa ne sont pas grandioses comme celles du Chabet; néanmoins le caractère sauvage du lieu, la majesté des hautes montagnes que la rivière sépare à leur base, émeuvent.

Des pensées confuses se heurtent devant ce spectacle et l'on se demande ce qu'il faut le plus admirer de la puissance de cette nature rebelle ou de la volonté de l'homme qui parvient à la dompter. Il a percé ces tunnels dont l'ouverture béante et noire apparaît au flanc de la montagne; il a audacieusement jeté d'un bord à l'autre ces ponts métalliques au-dessous desquels s'ouvre le vide immense qui donne le vertige; au bord de l'abîme il a planté ces poteaux télégraphiques.

Ecoutez le sifflet de la locomotive, entendez la rumeur du train qui passe comme une bête monstrueuse, trouant tout devant elle, disparaissant, apparaissant plus loin pour disparaître encore!



Cette montagne que les tremblements de terre remuaient seuls autrefois, se demande quel monstre inconnu lui déchire ainsi les entrailles et s'agite en elle.

Des chênes-liège, des caroubiers, des lentisques croissent misérablement sur ce sol toujours prêt à s'écrouler. Dans leurs branches on aperçoit parfois un singe qui prend la fuite au moindre bruit.

Quelle est l'origine d'une colonie simiesque dans ces gorges ? Personne ne peut le dire.

Quoiqu'il en soit, ces singes qui paraissent mener une existence des plus heureuses constituent une des grandes attractions et le *Ruisseau des Singes* marque une des étapes les plus curieuses de cette excursion aux Gorges de la Chiffa.

Un hôtel très confortable s'élève au confluent du ruisseau ; derrière la maison les cascades descendent brusquement de la montagne, sautent sur des amas de rocs, traversent des taillis, des broussailles et se perdent dans la richesse d'une végétation luxuriante.

Côtoyant l'abîme, au milieu de ce paysage impressionnant, le train passe rapidement, jetant entre deux tunnels les appels de son sifflet, des nuages de vapeur réunissent pour quelques secondes ces gorges séparées par la rivière de la Chiffa.

Devant la locomotive, les rubans de la voie ferrée se déroulent jusqu'à Médéah, jusqu'à Berrouaghia aujourd'hui, jusqu'à Boghari demain.... en route pour le Sud !

A. Fraigneau.

ORAN



ORAN

Une ville arabe ? Non. Mais plutôt une ville espagnole dont les Français feraient lentement et pacifiquement la conquête.

Les savants n'affirment rien sur l'étymologie d'Oran. D'où ce nom vient-il ? D'*Ouahran* qui veut dire difficile et qui n'explique rien ou d'Oued Haran, sur lequel les premières constructions de la cité future auraient été élevées ? Aussi exacte peut-être, plus poétique à coup sûr, est la légende point connue, qui fait d'un demi-dieu le fondateur de la riche cité algérienne.

Hercule et ses compagnons fuyant la Grèce et parcourant le littoral méditerranéen de l'Afrique, s'étaient une première fois attardés en un long séjour sur l'emplacement où s'élève actuellement Alger. La douceur incomparable du climat, la beauté d'un golfe sans pareil captivèrent vingt des suivants du fils de Jupiter. Ils arrêtèrent là leur voyage, jetèrent les premières assises d'une ville qui du nombre de leurs créateurs s'appela εἴ κοσι et qui devint Icosium, sous la domination romaine.



Hercule, cependant, poursuivait sa route. Il avait traversé les plaines que balayait un vent brûlant venu des profondeurs du désert, gravi les

montagnes enveloppées de nuées que les aquilons eux-mêmes étaient impuissants à dissiper. Un soir, fatigué, il revenait sur le rivage. Devant lui une crique s'ouvrait où les vagues venaient expirer frangeant d'écume le sable.

— Nous serons bien ici, dit-il à ses compagnons. Reposons-nous.

Eux cependant ne pouvaient se lasser d'admirer le spectacle qui s'offrait à leurs regards. Sur leur droite la côte à pic élevait au bas de la mer sa haute muraille de rochers gris que les lueurs du soleil couchant teintaient de rose, devant eux les eaux calmes sommeillaient, bercées par leur propre clapotis.

— Ne dirait-on pas, s'écriaient-ils, sur cette lointaine terre l'image même de notre patrie ? N'est-ce point ici la frange de la ceinture bleue des flots qui l'enserre ? N'est-ce point l'Hymette — cher aux abeilles — qui se dresse près de nous ? Et ce ciel n'est-il pas un lambeau du ciel bleu sous lequel nos yeux se sont ouverts à la lumière.

Et couchés sur la grève, ils contemplaient encore transparente sous le crépuscule, se veloutant de plus en plus à la tombée de la nuit, la voûte que trouaient d'or les premières étoiles.

Ils s'endormirent prononçant encore le mot de οὐρανος – d'où vient Oran.

Dans cette ville que le modernisme gagne à la France, peu de choses qui rappellent la domination arabe. Un minaret perdu au milieu de constructions européennes, tout ce qui reste de la mosquée El-Haoui ; c'est maintenant les magasins du Campement. La grande mosquée seule a été conservée au culte musulman. Placé entre deux rues en pente qui relient l'ancienne cité aux quartiers nouveaux, elle présente d'une part sa porte surmontée d'une légère coupole, de l'autre son minaret dont les gracieuses proportions ne se dessinent que dans le lointain. De construction plutôt récente d'ailleurs, elle fût bâtie en 1792 par le dey d'Alger, après que les Espagnols eurent fait place aux Turcs. Elle servit en quelque sorte à consacrer — pas pour de longues années — la reprise du sol par ses premiers maîtres et ce fut avec l'argent provenant du rachat des chrétiens maintenus en esclavage qu'elle fut édifiée.

La Casbah n'évoque aucun des souvenirs de la Casbah d'Alger.

C'est simplement une rue montante que bordent d'un côté un mur, restant de vieilles fortifications espagnoles, de l'autre des bâtiments appartenant à l'autorité militaire. Où que l'on aille, peu ou point d'indigènes. Ni Mauresques enfermées jalousement dans leurs voiles, ni Arabes drapés majestueusement dans leurs burnous. Les anciens possesseurs du sol semblent s'être volontairement parqués en un quartier lointain — le Village-Nègre — presque un faubourg, et les touristes chercheraient en vain un peu de pittoresque dans les masures en rez-de-chaussée où grouille une population de dix mille âmes environ.

Tout ce qui a pu, en fait d'habitations ou de monuments, survivre aux sacs successifs des troupes musulmanes ou chrétiennes dans les conquêtes et les reprises



ORAN

de la ville, a dû s'effondrer dans le terrible tremblement de terre qui, dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, n'ensevelit pas moins de trois mille personnes sous les décombres.

Comme le nid de pirates que Barberousse illustra, Oran, cité musulmane, fut pendant des siècles la terreur des chrétiens. De là, comme d'El-Djezaïr, des felouques s'élançaient écumant les côtes de la Méditerranée, rentrant au port avec plein chargement de butin et d'esclaves. Et dans la terrible répression que tentèrent contre elle les Portugais, un détail rappelle la malheureuse expédition tentée par Charles-Quint.

La flotte portugaise avait mouillé à quelques kilomètres de la ville, aux Andalouses. Le débarquement des troupes s'opérait sur la plage. Survint une tempête. Les musulmans favorisés par les éléments, n'eurent point de peine à contraindre les chrétiens à un rembarquement hâtif qui leur fit perdre beaucoup de monde.

Ce furent les Espagnols, sous la conduite du cardinal Ximenès de Cisneros, qui réussirent comme ils l'avaient déjà fait sur d'autres points de la côte barbaresque, à établir une durable domination.

Le demi siècle qu'a duré leur occupation a laissé des traces profondes, ineffaçables. Les vieilles murailles portent gravées encore sur la pierre les armes de Castille. Les forteresses démantelées ou restaurées conservent leurs antiques appellations, placées, les unes sous le vocable de saints en honneur dans la catholique péninsule, d'autres rappelant le souvenir de la conquête ou des épisodes dont la tradition est aujourd'hui perdue.

Le fort de Santa-Cruz domine la ville. Construit au sommet de l'Aïdour, il ressemble, vu de loin, à quelque château du moyen âge. Détruit à plusieurs reprises, relevé de ses ruines, remis à neuf en quelque sorte par le service du génie, il profile dans le ciel clair ses arêtes saillantes. Parfois, aux jours orageux, ou dans les matinées humides, fréquentes sur le littoral méditerranéen, les brouillards l'enveloppent, et, de la blanche couronne de brume que le vent fait tournoyer ou effiloche, les créneaux émergent. On dirait alors qu'une artillerie silencieuse fait feu de toutes ses bouches, luttant désespérément contre un ennemi invisible. Un coup de vent plus fort ou un soleil plus chaud chassent, dissipent les nuées, et le Santa-Cruz redevient le réduit paisible, veuf de soldats, veuf de canons.

Malgré son aspect formidable d'arche de Noé cuirassée, échouée sur quelque Ararat, la proue à éperon scellée dans le roc, ce ne fût jamais un fort bien redoutable. L'histoire ne dit pas qu'il fut terrible aux ennemis venus de la mer, dont il était censé interdire l'accès. Dominé par le Meseta, ce fut toujours sous des feux plongeants qu'il fut accablé, et rarement attaqué sans être pris.

Le fort Saint-Grégoire se trouvait au-dessous, placé dans des conditions aussi désavantageuses. Le pic, la poudre et la dynamite en ont eu raison. Sur son



emplacement s'élève maintenant une batterie armée de pièces puissantes. Les conditions stratégiques ne sont plus celles de jadis. La position, défavorable il y a un siècle, est devenue, grâce aux progrès de l'artillerie, des plus importantes.

Plus bas encore, sur le front de mer, le fort de la Mouna dont nous avons fait Lamoune. Lamoune ne veut rien dire dans sa francisation. Mouna signifie en espagnol : guenon. Les massifs montagneux devaient anciennement, comme les gorges de la Chiffa, comme les montagnes environnant Bougie, être peuplées de singes. Un de ces intéressants quadrumanes, réduit en captivité par les soldats de Ximenès, donna son nom à la fortification naissante.

Plus tard la population européenne gardant les traditions du pays d'origine se répandait hors de la ville, pour fêter le lundi de Pâques et la Saint-Vincent. Ce jour-là on déjeûnait sur l'herbe, on s'éparpillait dans les arbres. Comme le fort était à proximité, on disait : nous allons à la Mouna.

Et le nom est resté.

Aujourd'hui encore aux fêtes précitées on célèbre la Mouna. La ville est complètement déserte, la plupart des magasins sont fermés. Les plus fanatiques parmi les gens du peuple, dès la veille au soir vont retenir leur emplacement sous les pins des Planteurs ou dans la plaine de Gambetta. Mais le grand départ a lieu dès l'aube. Des familles entières ont pris place sur des jardinières, des charrettes, des chars-à-bancs aux attelages les plus bizarres. On a entassé pêle-mêle les ustensiles de ménage qui serviront à faire la cuisine en plein air pour toute la journée. Assise au fond du véhicule, une vieille femme chante un refrain du pays ; près des brancards des jeunes filles, brunes Carmen, nue tête sous le soleil de feu, mais protégées



par le casque épais de leur chevelure, font claquer leurs doigts imitant le bruit des castagnettes tandis que derrière elles, à demi étendu, un jeune homme pince mélancoliquement de la guitare ou joue de l'accordéon.

Le chef de famille, charretier improvisé, fait claquer son fouet, cingle mulet et chevaux accouplés au même collier. Devant eux éclaireurs, cavaliers à la façon de Sancho-Pança, des jeunes gens ouvrent la marche juchés sur des bourricots minuscules qui ont peine à les porter.

Ce sont, tout le trajet durant, des chansons et des rires qui ne feront que s'accroître quand, arrivés à destination, on aura dévoré les mets safranés, vidé, pour calmer le palais embrasé, les bouteilles de vin épais d'Espagne, de vin clair de Tlemcen ou de Mascara.

A la tombée du jour, à la clarté des foyers que quelques brindilles raniment, commenceront les danses successives de polkas et de fandangos, de valses et de flamengo dont l'état-civil ne manquera pas de consigner en ses registres les bienfaisants effets.

La coutume de la *Mouna* s'est rapidement répandue dans toutes les classes de la société et a gagné la population française elle-même. Familles de fonctionnaires civils et militaires, de commerçants, d'industriels, de rentiers se réunissent pour des parties de campagne en commun. On organise des pique-niques dans quelque endroit retiré des Planteurs, à Sainte-Clotilde, sur le bord de la mer au bas de la route de Mers-el-Kebir, au ravin de Misserghin. Sur les routes c'est un aller continuel de breaks, de landaus, de tapissières d'où émergent fraîches toilettes printannières, chapeaux de paille, ombrelles multicolores.

Le Château-Neuf montre au-dessus des arbres de la promenade de Létang, verte et fraîche oasis, au centre de la ville, ses tours jumelles. C'est maintenant l'hôtel de la Division. L'ancienne ligne de fortifications qui suit le front de mer se termine par le fort Sainte-Thérèse. Les Espagnols le construisirent craignant qu'on n'essayât de débarquer sur la plage qui domine les falaises. Mais la précaution fut inutile.

Tout le côté d'Oran, berceau d'Oran moderne qu'on désigne actuellement sous le nom de bas quartiers, la Marine, la Calère, les rues qui s'étagent au pied du Santa-Cruz ou qui gravissent en serpentant les rampes du plateau de la Mosquée ont conservé un cachet espagnol. En vain quelques places, quelques boulevards, la construction de l'Hôtel de la Préfecture ont essayé de franciser, de conquérir par le moellon ce lambeau de terre qu'on croirait arraché à la péninsule voisine, l'illusion demeure d'un faubourg d'Alicante ou de Carthagène. D'ailleurs les émigrants qui viennent chaque année par milliers prêter leurs bras à la colonisation algérienne débarquant sans espoir peut-être de prolonger leur séjour, mais finissant par s'attacher au sol fécondé et y élisant domicile, n'ont pas de peine à ne pas se croire dépaysés. Tout en haut, dominant le quartier, flotte sur la maison du

consul le drapeau de leur pays. Avant de quitter le bord ils peuvent apercevoir les couleurs qui les protègent sous la sauvegarde de nos lois hospitalières.

Une fanfare bruyante qui parcourt les rues fait sortir des magasins, se masser devant les cafés, accourir aux fenêtres une foule de curieux. Des gamins courent :

— Les voilà, disent-ils.

Et en même temps débouchent, étalés dans une voiture que traînent des mules richement caparaçonnées, des toréadors.

C'est la cuadrilla de Marvantin ou des niños sévillanos. Tandis qu'ils se drapent majestueux dans leur cape, faisant miroiter au soleil les dorures de leurs riches costumes, le public acclame la *prima spada* et les *banderillos*. Et demain, des gradins au soleil, des loges à l'ombre, pleuvront dru, aux applaudissements des aficionados, paquets de cigares, cornets de bonbons, cannes, chapeaux, éventails dont un public en délire jonchera l'arène.

D'énormes affiches sont placardées dans les rues convoquant les Oranais à la Plaza de Toros. En même temps la société Cervantes et la société Romea font appel à leurs fidèles. Ici l'on joue la comédie, là l'opérette, comme on pourrait l'entendre jouer sur quelque petite scène du pays. Le vendredi-saint, les salles ne désemplissent pas pendant tout le temps que la *Passion de N.-S. Jésus-Christ* tient l'affiche. Paris a repris goût aux vieux mystères, mais sont-ils représentés avec cette même naïveté ? Madeleine au pied de la croix, le fils de Dieu cloué au gibet, échangeant des réflexions qui font, sur les figures ridées des spectatrices, couler des torrents de larmes. Dans la *Passion*, comme dans tout drame bien charpenté, si la vertu n'est pas récompensée le vice est du moins puni. Judas Iscariote offre le spectacle consolant de son suicide. Il approche de la cuve fatale, le visage couvert, comme les condamnés à mort qui subissent la garrotte. Et l'on reconnaît qu'il est mort et qu'il a rendu sa vilaine âme en apercevant un diable terriblement cornu prendre sa course vers les coulisses.

Partout les enseignes attirent les regards par leur excentricité. Des buvettes s'intitulent *Posada*, des restaurants populaires *Comida*, plus d'un cordonnier a craint de ne pas être compris de sa clientèle s'il n'avait surmonté ses vitrines du mot *Zapateria*.

Pesamment chargés, les ânes gris que les balancelles ont débarqué d'Alicante ou de Carthagène grimpent à pas lents les rues montueuses secouant les mailles flottantes de leurs chasse-mouche en grosse laine rouge ou verte. L'ânier suit menton rasé, chapeau de feutre mou aux larges ailes rabattu sur les yeux, veston court, culottes collantes, espadrilles aux pieds. Aussi peu pressés l'un que l'autre : la bête transporte le sable, les matériaux de construction, en baudet qui porterait des reliques, l'homme s'arrête de temps en temps pour allumer une cigarette consumée en quelques larges bouffées.

Des ruelles, des terrasses, les interpellations se croisent :

— Chica !

— Hombré !

La vie de famille peu soucieuse du mur Guilloutet se répand au dehors à la Calère. Faute de patio on apporte chaises et escabeaux qu'on dispose en rond au milieu de l'étroite chaussée. Sur une table boiteuse qu'on décide à l'équilibre, les verres s'alignent et bientôt, sous le fouet de l'eau tombée de gargoulette, l'anisette blanchit dans les verres.

A midi, à six heures du soir, à la sortie des ateliers ou des manufactures de tabacs, les jeunes filles s'éparpillent par bandes. La plupart ont les cheveux d'un noir mat ; il en est cependant de blondes qui trahissent par là leur origine des provinces du Nord. Toutes uniformément portent la chevelure ramassée en un casque épais avec deux mèches seulement arrondies en accroche-cœur au-dessus des oreilles et appliquées soigneusement sur les tempes. Leur allure a un déhanchement qui fait osciller leurs jupes voyantes, souvent rouges de préférence, à la façon de cloches dont les chevilles seraient les battants.

Elles ont la grâce de Carmen et son assurance provoquante aussi, la main sur la hanche, les yeux qu'aucun regard ne fait baisser, séduisantes au possible avec leurs lèvres qui semblent toujours vouloir rire et la délicieuse musique de leur idiome.

Elles vont, filles oranaises, vêtues d'un rien comme leurs sœurs les filles de Paris, moins gracieuses peut-être, moins mignardes, moins frêles, mais plus femmes et dans les veines un peu de ce soleil qui met leur sang jeune en ébullition.

Dans la rue d'Orléans, qui descend à la Marine, un transparent sans prétention a annoncé pendant quelques jours que l'arrière-salle serait affectée à des représentations de danse nationale. Tous les soirs la salle est comble.

Avez-vous, à la tombée de la nuit, monté seul en touriste en piste d'observations, les ruelles étroites de la Casbah d'Alger ? Dès que vous avez quitté le quartier européen de la basse ville un grand silence se fait autour de vous. Le roulement des voitures ou des omnibus, le bruit des cafés, le brouhaha de la foule tombent instantanément. Et alors des cafés maures bondés de consommateurs, des m'chachas où les indigènes haillonneux cherchent l'ivresse dans la fleur de chanvre fumée, des maisons closes hermétiquement, des boutiques à peine éclairées, un son identique s'élève, vous suivant, vous enveloppant, vous pénétrant. C'est le son grêle des guitares monocordes qu'on trouve irritant d'abord et dont on finit bientôt par ne plus se lasser comme s'il était un accompagnement nécessaire au décor oriental qui vous entoure. Avec lui la vision paraît plus réelle de cette cité musulmane que vous traversez avec ses portes basses aux bizarres ciselures, ses fenêtres grillées, trous d'ombre dans la blancheur murale des maisons, les

poutrelles de cèdre qui font s'arc-bouter les constructions les unes contre les autres à hauteur de premier étage, jusqu'à intercepter la vue du ciel.

Ainsi dans les rues des vieux quartiers de la cité basse oranaise. Au décor vu de jour vient s'ajouter, la nuit, l'illusion des mélopées, des guitares, des castagnettes.

Boutiques, magasins, buvettes, humble maison ont tous, suspendu au clou, l'instrument de musique national par excellence. Le travail terminé, la journée finie, tandis que la chaleur décroît avec le soleil couché et que sur le pas des portes hommes et femmes se sont assis, un virtuose, quelque rêveur peut-être ou peut-être quelque amoureux, chante en s'accompagnant un air qui rappelle la patrie abandonnée, le village lointain, les amours envolées.

Et le silence, un silence plein de recueillement, se fait autour du chanteur, tandis que là-haut, au fond de leur chambrette dont la fenêtre est demeurée ouverte, les filles écoutent, rythmant la romance aux battements de leur cœur, l'évocation du pays inconnu où les jeunes gens aiment leurs fiancées en des phrases si passionnément touchantes. . . . .
. . . .

*
* *

Ici, c'est le port, bordé sur deux de ses côtés par la construction des compagnies de navigation et par les dépôts des commerçants.

Les bâtiments de tous les pays d'Europe s'y donnent rendez-vous. L'Angleterre nous prend à plein chargement l'alfa et nous apporte ses charbons de terre; l'Autriche nous donne ses bois en échange de nos vins ; l'Espagne emporte chez elle nos bestiaux ; la Norwège expédie ses voiliers chargés de glace naturelle et de madriers de construction. Nos vins, nos céréales, nos huiles ont à peine assez des voiliers journellement en partance pour Marseille, Port-Vendres, Bordeaux, Saint-Nazaire, le Havre.

Les courriers de la côte occidentale d'Afrique, les steamers à destination de l'Amérique du Sud font ici relâche.

Oran est le premier port commercial d'Algérie.

Avant peu, ce sera la plus importante, la plus grande cité de la colonie.

Son développement de jour en jour s'accentue. Déjà le nouveau quartier de la Mosquée, grossi de ses faubourgs, semble être la ville même. Les maisons sortent de terre comme à l'appel d'une baguette magique. Des rues se dessinent sur les ravins comblés, des places se créent, des squares s'improvisent. L'Hôtel-de-Ville se dresse, menaçant pour le Ghetto qui l'avoisine et que la pioche des démolisseurs s'apprête à haussmanniser.

Quelques années encore et, à côté de la cité espagnole, un Oran nouveau apparaîtra, Marseille algérien, débouché des produits draînés par les lignes ferrées de pénétration jusqu'aux extrêmes confins de notre colonie, ayant sa Cannebière et jusqu'à sa N.-D. de la Garde — en plus petit — sur le versant du Santa-Cruz.

MERS-EL-KEBIR

Aux pieds de la haute muraille de rochers qui surplombe à l'Ouest le port d'Oran, entre le fort Lamoune et le Santa-Cruz, serpente la route qui mène à Mers-el-Kebir. Resserrée entre la mer et la montagne, ici bordant la grève fréquentée des baigneurs, là couronnant les falaises, elle constitue un « chemin de corniche » des plus agréables, en été, quand la grosse chaleur du jour est tombée et que les flots de la baie se rident au lever de la brise vesperale.

A quelques cents mètres, une construction sans style aucun s'élève, l'air d'une auberge peu achalandée. C'est l'établissement des bains de la Reine, qui a eu son heure de grandeur pourtant. Ses eaux thermales sont, assure-t-on, d'une vertu curative exceptionnelle. Avant la conquête les musulmans s'y rendaient en foule et en proclamaient la merveilleuse bienfaisance. Le cardinal Ximenès perclus, rhumatisant y guérit. Revenant en Espàgne et racontant devant la cour les péripéties de ses campagnes africaines, le conquistador ne put s'empêcher de parler des eaux miraculeuses auxquelles il devait le rétablissement de sa santé. Il en fit l'éloge avec enthousiasme, au point que la reine Jeanne, fille d'Isabelle, très souffrante et que les médecins se déclaraient impuissants à soulager, voulut y recourir. Elle ne recula pas devant la traversée et s'en trouva bien. A plusieurs reprises elle y revint. Les bains s'appelèrent depuis, en souvenir de leur auguste malade, bains de la Reine.

La source thermale, si hautement consacrée, n'est guère fréquentée des Oranais. Ce n'est point seulement parce qu'elle est trop près de la ville, mais plus exactement parce qu'elle est mal située. Aujourd'hui les malades, même les malades sérieux, veulent des établissements possédant tout le confort moderne, où ils puissent pendant la durée de leur cure trouver des distractions. Il leur faut, si ce n'est des parcs, du moins des jardins ombreux, des allées propices aux promenades. Rien de tout cela n'existe aux bains de la Reine et, avec la meilleure volonté du monde, on ne saurait modifier l'état de choses existant. D'une part les rochers à pic empêchent tout empiètement sur la mer, de l'autre côté la montagne dénudée expose son flanc abrupt, inabordable à n'importe quelle extension. C'est tout juste si à grands renforts de mines et de pic on a pu mordre dans l'Aïdour la largeur de la route exposée à de fréquentes obstructions par les éboulements.

Cependant, par une pente légère, on arrive au village de Saint-André. Les pêcheurs italiens ont construit les premières maisons, planté les premiers jardins. Puis d'autres habitations nombreuses sont venues se grouper autour de celles-là. Et aujourd'hui par l'industrie de ses salaisons, par ses pêcheries, ce centre s'est développé et a pris une certaine importance.

Cette importance appartenait jadis à Mers-el-Kebir.

De tous temps l'étendue, la situation exceptionnelle de la rade, soit comme abri, soit en raison de ses qualités éminemment défensives, avaient attiré l'attention. Les Romains l'avaient appelé *Portus Divinus*. Les Arabes l'ont nommée Mers-el-Kebir, c'est-à-dire Grand Port. Ce devait être en effet le port par excellence. On y pourrait sans peine réunir cent cinquante vapeurs de commerce et une quarantaine de cuirassés. Malheureusement les chaînes de montagne sont là bordant en quelque sorte le rivage, rendant impossible la construction d'une ville en rapport avec l'extension de son front de mer.

Jamais, ainsi qu'il a été dit, Oran ne fut attaqué, soit par les Portugais, soit par les Espagnols autrement que par des débarquements opérés loin de l'artillerie des forts qui lui servent de ceinture. C'est en-delà de Mers-el-Kebir, sur la plage d'Aïn-el-Turk ou des Andalouses, que les navires abordaient. Mers-el-Kebir constituait donc une sorte de fort avancé destiné à fermer tout passage aux ennemis.

Telle qu'elle existe actuellement la construction revêt un caractère moderne qui démontre surabondamment de combien de restaurations successives elle a été l'objet. Rien ne subsiste plus des premiers ouvrages dus aux moines andalous. Les murailles crénelées qu'on aperçoit ont été élevées en 1748 et depuis modifiées, consolidées par les soins du génie.

Les deux bâtiments dont on aperçoit l'ensemble à hauteur de la tranchée à travers laquelle passe la route, servent de prison aux condamnés militaires des travaux publics.

Une compagnie de zouaves préposés à leur garde loge dans les casemates. On les voit monter la faction à proximité des passages couverts d'où les soldats de Ximenès échangeaient des coups de feu avec leurs ennemis. Des sections font l'exercice à rangs serrés, maniement d'armes, escrime à la baïonnette sur une plate-forme où aux siècles écoulés bien des flots de sang durent être répandus dans des luttes désespérées.

Comme toutes les forteresses du passé, celle-ci, avec ses hautes murailles, ses fossés, ses ponts-levis, affecte un aspect formidable qui n'a, hélas, plus rien de terrifiant. Ses redoutes, ses circuits, ses surprises paraissent enfantins à des générations accoutumées à d'autres systèmes défensifs.



Oran. — Le Port et Santa-Cruz.

En contre-bas, à l'extrémité du petit promontoire, une batterie moderne a été installée entre le phare et le vieux donjon. Tout à fait au haut, perdu sur un rocher, on montre le vieux canon que le prince de Joinville y fit placer alors que la flotte qu'il commandait, ayant mouillé dans la rade, se préparait à appareiller. Comment donner l'ordre du départ. Il soufflait un fort vent qui rendait difficiles les signaux. On débarqua une pièce sous le vent et à son signal les vaisseaux simultanément levèrent leurs ancres.

Au début de notre occupation et jusqu'à ce que le port d'Oran ait été construit, Mers-el-Kebir eut une importance exceptionnelle. C'est là que venaient accoster les paquebots, là qu'abordaient les courriers. Sur les huit kilomètres de route qui la relient à la ville, c'était un continuel va-et-vient de charrois et d'équipages.

C'est de Mers-el-Kebir que s'embarquèrent pour la Crimée et pour la campagne d'Italie nos troupes d'Afrique qui devaient se couvrir d'une gloire que les revers éprouvés depuis n'ont pu amoindrir.

Plus modestes sont aujourd'hui les destinées du petit village perdu dans l'immensité de la rade.

Aux époques d'épidémie, ses vastes constructions qui pourraient donner asile à des régiments entiers, servent de lieu de quarantaine. Les pèlerins revenant de la Mecque et ayant traversé des pays contaminés y sont soumis à l'observation et à la fumigation.

De temps en temps, le Mers-el-Kebir tranquille, paisible de tous les jours, redevient le Mers-el-Kebir bruyant, animé d'autrefois.

C'est lorsque les cuirassés d'escadre mouillent dans ses eaux.

Les matelots, par bandes bruyantes, envahissent les cabarets. Ils font « aiguade » dans leur promenade vers Oran aux comptoirs de Saint-André. Et on les voit sur la route s'en aller, chantant à tue-tête, les refrains qu'ils ont promenés au cours de leurs pérégrinations sous toutes les latitudes.

Le jour n'est pas loin sans doute où l'œuvre de colonisation qui marche dans ce pays à pas de géant sera parfaite. Alors les villes riches songeront à utiliser les richesses acquises. On pensera au bien-être un peu délaissé dans le combat journalier pour l'existence. On reboisera, comme elles l'étaient jadis, longtemps avant notre conquête, les montagnes maintenant dénudées. Les coteaux se couvriront d'arbres, des routes seront tracées, bordées d'habitations de plaisance. Sainte-Clotilde, Roseville, s'étageront gracieusement, coquettement, montrant parmi les frondaisons les façades blanches ou les toits rouges de leurs maisons.

On n'aura pas de peine à préférer aux plateaux dominant les falaises et que le vent balaie de ses soudaines rafales, le penchant exposé au soleil levant et d'où le regard peut errer sur une des plus belles rades du monde.

Mers-el-Kekir pourra, alors, point extrême d'une promenade sans rivale, retrouver un peu de son passé.

Le chemin des aqueducs qui fait les environs d'Alger si charmants, si pleins d'attirance pour les hiverneurs touristes ou valétudinaires, aura son pendant. Mais combien plus pittoresque entre le vieux fort espagnol dont les flots viennent heurter les fondations et le Santa-Cruz dont les créneaux émergent fièrement des brumes.

Lassé des bruits divers de la cité commerçante où se meut une population sans cesse affairée, que les charrois sillonnent à toute heure et en tout sens, que les sifflements des vapeurs en partance emplit, on ira là se reposer, s'endormir au bercement de la mer clapotant contre les rochers, au bercement de la brise passant dans les branches.

Lys du Pac.

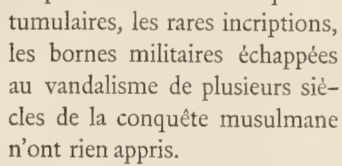


TLEMCEN

TLEMCEN

Sur l'emplacement actuel de Tlemcen et du joli faubourg d'Agadir, plein de verdure et de fleurs, s'élevait, jadis, au temps de la domination romaine, une ville dont les vestiges, un à un ont disparu, et que ses fondateurs avaient appelée Pomaria.

L'histoire de cette colonie n'a pu être exhumée par les savants. Les pierres tumulaires, les rares incriptions, les bornes militaires échappées au vandalisme de plusieurs siècles de la conquête musulmane n'ont rien appris.





Au demeurant, qu'importe ? C'était, estime-t-on, un camp retranché d'abord, un *castrum* pareil à ceux dont les vainqueurs du monde avaient jalonné leur empire. A la longue, la durée des garnisons, la beauté du climat, la recherche du bien-être avaient fait de ce poste avancé une cité opulente et prospère.

Ce fut Pomaria, la cité des vergers, des eaux jaillissantes, des fleurs

et des fruits. Et tandis que les civilisations se sont succédées, que les mosquées ont remplacé les églises chrétiennes et les temples païens ; tandis que l'œuvre humaine s'est révélée, là comme partout, changeante, destructive et créatrice tour à tour, l'œuvre de la nature est demeurée immuable à travers toutes les révolutions.

Aujourd'hui, comme il y a deux mille ans et sans que jamais il y ait eu interruption dans cette tradition de richesse et de fertilité les roses bordent les sentiers, les arbres multiplient leurs ombrages, les fruits pendent aux branches et les eaux venues de lointaines cascades serpentent le long des chemins, dans les champs, dans les bois d'oliviers, fraîches et murmurantes.

On connaît peu Tlemcen. Le chemin de fer, il y a quelques mois encore, n'allait pas jusque-là. Pour parcourir les 140 kilomètres qui la séparent de la capitale Oranienne, il fallait s'exposer au cahotement des diligences d'Afrique et au supplice des routes poussiéreuses en été, bourbeuses en hiver, aux ardeurs implacables du soleil ou au spleen pénétrant des pluies diluviennes.

On savait d'elle ce qu'en rapporte l'histoire de nos armées ; elle avait été le berceau de Lamoricière et le tombeau de la puissance d'Abd-el-Kader.

Mais de sa non pareille fertilité, de sa captivante attirance, des merveilles architecturales qu'elle contenait, les guides seuls avaient parlé en quelques-uns de ces ouvrages que le public abandonne aux poussières des bibliothèques.

Et pourtant, plus que tant d'autres, Tlemcen mérite d'être visitée, d'être connue, d'être vulgarisée. Ibn Khafadja disait d'elle :

« Le paradis de l'éternité, ne se trouve, ô Tlemceniens, que dans votre patrie,
» et s'il m'était donné de choisir, je n'en voudrais pas d'autre que celui-là ! »

Tlemcen est réellement le jardin de l'Algérie.

Du haut du Djebel Terin, qui domine la vallée de l'Isser et couronne l'antique cité des Emirs, un spectacle de toute beauté, unique, s'offre aux regards. Trois villes apparaissent émergeant des verts massifs de figuiers, de caroubiers, d'oliviers, de térébinthe ; à gauche Mansourah, la ville morte dont il ne reste que de rares souvenirs ; à droite Bou-Médine, la ville mourante, dont les maisons — fatalisme de ses habitants — s'écroulent jamais étayées, jamais relevées ; Tlemcen, la ville renaissante sous la domination européenne.

Et tout près de cette dernière, la diadémant de leurs mosquées, des bourgs qui ont eu leurs heures de grandeur et leur histoire : Agadir, Sidi-Hallouï, Ben Hacen.

MANSOURAH

En vingt minutes, la voiture de place louée pour visiter les environs conduit, au galop échevelé de ses maigres chevaux, à Mansourah.

A droite de la route, on aperçoit des bouquets d'arbres panachant çà et là les interminables files de vigne en pleine végétation ; à gauche, l'orge et le blé

clairsemés des cultures indigènes : sous le chaume déjà haut, le long des sentiers que bordent patiemment superposées les pierres ramassées dans les champs, l'eau circule ici en plaine, sans bruit, là chutant au déclin du coteau, débordant des caniveaux étroits creusés à hauteur de bêche, s'arrondissant en nappes pleines de remous autour des troncs séculaires des oliviers trapus ou des figuiers convulsés.

Tout d'un coup, devant vous, d'épaisses murailles se dressent, enceinte ruinée d'une ville disparue. D'autres murailles succèdent et près d'elle un minaret profile dans le ciel sa masse diminuée d'une face dont le temps a éparpillé les moellons.

Tlemcen, qui depuis sa fondation avait eu à subir bien des siéges et bien des assauts, qui avait vu sa population à plusieurs reprises décimée par des guerres civiles sans merci, ne passa jamais par d'aussi dures épreuves que lorsque Yacoub le Mermite ameuta contre elle ses guerriers.

Le souci de venger une injure personnelle et d'affirmer sa puissance contestée lui servit de prétexte à satisfaire des rancunes inoubliées.

A trois reprises, mais sans succès, il avait mis le siège devant la ville. Il revint une quatrième fois, décidé, coûte que coûte, à l'emporter.

On va voir quelle tenacité il apporta dans la réalisation de ses projets.

Solidement fortifiée, défendue par une vaillante garnison, possédant une population éminemment batailleuse, journellement fournie en armes et en vivres par le continuel arrivage de caravanes, Tlemcen pouvait envisager sans trop de crainte les risques d'un assaut.

Aussi Yacoub décida-t-il de la bloquer et de l'amener à composition par la famine.

Il fit envelopper la ville assiégée d'une épaisse muraille en pisé — dont on peut encore admirer les restes — et intercepta ainsi les convois. Plus de communications avec le dehors pour en obtenir vivres ou renforts. Ce n'était pas assez. A la place du camp, installation provisoire et insuffisante pour des opérations de longue durée, s'éleva bientôt une ville. La mosquée fut construite la première, une des plus grande qui aient existé, ensuite le minaret poste-vigie d'où l'on pouvait à trente mètres de hauteur surveiller les allées et venues de l'ennemi. Bientôt les maisons se groupèrent autour de ces monuments : palais des grands chefs environnés de jardins, demeures plus humbles des simples cavaliers ou des fantassins.

Ce fut Mansourah, cité guerrière devenue rapidement la reine du Magrheb.

Il faudrait un Homère pour raconter les péripéties de cette lutte sans précédent. Fidèle à sa tactique, Yacoub ne recherchait pas les batailles rangées dont le hasard eut pu réduire à néant ses espérances. Les adversaires se provoquaient en combats singuliers et la lice ouverte à leurs tournois était l'espace compris entre les remparts de défense et les murailles d'investissement.

Cependant, huit années s'étaient écoulées.

Yacoub était mort empoisonné, laissant à son fils Youcef le soin de le venger et Youcef lui-même, assassiné par un de ses esclaves, était remplacé par son petit-fils Abou-Thabet.

Tlemcen se trouvait réduite à la dernière extrémité. Il fallait songer à une prochaine capitulation et l'on n'envisageait pas sans terreur cette détermination fatale, car on savait que l'ennemi serait sans pitié.

Le souverain Othman a, pour la dernière fois, réuni son conseil. De cette suprême entrevue doit dépendre l'existence de toute une population qui s'était si vaillamment comportée, et l'existence de la ville elle-même. Mais la résistance pouvait-elle être prolongée lorsque la faim faisait déjà de nombreuses victimes ?

Or, comme ils délibéraient, on annonce qu'une vieille femme, Aïcha, demande à être introduite ; elle a un avis important à donner ; si on la laisse faire tout ne sera pas perdu.

Le messager est accueilli avec incrédulité, avec mépris.

— La place des femmes n'est pas au conseil des guerriers.

Mais elle insiste, se dit guidée par une force supérieure. On l'introduit. Elle dévoile son plan. On l'écoute avec surprise.

Aïcha sort bientôt du palais, accompagnée de gardes qui ont pour mission de se mettre à son service, de lui obtenir obéissance.

— Amenez-moi, dit-elle, le veau le plus gras que vous trouverez dans la ville.

Au bout d'une heure, la bête est amenée.



Ruines de Mansourah

— Fort bien, maintenant apportez-moi une mesure de blé.

On obéit.

Sous les regards des curieux stupéfaits, elle gorge de blé le veau. Le soir venu, elle se fait conduire aux remparts, ouvrir une porte.

— Laissez sortir ce veau, fait-elle aux soldats, avant quarante-huit heures il nous aura délivré des ennemis.

La bête ne fut pas longtemps sans être aperçue des assiégeants qui lui donnèrent la chasse et s'en emparèrent. La magnifique capture, réservée au prince, lui fut envoyée.

Et, le lendemain, Youcef prenant connaissance du rapport de ses officiers :

— Pourquoi, dit-il, poursuivre un but insaisissable, que n'ont pu atteindre ni mon grand-père, ni mon aïeul. Mes ennemis sont bloqués depuis huit ans, ne recevant plus ni ravitaillement, ni secours. Et cependant ils possèdent encore assez de bétail pour ne point poursuivre les bêtes qui leur échappent et assez de blé pour nourrir leur animaux. C'était écrit.

Le lendemain, il traitait avec les Tlemceniens et levait le siège de la ville.

Singulière destinée des choses humaines, Tlemcen vouée à la destruction subsiste encore ayant conservé intactes les richesses de sa merveilleuse architecture, et Mansourah la Victorieuse, fut livrée au sac et au pillage. Il ne reste d'elle que des débris de murailles, des tours en ruines ; sur les cent hectares jadis couverts de luxueuses demeures, ornées de jardins, les générations nouvelles ont planté de la vigne. Le minaret, en vain, se dresse encore orgueilleusement auprès de la pauvre mosquée, vaincue par la Djemaa-el-Kebir, invalide témoin des luttes passées et qui survit à la défaite.

BOU-MEDINE

Le chemin qui mène de Tlemcen à Bou-Medine gagne à être parcouru à pied. On ne suit guère longtemps la route, quelques centaines de mètres tout au plus, puis l'on tourne à droite et l'on gravit lentement le coteau.

On ne tarde pas à se trouver en face d'un grand espace non cultivé, ce qui surprend dans une contrée où il n'est pas un lambeau de terre qui ne soit mis en valeur.

Là l'herbe pousse drue, cachant sous ses hautes touffes des pierres tombales.

L'ancien cimetière musulman de Tlemcen est devenu le pré public où les enfants indigènes mènent paître bœufs et mulets. Le sabot des bêtes heurte les ardoises funéraires que la piété avait couvertes d'inscriptions pour l'éternelle douleur ou

l'éternelle admiration et que le temps a léguées à l'oubli. Guerriers redoutables, simples marchands dorment côte à côte le sommeil sans réveil, égaux pour l'homme qui passe comme pour l'animal qui broute.

Çà et là quelques Koubas. Non plus les Koubas modernes, réduction de dômes massifs uniformément blanchis à la chaux et dont les marabouts se détachent sur le penchant des coteaux, sur l'immensité des plaines, sur les sommets des montagnes d'Afrique, mais Koubas de la belle époque où l'art arabe, dans tout son épanouissement, comptait autant de constructions que de merveilles. Sur de légers piliers, des ogives s'élancent gracieuses, légères, plus pittoresques encore dans leur ruine que dans leur complète conservation.

La nature se prête d'ailleurs au complément du décor. Des acacias font aux tombeaux une couronne de feuillage et de fleurs.

A peu de distance les uns des autres, l'on aperçoit le mausolée d'une sépulture royale, la Kouba de Sidi-Abdou-Ishak-el-Tenessi, légiste fameux que ses contemporains avaient appelé l'Homme-Volant, et Sidi N'Jaassi, minaret à demi-écroulé d'une mosquée disparue.

Cependant le chemin qui mène à Bou-Medine fait un coude, se rétrécit ; les talus gazonnés se tapissent de pervenches, les sureaux formant haie arrondissent leurs branches en berceaux, l'eau bruit coulant dans l'étroit fossé en pierre qui l'enserre.

Au milieu du calme profond, du murmure berçant des choses, on a envie de s'arrêter, ne poussant pas plus loin, à distance égale des tombeaux qu'on vient d'abandonner et dont la masse grise se détache du fond de verdure et de la petite ville prochaine dont les premières maisons apparaissent. On voudrait, vivant des souvenirs évoqués, croire à d'autres siècles, à d'autres hommes contemporains des monuments et rappeler la féerie d'une époque si belle, si grande, à travers l'histoire comme à travers la légende.

Sidi Bou-Medine fut un marabout célèbre dont le nom véritable était Choaïb-Ibn-Huçein-el-Andaloci. Il était né à Séville et parcourut successivement pour s'instruire les cités qui avaient alors grand renom de sapience, Fez du Maroc et Tlemcen. Plus tard, désireux de voir le tombeau du prophète, il se rendit à la Mecque, où il s'affilia à l'ordre tout puissant des Khouans, dont le pouvoir occulte subsiste plus que jamais de nos jours.

Sidi Bou-Medine, dit-on, eut le don des miracles. Ses leçons étaient très courues.

On le vit demander par des savants qui voulaient profiter de ses lumières, à Séville, sa ville natale, à Cordoue, à Bougie.

Yacoub-el-Mançara ayant fort entendu parler de lui, le fit demander à Tlemcen, autant pour le connaître que peut-être pour essayer de mettre sa science en défaut.

Mais le marabout n'arriva pas au terme de son voyage. Il mourut au moment où il approchait des bords de l'Isser.

Ses funérailles eurent lieu en grande pompe. Le successeur de Yacoub, En-Nacer,



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



Mosquée Sidi Bou-Médine. - Tlemcen

lui fit élever un splendide mausolée que les souverains suivants embellirent encore et que le culte des fidèles modernes a depuis bizarrement orné.

C'est presque au commencement de la petite cité que le monument s'élève, la porte d'entrée fait face à la porte de la mosquée. Les faïences ont conservé l'éclat de leurs couleurs, on les dirait placées d'hier. Un petit escalier raide bordé à droite et à gauche de tombes d'autres Arabes moins célèbres, conduit à la cour intérieure sur laquelle ouvre la chambre renfermant les restes de Bou-Medine. Les murs sont couverts de riches draperies, tapissés d'étendards, parmi lesquels on est tout stupéfait d'apercevoir des articles de bazar dont le modernisme jure avec le reste. Un puits très profond et couronné d'une margelle en marbre que le frottement de la chaîne, depuis des siècles, a profondément usée.



Porte du Tombeau de Sidi-bou-Medine

Sur la natte quelques femmes prient, ce sont des épouses stériles qui demandent au puissant marabout le miracle de la maternité.



Intérieur de la Mosquée de Bou-Medine

Trop rapprochée du mausolée de Sidi Bou-Medine, la porte d'entrée de la mosquée veut être vue du haut de la première plate-forme du minaret. Elle apparaît alors dans toute son élégance et dans tout le fini de ses détails.

Les moulures ont conservé la netteté de leurs reliefs, les arabesques ont défié les atteintes du temps.

On arrive à la cour intérieure par un large escalier.

Ici, une porte encore, en cèdre massif, fermée d'un verrou de cuivre qu'un homme de force moyenne aurait de la peine à soulever.

Au milieu, un bassin de marbre qu'une source alimente.

La mosquée proprement dite se compose

de huit travées d'arcades couvertes d'ornements sculptés; au fond, le mirhab apparaît si finement travaillé, si dentelé que ceux-là seuls qui ont admiré l'Alhambra pourront s'en faire exactement une idée.

Dans le même bâtiment s'élève la medersa d'une richesse d'exécution aussi merveilleuse. La medersa et la mosquée furent construites sous le règne d'Aboul-Hacen, 1327 de l'ère chrétienne.

TLEMCEN

Le voyageur trouvera à Tlemcen ce qu'aucune autre ville de l'Algérie ne saurait lui montrer, une cité moderne en formation remplie d'ombrage, une cité ancienne dont les monuments sont à ce point conservés, dont la physionomie générale a si peu changé qu'on la croirait voir à l'époque de sa splendeur, quand, entre ses murailles, se mouvait une population de cent mille habitants.

Dans les quartiers arabes, l'européen est une exception. Les indigènes se pressent, au contraire, vont, viennent, plus vivants semble-t-il que partout ailleurs tant ils ont conscience d'être chez eux.

On ressent la même impression à Bou-Medine, cité essentiellement musulmane où pas un non croyant ne réside. Les maisons ont toutes une cour intérieure uniformément ornementée d'une treille où grimpe une vigne très ancienne au tronc noueux. On pourrait entrer là comme chez soi, pas de portes, mais seulement un rideau de cotonnade tombant jusqu'au ras du sol. Des femmes vaquent à leurs occupations domestiques, le corps pris dans une longue robe tombant droit, arrêtée seulement à la taille ; la tête couverte d'un bonnet conique, du plus gracieux effet et qu'une double bride fixe sous le menton.

Il en est qui ont, sous le mince vêtement qui les couvre, la plastique raideur des statues, leur démarche lente semble s'alanguir encore au poids des anneaux qui cerclent les chevilles.

Quelques-unes moins farouches, et plus jolies aussi, loin de se cacher à la vue de l'étranger, montrent une certaine coquetterie à faire visiter leur intérieur, à se soumettre aux regards dont elles devinent l'admiration.

Partout des nuées d'enfants, petits garçons turbulents qui interrompent leurs jeux pour entourer les visiteurs et leur demander « un sou » ; petites fillettes de dix à douze ans déjà graves, gardiennes de frères ou sœurs plus jeunes et s'initiant aux soucis d'une maternité qui n'est pas bien lointaine pour elles. Aussi ont-elles déjà, à l'âge où les européennes ne rêvent que de corde et de poupée, un je ne sais quoi qui n'est pas la femme encore, mais qui n'est déjà plus l'enfant.

En sortant de Bou-Medine, comme en quittant le quartier arabe de Tlemcen, il semble qu'on revienne d'un pays où le croissant règne en maître et où la conquête civilisatrice ne s'est pas encore appesantie.

Tlemcen possède un grand nombre de mosquées, dont il suffit de citer les principales : la grande mosquée Djemaâ el Kebir, située en face de la mairie, sur une longue place plantée de platanes. Au dehors rien ne révèle la richesse de sa construction. Les dômes sont blanchis à la chaux, et aucune porte, semble-t-il, ne possède un cachet particulier qui fixe l'attention. Mais une fois à l'intérieur, le spectacle change et l'on ne saurait trop s'extasier devant un des plus beaux échantillons de cet art arabe qui a su s'imposer jusque sur le continent et qui a fait de Grenade une ville aux beautés sans pareilles.

Arceaux délicats, colonnades légères, arabesques dont l'œil a de la peine à suivre les caprices, mirhab aux fines moulures que le ciseau seul aurait pu réaliser, plafonds de terre polychrôme, suspension en cuivre massif, nattes marocaines qu'on ne doit fouler que pieds nus où les chaussures protégées de sandales de bois. Tout concourt à l'enchantement des yeux.

Pareille à la Djemaâ el Kebir, bien que de proportions plus réduites, est la mosquée d'El-Aloui aux colonnes en marbre onyx.

Abou-Einan, fils d'Abou-Hacen, l'éleva en l'honneur d'Abou-Abdallah-Ech-Choudi, célèbre marabout originaire de Séville qui, par abnégation religieuse, quitta sa ville natale, abandonnant les honneurs qui lui avaient été attribués et vint, pauvre volontaire, simulant la folie, vendre dans les rues de Tlemcen des sucreries, ce qui lui valut, de la part des enfants, le surnom d'Haloui.

Le temps d'épreuve auquel il s'était soumis une fois écoulé, Abou-Abdallah se montra tel qu'il était, versé dans toutes les sciences, connaissant la philosophie et la morale, dissertant sur toutes choses et faisant preuve d'autant de savoir que de sainteté.

Il mourut décapité, dit-on, sur l'ordre d'un vizir, jaloux de son influence et de ses mérites.

Et c'est près de l'endroit de l'exécution que la mosquée s'élève, hors du mur d'enceinte de la ville.

Une autre Djemaâ, celle d'Abou Hacen, construite en l'honneur du jurisconsulte célèbre Abou Hacen ben Yaklet el Tenessi, ne le cède ni comme richesse ni comme perfection dans tous ses détails aux précédentes.

Elle sert actuellement d'école arabe-française. Près du mirhab, au bas des dentelures, pendent des écriteaux servant d'abécédaire ; entre les colonnes, des pupitres s'alignent et l'écolier peut, de sa place, griffonner sur l'onyx.

Comme dans nos vieilles cités catholiques, la religion a fait surgir de terre tours et clochers ; ainsi dans Tlemcen, la foi musulmane a fait se multiplier les minarets. Là-bas, aux heures d'office religieux, il n'était point de fidèle qui ne dut entendre l'appel retentissant des cloches ; ici la voix du muezzin devait, d'une extrémité de l'enceinte à l'autre, ne laisser personne oublieux de l'heure de la prière.



Femmes de Tlemcen



Mirhab de la Mosquée Djemaa El Kebir

De quelques côtés que l'on tourne ses regards, de Bou-Medine à Mansourah, dans le cœur de la cité comme à Agadir témoin d'un culte toujours vivant que les civilisations, la conquête, ont été impuissants à entamer, les minarets s'élèvent, défiant eux aussi pour la plupart les atteintes des siècles.

Et l'on pourrait s'imaginer parfois que notre domination est purement imaginaire, que nous ne sommes pas les conquérants, mais les hôtes, tant certaines parties ont conservé leur ancienne physionomie, tant il demeure de couleur locale dans la survivante des cités algériennes.

C'est l'impression qu'on éprouve un soir de rhamadan dans les vieilles rues de la Casbah d'Alger, alors que dans les rues montantes les burnous seuls apparaissent, que sous les portes basses des maisons mauresques glissent mystérieusement, silencieusement, des femmes enveloppées du haïk, que des cafés maures, des m'chachas, s'élève un bruit de derboukas, de flûtes, de guitares monocordes. On se demande si par un coup de baguette magique l'El-Djezaïr d'autrefois n'a pas revécu, peuplé de janissaires et de raïs, maîtres du sol comme de la Méditerranée.

Ainsi pour Tlemcen. Les maisons que voilà sont bien pareilles à celles que nous ont décrites en leurs mémoires les écrivains de jadis comme Jean-Léon l'Africain, qui fut l'hôte du roi Tsabiti au XVe siècle. Demeures basses, dont la porte ouverte déroute, par le coude brusque de l'entrée, les surprises ou les indiscrétions; ruelles étroites dont le pas d'un indigène réveille seul le silence; rez-de-chaussée d'artisans où se tissent, sur des métiers primitifs, les couvertures aux couleurs criardes, les tapis à laine épaisse.

Verra-t-on, au milieu d'une nombreuse cohorte de cavaliers et de fantassins, précédés d'étendards, acclamés par la foule respectueuse, apparaître, se rendant à la maison de la prière, quelques-uns de ces souverains batailleurs et savants à la fois qui firent la grandeur de Tlemcen et étendirent leur domination du M'zab au Figuig, du Sahara à Bougie...

L'illusion disparaît soudain, la grande place de la mairie est apparue bordée de monuments modernes, puis la promenade du Mechouar avec sa rangée de platanes, ses trottoirs, ses cafés, ses magasins, ses réverbères et le Mechouar enfin.

Les souverains de Tlemcen en avaient fait leur château — aujourd'hui disparu; — ils l'avaient entouré de bâtiments annexes, demeure des ôtages garantissant la fidélité des habitants de Médéah, d'une mosquée, d'un marché. Aujourd'hui c'est la prison militaire, une caserne de tirailleurs, un magasin de l'hôpital militaire, et sur la grande porte d'entrée que domine une tour crénelée, la croix a été plantée en signe de domination tandis qu'au-dessous d'une horloge une inscription d'un modernisme criant porte écrit en caractères d'affiche :

MECHOUAR

Les touristes, les hiverneurs visiteront Alger dont le pittoresque oriental s'en va chaque jour sous la pioche haussmannisatrice des démolisseurs pour faire place à une Nice Africaine; ils visiteront Blidah, la cité des orangers, qui sommeille au pied de l'Atlas, sous son berceau de verdure et invite au repos; ils visiteront Constantine, nid d'aigle suspendu au bord du vertige; ils visiteront Biskra, reine des oasis, dont l'empire touche au désert, mais nulle part ils ne trouveront les impressions que pourrait leur suggérer Tlemcen.

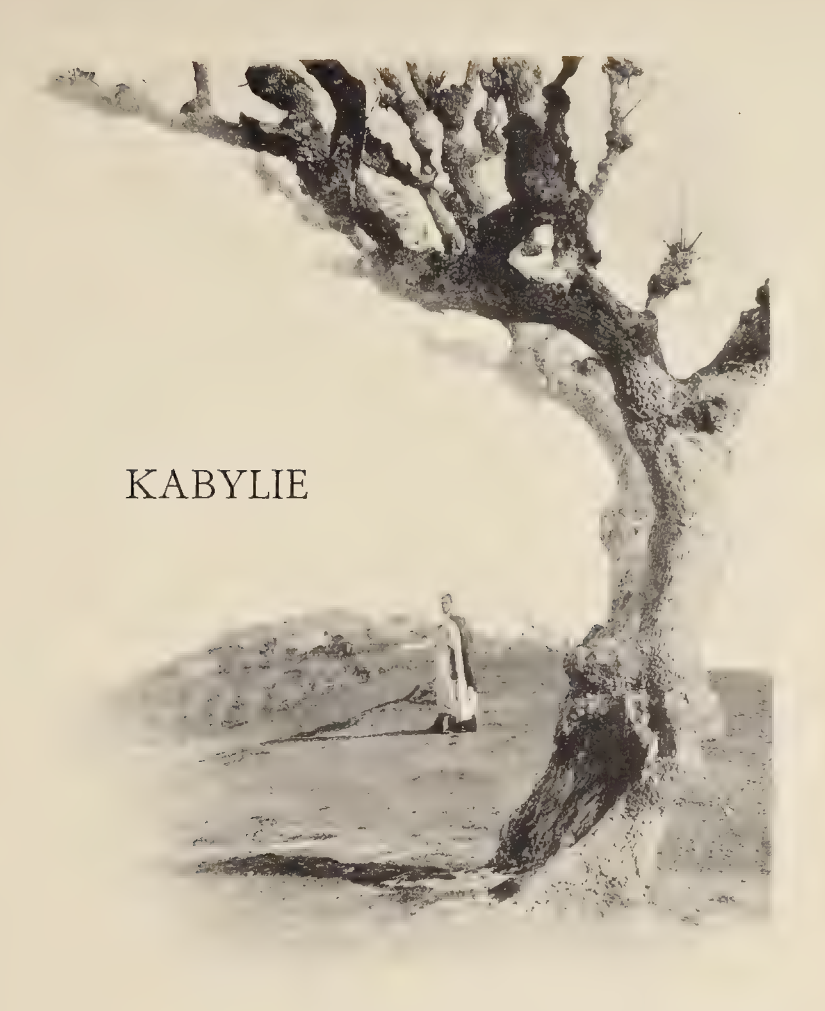
Nulle part ils ne retrouveront en plein pays de conquête, écrite en monuments, l'histoire de ce peuple que nous avons assujetti et qui eut des siècles d'inoubliable grandeur. Peut-être dans les pays d'Egypte, au Caire, sans doute en Espagne dans les provinces longtemps soumises à la domination sarrazine, dans les Alhambra verront-ils des merveilles comparables aux merveilles de la petite cité oranaise.

Mais je ne crois pas qu'en un espace aussi restreint, l'art et la nature aient à plaisir entassé leurs chefs-d'œuvre : floraison de l'arbre et floraison de la pierre.

Dans ce pays où les monuments séculaires vivent d'une perpétuelle jeunesse, tout chante l'hymne du printemps depuis les cigognes nichées sur le sommet des minarets, jusqu'aux roses dont sont bordées les routes et les sentiers, jusqu'aux eaux qui dans les gorges voisines tombent de rochers en rochers en éblouissantes cascades.

Lys du Pac.

KABYLIE



KABYLIE

Oui, ils furent braves ces fiers montagnards que la France ne soumit qu'après vingt ans de luttes ; qui maintenant encore n'ont pas renoncé à tout espoir d'indépendance, et qui, chevaux indomptés, supportent impatiemment nos rênes. Ces populations énergiques et nombreuses, habitant un pays si remarquable à tous égards et semé d'obstacles, nous ont amené à traiter la Kabylie comme une grande forteresse bien défendue. Il a fallu l'investir à grandes distances, s'en rapprocher par les parallèles naturellement tracés ; et la place tenant énergiquement, l'assaut fut nécessaire ; assaut héroïque, à l'honneur des vaincus et des vainqueurs, depuis lequel les vaincus livrèrent encore des combats d'arrière-garde.

Honneur donc à ces braves : El Hadj Amar, Cheick ou Arab, Si El Djoudi, Lalla Fathma, auxquels nous devons un souvenir d'admiration, car s'ils étaient

contre nous, du moins remplissaient-ils un pieux devoir : celui de la défense à outrance du sol sacré de la patrie.

Ce sol jusqu'alors inviolé, que les Romains, les Arabes et les Turcs n'avaient point soumis, il était réservé à la France de le fouler, d'y faire pénétrer ses soldats audacieux conduits par des chefs habiles, les Bugeaud, les Randon, les Mac-Mahon, les Renault, les Maissiat et tant d'autres.

Aujourd'hui le flissa kabyle gît brisé ; la poudre ne parle plus que pour les crimes ; la civilisation s'efforce de pénétrer dans ces belles montagnes ; et les voyageurs n'ont plus besoin de l'*Anaya* (*) pour visiter ces villages ravissants, étudier les mœurs, et se rendre compte de cette vie kabyle si curieuse et si étonnante.

L'on divise ordinairement la Kabylie en *Grande* et *Petite Kabylie*, mais l'on oublie que les Kabyles, ou mieux les *Kbaïles*, peuple berbère, habitent une très grande partie de notre Algérie et s'étendent même sur le Maroc dont le Riff n'est pas autre chose qu'un massif kabyle.

Aussi le but de cette étude sera-t-il modeste ; et si le touriste veut visiter notre belle Kabylie ; si, transporté à Fort-National, il regarde attentivement autour de lui, il sera encore étonné de la largeur de notre sujet comme ses yeux seront surpris de la beauté du spectacle qui se déroule devant eux.

Rien n'est plus beau, en effet, que cette immense chaîne de rochers qui s'élancent dans l'azur du ciel, rochers arides et nus, déchiquetés par les pluies et les neiges qu'ils ne retiennent pas ; qui forment de larges échancrures comme pour nous inviter à regarder de l'autre côté et se redressent tout à coup en laissant la sensation d'un au delà dont on est séparé par une muraille à pic.

C'est le Djurdjura !

En avant de lui, le vide !... d'immenses ravins au milieu desquels ne semble courir qu'un contrefort mamelonné : celui des Beni-Yenni ; et, les bornant vers le Nord, un autre contrefort plus long, plus étendu et qui va rejoindre le Djurdjura en obliquant vers le Sud-Est ; celui sur lequel est bâti Fort-National.

Mais si quelques nuages parcourent le beau ciel bleu et sont projetés sur la grande chaîne, les effets magiques de la lumière mettent bientôt en relief les autres chaînons tantôt gris, rocheux et pelés, tantôt revêtus d'une verte parure d'oliviers, de figuiers et de chênes que surmontent, comme des bijoux sertis dans l'émeraude, de jolis villages blancs couverts de tuiles rouges. Ces chaînons se détachent dans tous les sens, et rien ne peut rendre l'éclat des rochers, la finesse des découpures de cet enchevêtrement qui rappelle les mailles d'un filet.

Du Teniat-Djaboub à l'Ouest du Col d'Akfadou à l'Est, se dresse le Djurdjura que le *Tamgout* de *Lalla-Khedidja* (2,308 mètres) sépare en deux parties : celle de l'Est très ardue, l'autre plus épaisse et descendant vers l'Ouest sur l'Isser.

(*) Autorisation sans laquelle il était impossible autrefois à un Européen de pénétrer en Kabylie.

De l'Ouest à l'Est, le *Tamgout-Heïdzer* (2,066 mètres), l'*Aiguille* (2,036 mètres), le massif rocheux du *Kouriiez* qui envoient des rameaux vers Dra-el-Mizan, Bordj-Boghni, Taourirt-Erzouï, Ighil Guezla, et se dresse au-dessus des villages des *Guechtoulas*, des *Beni Sedka*, des *Aït-Ououkdal* qui dominent à leur tour les profondes vallées des Ouadia, de l'Oued-Takhourt et la zaouïa de Si Mohammed Sghir. De tous ces sommets les oliviers, les frênes, les grenadiers et les pampres dégringolent et viennent enfoncer leurs racines jusque sur les rives de l'Oued-el Arba et de l'Oued-Djemma.

L'Oued-Djemma conduit à l'Azrou-Tidjer et au Col de Tirourda *(Tigrourdanne)*, par sa vallée de plus en plus étroite, mais si belle, si accidentée, si dominée de toutes parts, riches en tons verts sur lesquels les rochers qui émergent en cascades vertigineuses jettent des contrastes gris, jaunes, roses avec les reflets d'or et d'argent du mica.

Le col de Tirourda, très élevé et couvert de neige pendant tout l'hiver, est large, ouvert, tapissé d'herbes, offrant ainsi de magnifiques pâturages que paissent des moutons, des chèvres et des bœufs sous la surveillance de leurs jeunes gardiens enveloppés dans des burnous guenillés. A ce col se soude la longue ligne de hauteurs qui, de Ysikken-ou-Meddour, au confluent de l'Oued-Aïssi et du Sabaou, par Tamazert, Azouza, Aguemoun, Fort-National, Icheriden, Aïn-el-Hammam, s'étagent en mamelons successifs, s'épanouissent en longues croupes étroites, que gravit avec une audace superbe la large route si bien connue.

Elle s'accroche aux flancs des crêtes comme un serpent dont la marche ondule; elle se glisse à travers les chênes-liège, les figuiers, les oliviers et les frênes, et côtoie, tantôt à droite, tantôt à gauche, des ravins d'une profondeur qui fait frémir, au fond desquels on arriverait broyé, haché par les aspérités des rochers si un cheval ombrageux faisait un malheureux écart, surpris à un tournant par un spectacle inattendu.

Que de crêtes et de massifs mériteraient encore des mentions particulières : celui des Maakta; la crête du littoral qui s'élance de l'Akfadou et va mourir dans la vallée du Sebaou, à son embouchure.

Il faut savoir se borner et payer un dernier tribut d'admiration à ces montagnes soit que, par un beau soleil de printemps, elles étalent leurs mamelons verdoyants et leurs villages si coquets qui apparaissent comme des îlots lorsque le brouillard, mer blanche, monte en nappes opaques du fond des ravins; soit que la neige les recouvre de son blanc linceul en modelant leurs formes arrondies ou leurs crêtes majestueuses.

*
* *

Nous étions partis d'Alger inopinément, Courtellemont, le marquis de V.... et moi, après avoir télégraphié au capitaine G.... pour lui annoncer notre arrivée.

Fourrier de l'expédition, j'avais bourré mes poches de crayons et de block-notes.

Le capitaine, qui connaissait le pays, devait nous servir de cicerone et nous expliquer les mœurs et coutumes des Kabyles.

Nous arrivons au Fort par un temps superbe, émerveillés déjà de ce panorama toujours renouvelé et de ces tons extraordinaires de la montagne et des vallées. Le capitaine nous attendait.

Nous devions partir à 5 heures 30. A 6 heures nos mulets n'étaient pas encore arrivés : le cheval gris du capitaine s'impatientait, tournait autour du petit Kabyle qui le tenait; et, nous, furieusement assis à la porte d'un kaouadji, nous prenions des cafés dans de petites tasses émaillées, avec des liserés d'or.

Enfin, Oustiti, le groom à tout faire du bureau de la commune mixte, parvient à réunir trois mulets; le cavalier, mis à notre disposition par notre ami V..., se décide à monter à cheval; le capitaine saute en selle; nous nous hissons sur nos bardas... et, en route pour Affensou. Oh! les bardas atroces! recouverts de peau, bourrés de paille, n'ayant pour sangle qu'une cordelette de laine grise, assujettis autour du poitrail par un ruban de toile grise ou rouge. Quelles rages ils nous ont causées! Mais l'on s'habitue à tout; nous finissons par rire de nos souffrances, surtout quand nous voyons de V..., un Parisien pur sang, prendre des positions d'équilibre instable, et voyager de la tête à la queue de son mulet qui bute à chaque pas.

La route sort du Fort par la porte d'Alger, contourne le petit fortin d'Ismaïseren, et passe près des ruines de l'Ecole des Arts et Métiers que ses anciens élèves kabyles ont incendiée pendant l'insurrection de 1871, en souvenir des leçons qu'on leur avait prodiguées. Ces ruines restent là, debout, comme des témoins de la sauvagerie et de *l'assimilation* des Kabyles, mais aussi de la répression vigoureuse de l'amiral de Gueydon.

Nous franchissons un petit col et nous apercevons Affensou dont nous sommes séparés par un profond ravin que nous contournons à gauche.

Là un paysage ravissant frappe nos regards !... Au premier plan quelques figuiers ; plus loin, sur son mamelon qui se détache, Aguemoun, que les rayons du soleil levant inondent de lumière et qui se profile sur un fond de montagnes dont les arêtes multicolores baignent dans l'azur du ciel. La route enlace le village, et ses lacets se perdent à droite dans la direction d'Azouza.

De V..., en contournant un mamelon, croit apercevoir un tibia sortant de terre. Le capitaine nous explique alors que nous traversons un cimetière et qu'il nous suffirait de soulever une dalle pour découvrir un squelette. De V... voudrait bien un crâne pour augmenter sa collection, mais l'heure n'est pas propice pour une telle profanation.

Serait-ce bien une profanation ?... Non, car les Kabyles n'ont pas le culte des morts.

Lorsque un des leurs va mourir, les membres de la famille se réunissent autour de lui et répètent sur un ton lamentable le fameux : « Allah ! illallah !... »

L'enterrement a toujours lieu vers une heure du soir, au moment de la prière du milieu du jour. Avant de partir au cimetière, si les parents sont riches ou même aisés, on égorge un bœuf qui est distribué en *Timecheret* au retour de la cérémonie. Le cortège se met ensuite en marche, les parents portant le mort que suivent les marabouts en prière et les gens du village. Le corps est déposé dans une fosse arrangée avec des pierres et tapissée de feuilles de laurier ou d'olivier, sur laquelle on place des dalles que l'on recouvre d'un monticule de terre, autour duquel l'on plante de petites pierres plates et triangulaires, dont une pointe émerge.

Cela fait, tout le monde retourne au village où a lieu le *Timecheret* qui met fin à la funèbre cérémonie.

Trois jours après les petits enfants et les femmes de la famille portent des galettes et des figues sur la tombe. Les femmes et les enfants pauvres viennent en manger, et ce qui reste est emporté à la maison du défunt.

Les cimetières n'ont pas d'entourage ; tout le monde, les bestiaux eux-mêmes les foulent sans souci. Aucune inscription ne fait reconnaître les tombes : c'est la mort et l'oubli !

Nous arrivons à Affensou, but de notre excursion.

De V... trouve que ce village est mieux situé que Fort-National qu'il domine. Mais le capitaine lui explique les avantages de la position du Fort et en profite pour nous faire un petit historique de la conquête de la Kabylie. C'est à Affensou, en effet, que se réunirent deux des colonnes que le maréchal Randon lança à l'attaque des forces kabyles qui défendaient les crêtes situées en avant de Souk-el-Arba. Les généraux de Mac-Mahon et Yusuf s'y rencontrèrent après avoir vigoureusement emporté ou tourné les villages que nous voyons devant nous : Tacherahir, Bélias, Iguil-Guefri, Taguemount-ou-Gadfel et le marabout de Si-Klaouï. Nous parcourons les ruelles du village, étroites, sales, rocailleuses ; nous jetons quelques regards dans l'intérieur des maisons, sale, comme l'extérieur ; et, soudain, au sommet du mamelon, sous un grenadier chargé de fruits, se détachant sur le fond jaune clair de la vallée du Sebaou, nous admirons une belle grande fille, coquettement coiffée, mais malheureusement aveugle.

Son costume est simple comme celui de toutes les femmes kabyles : une large gandoura de toile aux manches courtes qui laisse les bras nus ; deux foutas aux rayures jaunes et rouges, sur fond bleu, l'une devant, l'autre derrière, fixées ensemble sur les épaules par une agrafe de vieil argent émaillé et serrées à la taille par une ceinture qui forme bourrelet sur les reins.

Les pieds sont nus ; les dents éblouissantes de blancheur ; les bras libres ornés de bracelets, s'échappent de ce costume antique.

Comme presque toutes les femmes kabyles, elle est tatouée au menton et sur le front ; elle ne peut plus renier son village.

Notre tournée terminée, nous descendons un mamelon pour prendre une route en contrebas qui nous ramène au Fort en nous ménageant de bonnes surprises. Nous passons près de larges mannes en bois couvertes de figues qui sèchent au soleil. Nous admirons des frênes séculaires, dépouillés de leurs feuilles que les Kabyles ont cueillies pour leurs bestiaux ; ces beaux frênes, ainsi mutilés, lancent leurs moignons noueux dans le ciel, et semblent d'immenses chandeliers aux sept branches en face du tabernacle de cette splendide nature.

A 10 heures nous étions au Fort et nous déjeunions à la table des capitaines du 1er zouaves, après avoir retenu nos mulets pour une heure.

Cette fois nous sortons par la porte du Djurdjura et, à l'heure dite, nous partons, nous nous élevons tout de suite sur les mamelons qui, à l'Est, dominent le Fort.

Il fait une chaleur insupportable. Il semble que l'atmosphère est embrasée et que cette perturbation des saisons doit amener quelque catastrophe.

Le ciel est d'un bleu étincelant ; et, sous le soleil de feu, vallées et montagnes, ravins et mamelons prennent des tons éclatants. Ce spectacle magique nous retient un bon moment ; puis nous gagnons le piton d'Aboudide d'où l'on a une vue indescriptible. Nous dominons Fort-National et l'étendue du territoire des Beni-Raten qui, de ce point, s'épanouit comme une main posée sur le papier les doigts écartés, entre l'Oued-Djemma, l'Oued-Aïssi et le cours moyen du Sebaou.

Elle serait longue la liste de tous ces villages que nous apercevons : plus de deux cents, perchés sur leurs mamelons et entourés de verdure.

Nous ne retenons qu'un seul nom : Icheriden !

Icheriden qui, deux fois, fut le réduit de la résistance kabyle, le théâtre de luttes épiques, le lieu où s'entr'égorgèrent nos braves soldats et les *immessebelen*, dignes des temps héroïques, dont les vies sont offertes par avance à la défense à outrance du sol de la patrie.

Le 25 mai 1857, vers 3 heures du soir, alors que de toutes parts les trois divisions du maréchal Randon faisaient le coup de feu, un rassemblement de Kabyles grossissait à chaque instant du côté de Souk-el-Arba. Tout à coup le feu cessa du côté de l'ennemi, et les Kabyles se dispersèrent en déchargeant leurs armes : c'étaient les Beni-Raten qui renonçaient à la lutte, renvoyaient les étrangers et entamaient des pourparlers avec le Maréchal. Trois autres tribus suivaient leur exemple, et le général de Mac-Mahon pouvait, avec sa division, aller occuper Adoudide, le point où nous nous trouvons.

Mais avant de continuer sa marche offensive, le maréchal voulut affermir notre situation, décida la création de Fort-Napoléon et la création de la route de Tizi-Ouzou.



[illegible] de nombre [illegible] de Francs qui [illegible]

[illegible] des capitaines [illegible]

[illegible]

[illegible] avec sa division [illegible]



Village Kabyle

Le 14 juin, jour anniversaire du débarquement de Sidi-Ferruch, eut lieu, à l'emplacement actuel du bastion Sud-Ouest, la cérémonie de la pose de la première pierre du Fort qui enferma dans son enceinte tout le plateau de Souk-el-Arba, avec le village de d'Icheraouïa.

Pendant ce temps, les autres tribus, liées par leurs serments, s'apprêtaient à défendre Icheriden, et, profitant de notre apparente inaction, y avaient élevé des retranchements.

Le 24 juin, à 3 heures du matin, la division Mac-Mahon se porte en avant, la brigade Bourbaki en tête. L'artillerie entame la lutte et les Kabyles abandonnent leurs retranchements. La brigade est lancée en avant, mais elle trouve les retranchements réoccupés : les Kabyles s'y étaient reportés après le dernier coup de canon : et elle fut sortie difficilement de ce mauvais pas si à ce moment le 2e étranger n'avait pas attaqué et tourné la droite ennemie, en pénétrant entre les retranchements et le village. La lutte y fut terrible, surtout contre les *immessebelen*.

Ces immessebelen sont enrôlés spécialement par un marabout entouré de la vénération générale. Celui-ci, après avoir pris l'avis des notables, fait savoir partout, sur les marchés, dans les villages, qu'il faut des hommes énergiques dont les vies sont nécessaires à la défense du territoire. Il promet le paradis à ceux qui tomberont, commence les enrôlements et indique les conditions du combat : c'est-à-dire les postes qu'ils occuperont, la distance jusqu'à laquelle ils auront le droit de reculer. Toujours les immessebelen combattent à part. Aussitôt l'enrôlement terminé, le marabout fait, avec les gens de la tribu, la prière des morts sur les immessebelen, qui restent debout durant la cérémonie.

Alors leur nourriture, leurs vêtements sont assurés ; chacun s'empresse autour d'eux : on les vénère par avance comme des martyrs prochains de l'indépendance du pays. S'ils meurent pendant le combat, leurs familles sont nourries aux frais des djemaas ; s'ils survivent à leurs blessures, une grande considération les entoure, ils deviennent l'objet des plus grandes attentions. Mais ceux qui manquent à leurs engagements, ceux qui prennent la fuite, sont comme morts pour leurs concitoyens ; objet du mépris général, leurs noms ne sont plus prononcés ; aucune femme ne veut les épouser ; leurs filles sont condamnées au célibat.

Aussi contre de tels ennemis, et ils étaient nombreux alors, fallut-il la vaillance et la vigueur de ces troupes qui rentraient de Crimée ! Les morts s'entassèrent sur les morts ! Le sang coula de chaque côté de la crête et se répandit dans les vallées comme d'une source bienheureuse qui devait servir à donner le baptême aux nouveaux héros de l'insurrection de 1871.

Alors les atrocités redoublèrent. Palestro pleure encore ses enfants ! Les fermes, les maisons isolées furent incendiées ! Le Fort eut à soutenir un long siége tandis

que notre Patrie saignait de ses blessures. Icheriden, une fois encore, vit, à ses pieds, combattre des héros !

Ah ! la prochaine insurrection devra être étouffée avec une vigueur, une rapidité qui mettront fin, une fois pour toutes, à ces velléités d'indépendance.



La force seule est comprise par ces fanatiques ; il faut donc les maintenir par la force.

Naturellement nous demandâmes au capitaine ce qu'il pensait des résultats de l'administration civile. Il ne nous répondit pas. Mais précisément vinrent à passer devant nous un Kabyle et sa femme ; lui, drapé dans son burnous loqueteux, s'avançait avec une certaine majesté ; elle, courbée en deux sous le poids d'un fardeau, suivait son mari comme un chien, et pressait le pas craintivement, en arrivant près de nous.

Alors, le capitaine — « Voilà ma réponse, nous dit-il. Tant que la femme sera traitée par eux comme une bête de somme ; tant qu'elle n'aura qu'une valeur marchande et pas autre ; les bureaux arabes, les administrateurs y perdront tous leur latin. Les Kabyles payeront les impôts, certes ! Mais ne leur demandez rien de plus. Il faudrait pour obtenir les vrais résultats que la civilisation réclame, faire de leurs femmes des épouses ! » — Nous réfléchissons à ce que nous venons d'entendre, et nous cherchons, silencieusement, la solution du problème, tout en descendant les pentes rapides qui conduisent à Aït-Mimoun.

Aït-Mimoun est situé en-dessous de la route, sur une crête à deux mamelons, qui pointe droit vers le contrefort des Beni-Yenni. Les femmes revenaient de la fontaine, en file indienne, suivant un petit sentier perdu au milieu des ronces, des oliviers et des frênes. De loin, avec leurs foutas rayées bleu et jaune, ou rouge, et leurs petits foulards coquettement posés sur la tête elles ont l'air ravissantes. Grandes et petites elles portent des cruches, amphores antiques, proportionnées à leur taille : les unes les ont placées sur la tête et les soutiennent de leurs deux bras gracieusement arrondis ; les autres sur le dos, un ou deux bras rejetés en arrière par dessus l'épaule, tandis que le bourrelet de la ceinture supporte l'extrémité conique de la cruche pleine.

Mais nous approchons et nos idées changent. Sauf les petites filles, ces radieuses Rebeccas ne nous apparaissent plus que comme des bébés généralement sales et couvertes de linges malpropres qui laissent entrevoir des corps maigres et déformés.

Les femmes ne sortent que pour aller au travail des champs ou chercher de l'eau. Les gros travaux, les lourds fardeaux sont leur apanage ; elles tissent aussi des burnous, travaillent les poteries, mais elles ne cousent jamais ; l'homme s'est réservé ce travail. La liberté relative qu'ont les femmes kabyles d'aller et de venir, le visage découvert, est pleine de restrictions. Lorsqu'elles sortent pour aller dans les champs, elles s'y rendent en troupeaux : de même pour aller à la fontaine. Alors elles sont surveillées et la surveillance est facile. Jamais elles ne quittent seules le village d'où l'on peut voir les champs et la fontaine où les hommes et les femmes vont à des heures différentes et par des sentiers distincts.

Un coup d'œil, un regard, une conversation banale deviennent des crimes.

Cette jalousie du Kabyle à l'endroit de sa femme pourrait faire supposer des relations intimes très tendres, un amour profond que ne doit pas diminuer une pensée mauvaise à la suite d'un seul regard. Il n'en est rien : la femme représente une somme d'argent dont il n'est pas permis de dérober la plus petite piécette.

Elle est stérile ou féconde ; elle produit ou elle ne produit pas. Dans ce dernier cas elle n'est plus estimée de son mari qui la répudie ou la garde comme servante d'une autre compagne.

Nous pénétrons dans le village escortés bientôt par une ribanbelle de gamins

malpropres. De V... les attire sur une pente presque à pic et rocheuse en y jetant quelques sous, et ce sont des batailles, des bousculades, un grouillement de têtes, de jambes, de bras noirs de crasse sous des envolées de linges, de pans de burnous puant l'étable et le beurre rance.

Puis nous visitons quelques forgerons qui fabriquent des fers à cheval, destinés au marché de Tizi-Ouzou, tandis que le capitaine, qui est allé faire un tour dans le village, nous ramène Salema, une délicieuse enfant de 11 ans, qui, heureusement pour elle, n'est point mariée. Elle a l'apparence de nos jeunes fillettes de son âge, quoique dans ses yeux brille un certain regard qui nous dit qu'elle en sait plus qu'elles, que son sort est près d'être réglé, qu'il faudra bientôt dire adieu aux grâces virginales, et changer la mignonne cruche vernie contre le métier à tisser derrière lequel elle sera accroupie, flétrie et ravagée, dans quelques années à peine.

Au revoir, ou plutôt adieu, belle enfant des montagnes. Regarde bien le chemin par lequel nous partons. Tu vois fuir un rayon de lumière ; peut-être, à nos quelques caresses, as-tu compris que les Roumis étaient doux à leurs femmes ? Qu'il y avait autre chose que l'abjection qui t'attend ? Ne cherches pas à pénétrer ce secret d'une autre existence, car il te laisserait trop de regrets, et tu pleurerais trop de larmes quand te frappera ton mari, ton maître, en bon disciple de Mahomet.

. . . .

Rentrés au Fort vers 6 heures du soir, par une chaleur accablante, nous dînons chez M. D..., administrateur de la commune mixte, avec sa charmante famille et notre ami V...

Le lendemain à 5 heures, nous sautâmes en bas de nos lits.

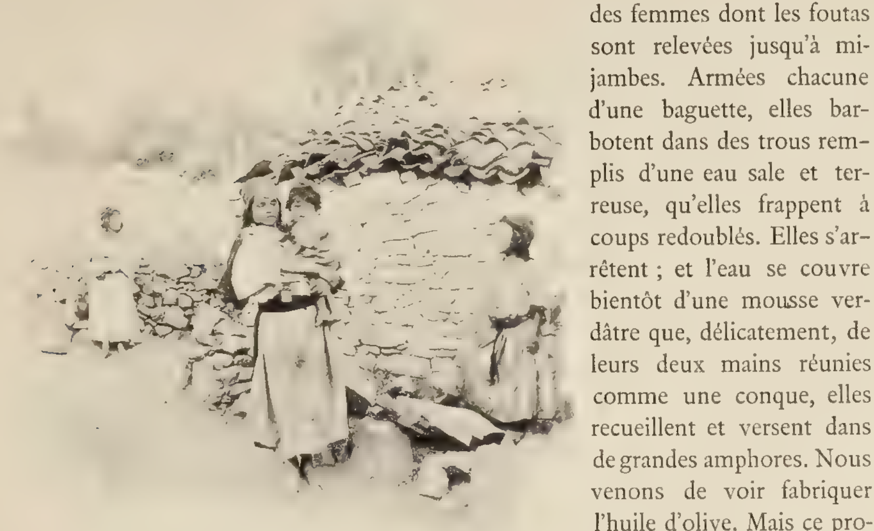
Le temps est menaçant, mais le soleil commence à paraître et nous montons. Une petite pluie commence à tomber, puis le ciel se dégage, des coins bleus apparaissent, les rayons rouges du soleil illuminent les nuages que le vent pousse vers l'Ouest. Nous aurons une belle journée.

Les femmes revenaient déjà de la fontaine tandis que les hommes, accroupis devant la djemaa, continuaient leurs occupations de la veille et nous regardaient passer en s'aidant à ne rien faire. Une troupe de gamines, presque toutes fort jolies, nous suivaient en riant et se bousculant, portant de petits paniers, et précédées d'un grand gaillard qui les conduisait à la cueillette des olives. Sur un frêne, un grand garçon superbe, à la figure d'Ephèbe, arrache les feuilles des plus hautes branches.

Et nous descendons toujours, passant tantôt à droite, tantôt à gauche de la crête.

Le village d'Aït Frah domine le sentier de plus de 100 mètres et nous apparaît perché comme un nid d'aigle ; dans le fond du ravin un incendie dévore un flanc de la montagne ; trois femmes battent des olives dans des trous.

Là nous nous arrêtons, car le tableau en vaut la peine. Nous nous approchons



FEMME KABYLE ORNÉE DU THIFZINIT

des femmes dont les foutas sont relevées jusqu'à mi-jambes. Armées chacune d'une baguette, elles barbotent dans des trous remplis d'une eau sale et terreuse, qu'elles frappent à coups redoublés. Elles s'arrêtent ; et l'eau se couvre bientôt d'une mousse verdâtre que, délicatement, de leurs deux mains réunies comme une conque, elles recueillent et versent dans de grandes amphores. Nous venons de voir fabriquer l'huile d'olive. Mais ce procédé n'est pas le seul pratiqué en Kabylie. Plus généralement, pour écraser les olives, les Kabyles se servent de moulins dont la construction est très simple. Sur un cylindre en pisé recouvert de pierres plates une grosse meule tourne, actionnée par un mulet ou par les femmes. Les olives sont placées sous la meule et l'huile est recueillie dans un petit bassin creusé dans le cylindre. Purifiée elle est versée dans des peaux qui lui donnent une odeur atroce, qu'elle perd difficilement.

Le premier procédé est beaucoup plus poétique et primitif, mais, comme l'heure n'est pas à la poésie, nous quittons les travailleuses pour nous engager dans une vraie forêt d'oliviers sous lesquels nous voyons nos gamines de tout à l'heure en train de ramasser les fruits tombés.



FILLETTE KABYLE

Il est 8 heures quand nous traversons l'Oued-Djemma sur un pont de pierre ; puis nous côtoyons les dernières pentes des Beni-Yenni en face de la trouée de l'Oued-Aïssi, au milieu d'une végétation folle, de pampres qui s'enlacent autour des frênes, par une chaleur qui commence à être désagréable.

Dans un coin charmant, en face d'un

petit moulin que l'on fait tourner, nous commençons à mettre nos victuailles à contribution, buvant tous dans le même verre, en jacassant comme des pies en gaieté. Mohammed, notre cavalier, vient troubler notre joie, en nous contant que là, où nous sommes assis, on a trouvé il y a quelques jours le cadavre d'un Kabyle percé de balles et de coups de flissa... Brou!!... Nous lui demandons l'histoire de cet assassinat, il nous répond que c'est une affaire de çof.

Tout Kabyle appartient à un çof ou parti: çof bou Adda, çof-ou-Fellah, parti d'en bas, parti d'en haut; et ces çofs divisent les tribus, les thadderts ou les thoufickss, les villages grands et petits. L'organisation démocratique des Kabyles entraîne avec elle des dissensions intestines, telles que nous en voyons dans nos moindres villages. Mais, tandis que chez nous les luttes politiques de villages ne poussent pas souvent au meurtre, en Kabylie les questions qui divisent les çofs se résolvent presque toujours, étant donné le caractère vindicatif de la race, en rixes et en assassinats.

Plus nous avançons, plus nous montons, et plus, par un phénomène particulier, la vallée s'élargit. Alors, de temps en temps, nous quittons le lit de la rivière pour passer au milieu de larges plateaux que des oliviers énormes ombragent de leurs têtes arrondies.

Le soleil se joue à travers les branches et verse des paillettes d'or sur l'herbe fine. Et dans ce demi-jour discret sous la futaie, dans ce calme d'une nature splendide, des femmes, des jeunes filles, sous l'œil d'un gardien vigilant, ramassent des olives dans leurs paniers, dans leurs foutas, dans leurs chemises, alors que leurs quelques bijoux étincellent quand les frappe une coulée des rayons magiques.

En descendant un de ces plateaux dont l'oued ronge à pic le terrain glaiseux, nos yeux sont éblouis. Les montagnes de la grande chaîne, que nous avons complètement oubliées, se dressent devant nous imposantes. Elles apparaissent dans une trouée de verdure, de lentisques, de grenadiers, de hauts bambous, et leurs flancs ravinés, ravagés, crevassés, perpendiculaires, éclatent en une symphonie de gris, depuis le gris délicieux des petits nuages jusqu'au gris sombre et cuivré des nimbus d'orage.

Nous distinguons alors des avancées rocheuses; nous devinons des vallées étroites, des cirques pleins de cascades. Et Mohammed, sur son cheval, étendant la main, dit : « C'est là-bas ! »

C'est encore loin « là-bas ! ». Nous chevauchons sur des mamelons jaunes et nus, à travers des tiges de *bechena*, nous rapprochant de la montagne qui semble fuir devant nous. Il est onze heures et le soleil chauffe; encore une heure de marche et nous pénétrons dans une forêt d'arbres touffus qui ont poussé entre des blocs erratiques. Agouni-Gouranne, but de notre course, est en haut, dans une déchirure des premières avancées de la montagne. Dominant la forêt, une

falaise taillée à pic se dresse effrayante ; elle semble prête à s'écrouler ! Allons-nous pas assister à un nouveau cataclysme comme celui qui a fendu sa crête en deux et précipité au milieu de la forêt ces blocs énormes que nous trouvons là, témoins muets de cette séparation ?

Non ! elle monte dans le ciel ! des corbeaux, grands comme des aiglons, tournent en croassant autour de son sommet ; la coupure audacieusement verticale qu'elle tourne vers nous est zébrée de larges raies bariolées comme les foutas des femmes kabyles ; à ses pieds, des escaliers immenses tout brisés semblent appeler à l'escalade ces rochers émergeant de la verdure : géants, plus que géants, qui veulent depuis des siècles tenter l'assaut des falaises.

La montée est dure, escarpée, pour atteindre Agouni-Gouranne. Malgré cela nous ne mettons pas pied à terre, et nous entrons dans le village précédés de Mohammed et du capitaine qui a retrouvé dans le Président une ancienne connaissance : Aakli, l'ex-garde champêtre du Fort.

Après un déjeuner sommaire nous allons visiter la maison d'Amar. Comme toutes les maisons kabyles, elle est bâtie sur un plan uniforme. Les architectes n'abusent pas de leur imagination. Quatre murs en pierre ou en pisé ; une toiture sans cheminée : voilà pour l'extérieur. Poussons la porte faite de grosses planches grossièrement sculptées. En entrant une sorte d'aire lisse et battue autour de laquelle courent des banquettes en terre assez élevées. Dans la banquette de droite sont creusées de petites cases rectangulaires ; dans l'une, un veau. Sur la banquette de gauche, plus large que la première, de grosses jarres en terre cuite, blanchies à la chaux. En avant, quatre piliers qui supportent la toiture. Au fond une armoire en terre plaquée contre le mur et qui s'ouvre par une petite porte fermant à clef : là sont enfermés les bijoux et les objets précieux de la famille.

C'est la cour, le vestibule, la salle à manger et la cuisine d'été, car la toiture offre au-dessus une ouverture rectangulaire.

A droite et à gauche, percées dans les murs qui limitent la cour, deux portes qui donnent accès dans deux chambres dont l'aménagement est identique. Nous entrons dans celle de gauche. Quelle n'est pas notre surprise de voir une tête de vache sortir d'une ouverture carrée !

La chambre est rectangulaire et coupée par moitié par un mur à hauteur d'homme sur lequel sont fixés des morceaux de bois qui prennent également appui dans le grand mur de gauche. Ces poutres recouvertes de planches forment une sorte de grenier où sont mélangés pêle-mêle des caisses, des instruments agricoles et un tas de choses innommables au milieu desquelles les enfants trouvent encore de la place pour se coucher.

Sous le grenier, l'étable, dont le sol est un peu en contre-bas de la porte où nous nous sommes arrêtés ; par cette porte entrent les bêtes qui, immédiatement, tournent à gauche et gagnent leurs places, le petit mur du milieu leur laissant un

passage. Mais le plus curieux c'est que ce mur lui-même, assez épais, est coupé de larges fenêtres par lesquelles deux vaches qui soufflent nous regardent en mangeant des feuilles de figuier. A première vue, ces bêtes nous paraissent emprisonnées dans des boîtes de pierre.



INTÉRIEUR KABYLE

Puis, la deuxième moitié de la chambre : des banquettes et, faisant corps avec elles, des jarres (akoufan) grosses et petites qui reçoivent les provisions : huile, figues, blé, orge et le reste. Accrochés aux murs, des plats en poterie kabyle couverts d'une poussière noirâtre, comme tous les murs d'ailleurs, comme tout ce que l'on touche. C'est que, dans le coin de droite, se fait la cuisine : pour fourneau un trou creusé dans le sol et de petits réchauds en terre qui supportent les plats que l'on met au-dessus du feu. La fumée s'échappe par la porte, par les interstices de la toiture, ou bien elle se dépose sur tout, et macule ce que la malpropreté des habitants a pu laisser intact.



UNE MARIÉE

C'est dans cette chambre, à côté de leurs bêtes qui respirent avec eux et n'ont pas appris la politesse, que tous les membres de la famille viennent dormir. Toute la *gent* vit avec les animaux, dans une promiscuité détestable, dans une immoralité pernicieuse, car les enfants ont des oreilles pour entendre et des yeux pour voir.

Telle est la demeure du Kabyle. Certes, celui qui est aisé, qui peut

dépenser quelque argent pour améliorer le sort de sa famille, apporte à ce plan de légères modifications; mais la masse, dont nous étudions les mœurs et les coutumes, ne connaît pas d'autre combinaison.

Nous sortons de chez Amar et gravissons un rocher qui surplombe le village dont toutes les toitures forment terrasses contrairement à tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. Aakli nous explique que c'est d'abord par économie, car les tuiles rouges coûteraient très chers; puis, que ces terrasses étant très épaisses, protègent contre le sirocco qui, dans ce coin, souffle avec violence; enfin, qu'en hiver, quand la neige tombe comme elle doit tomber si près des grands monts, les habitants ont toutes facilités pour ramasser la neige et la jeter dans les ruelles.

De V..., le capitaine et moi nous continuons notre excursion mais, cette fois, à travers les rues, et nous pénétrons dans toutes les maisons. Nous sommes étonnés de l'aménité avec laquelle on nous reçoit. Loin de nous fermer les portes, les Kabyles nous devancent et les ouvrent. En entrant dans une maison, on nous présente une enfant de treize ans que l'on mariera dans quelques jours. C'est ainsi enfin, que nous faisons la connaissance d'Adjilla, Adjilla la perle du village, Adjilla la délicieuse fille de la montagne.

Elle est grande, bien faite; elle a des yeux de velours noir; ses lèvres sont un peu fortes, ses dents éblouissantes ; ses traits accentués, sa fouta, bien serrée à la taille, est propre et laisse deviner des seins fermes de vierge. Mais quand nous demandons si elle est mariée, on nous répond : répudiée !... Répudiée, cette femme, et pourquoi ?... « Parce que son mari en a trouvé une plus jolie !... »

Quand un Kabyle veut se marier il ne fait jamais la demande lui-même; il charge de cette mission son père, son tuteur ou un ami. Le délégué s'abouche avec le père de la jeune fille pour débattre le prix d'achat qui peut varier de 200 à 2000 francs.

Le marché passé, le représentant du futur mari, accompagné de deux témoins, va, au jour dit, porter la somme convenue (*Thoutchith*). Ce jour-là, le père de la jeune fille invite tous les membres de la famille et ses amis à manger un couscous, du beurre, du miel, des sfendjs et des l'mekroun, afin que le village soit bien informé qu'un mariage se prépare et que le *thoutchith* a été payé. A leur tour les parents de la fiancée, leurs témoins, les parents et amis et le représentant du fiancé se rendent dans la maison de ce dernier où ils sont conviés à un festin semblable (*l'fathea*). Ainsi les deux villages, s'il y a lieu, ont connaissance de l'union prochaine.

Jusqu'à ce moment il est admis que le fiancé ne connait pas sa future femme ou qu'il ne l'a vue que de loin et qu'elle lui a plu; en tous cas il ne la verra bien en face que le jour où elle aura franchi le seuil de sa maison.

Ce moment n'arrivera, si la fiancée est une femme répudiée (berrou) que trois mois au moins; si elle est veuve que quatre mois et dix jours après le thoutchith.

Si elle est vierge, aussitôt le thoutchith donné, l'homme a le droit de la faire venir chez lui le lendemain ou un an ou quatre ans après.

Le thoutchith produit donc un engagement, mais unilatéral, pour le père de la jeune personne, car l'acheteur a le droit de renoncer à la marchandise vendue mais non livrée; alors le père rend l'argent sans retenir les frais de son l'fathea, puisque l'acheteur a fait la même dépense. Le vendeur ne peut jamais refuser la livraison quand il en est requis.

Il reçoit donc inopinément l'avis de se tenir prêt pour un jour déterminé. Ce jour-là, la famille du fiancé montée sur des mulets ou sur des ânes, suivie de musiciens et de mulets portant un bœuf ou un mouton égorgé, de l'huile, des fruits, de la farine, en un mot de nombreuses provisions de bouche, se rend en grande pompe à la maison de la jeune fille et remet au père des cadeaux à elle destinés qu'il lui remettra en *a parte.*

Alors commencent de nouvelles agapes, plus délicates que les précédentes, car le couscous est de froment, les gâteaux sont de pur miel; l'on prodigue la viande et le beurre. La nuit arrive et les parents et amis du fiancé reçoivent l'hospitalité.

Le lendemain, la fiancée, le visage caché par un foulard noir, se pare de son *thabeneck*, long voile de soie qui tombe de sa tête jusqu'au milieu du dos et revêt sa *l'fodha*, riche robe d'où s'échappe sa chemisette en mousseline et serrée à la taille par une ceinture soyeuse. A ses oreilles elle met ses boucles d'or (*l'mekfoul-ou-lounaïs);* autour de son cou son plus beau *thazellagth;* à ses pieds et à ses poignets les grands anneaux d'argent qui scandent sa démarche de leur bruit de ferraille.

Ainsi prête, on la hisse sur un mulet; puis on la conduit à sa future demeure, accompagnée seulement de la famille et des amis de son mari et suivie des *Ideballen* qui jouent tout le long de la route. Autrefois cette musique sauvage était agrémentée de coups de fusil.

Le cortège arrive à la porte de la maison où les femmes de la famille reçoivent leur nouvelle compagne pour la conduire dans la chambre de son mari. Là, elle s'assied et reste toute la journée la figure voilée et sans manger.

Dehors, les hommes sont avec le mari à festoyer et à rire tandis que les yous-yous des femmes retentissent, que le tambour ronfle, et que, quelquefois, pour égayer la fête, un jeune garçon imberbe simule la danse du *ventre* avec des gestes à faire rougir un grenadier.

La nuit venue tout le monde se retire; le mari pénètre dans sa chambre et présente à sa femme des œufs, des noix, de la viande. Mais, avant qu'elle ait touché à ce repas, il tire son couteau, lui en place la pointe sur la tête pour lui faire comprendre qu'il est le maître et elle l'esclave. Puis ils se mettent à manger, et le repas dure ce qu'ils veulent . . . .
. . . .

[illegible] le droit de [illegible]
[illegible] quatre ans après.

[illegible] pour le père de la [illegible] de renoncer [illegible] se [illegible] presque [illegible] la division [illegible]

[illegible]

[illegible] l'événement [illegible]

[illegible]



Marché de Maison Carrée

La femme doit rester trois jours sans sortir et l'homme sept jours sans passer un cours d'eau.

Quand un Kabyle ne veut plus de sa femme pour une raison quelconque, il la répudie en lui disant trois fois de suite ces deux mots : « *Brir am!...* Je te répudie. » La femme retourne alors chez ses parents, laissant les enfants à leur père et peut se remarier après un certain laps de temps. L'homme peut se remarier le lendemain.

Ainsi la pauvre Adjilla avait entendu le fatal « *Brir am!...* » ; ainsi, suivant le monstrueux caprice de son mari, elle avait dû, sans doute, abandonner aux soins d'une étrangère ses petits enfants ! Ainsi, veuve sans l'être, mère sans enfants, après avoir donné sa virginité et ses charmes à ce maître cruel qui n'avait songé qu'à son propre plaisir, elle était là, charmante, sans une larme peut-être, s'abandonnant à la fatalité de son sort et attendant, dans l'indifférence de la vie musulmane, qu'un nouvel acheteur voulut bien s'apercevoir qu'elle était un morceau de roi.

. . . .

Des îlots entiers de maisons sont habités par la même famille : c'est la Karouba. Plus la Karouba est grande plus la famille a d'influence.

Mais dans cette Karouba, les femmes sont-elles considérées ?... Non ! Avec les vaches, les moutons et les chèvres elles constituent le troupeau familial.

Le Kabyle, par suite de cette situation de la femme, est seul dans la maison à aimer ses enfants et surtout ses garçons. En quoi la femme s'y intéresserait-elle ? .. Ses filles ? c'est son mari qui les vend : elle n'intervient pas dans le marché. Ses garçons ?... Quand ils seront grands et que, jeune encore, ses traits flétris, sa gorge fanée en feront le plus laid animal de la maison, ils la mépriseront, lui commanderont les dures corvées, en feront au besoin la servante de leurs jeunes femmes.

Les filles, destinées à être vendues, et vendues souvent dès leur jeune âge, ne trouvent pas beaucoup d'affection ; jamais elles n'atteignent cette floraison superbe de notre jeune fille si entourée d'égards, si pudique, si désirée, à laquelle on ose à peine murmurer des mots d'amour. L'affection dont elles jouissent est en rapport avec la somme que l'on en peut espérer, qu'on a parfois touchée d'avance : ce qui fait dire du père cette phrase pittoresque « Secht illis ! — Il a mangé sa fille ! »

Les garçons, au contraire, ont tous les avantages. Le père mort, ils héritent ; ils prennent le commandement quel que soit leur âge ou bien ils sont choyés par le père qui leur réserve la garde des bestiaux, les emmène avec lui au marché tandis qu'il donne bien vite de petites cruches à ses filles dès qu'elles peuvent marcher.

*
* *

Debout ! Debout ! il est l'heure. Le ciel est pur ; la route... Nous ne la connaissons pas et Mohammed, de peur de se tromper, doit emmener Amar avec lui.

Les bêtes sont prêtes ; le *chouari* est chargé des appareils et de nos provisions. Un dernier adieu à Adjilla chez laquelle nous nous rendons tous, et en route.

Depuis près de deux heures nous avions quitté Agoumi, et nous sortions à peine de la forêt.

Nous descendons dans la vallée parcourue la veille ; puis nous la laissons à notre gauche. Amar nous quitte alors après nous avoir vus sur le bon chemin.

Après une montée trés pénible pendant laquelle nous dûmes nous cramponner aux quelques crins de nos mulets et à nos bardas, nous atteignons le village de Tachaat, très coquettement perché sur son mamelon, au milieu des frênes, et d'une propreté remarquable.

Pour atteindre le dernier contrefort qui nous séparait du massif des Beni-Yenni, il nous faut, une fois encore, descendre, mais par un sentier perdu dans les lentisques et les brûle-capotes qui nous fouettent le visage et accrochent nos vêtements. Nous avons, même sur nos mulets, de la verdure par dessus la tête. A nos pieds, le sentier aux tons ardoisés dégringole et nous conduit dans la large trouée de l'oued El-Arba, dont le pinceau le plus habile, dont la palette la plus chargée de couleurs suaves ne pourraient rendre l'entrelacement des vignes et des frênes énamourés, les cascades d'oliviers et de chênes, les tons gris, roses, bruns, jaunes, avec la perspective lointaine des derniers arbres perdus dans un ciel d'un bleu éblouissant, et, près de nous, l'eau qui coule sur des fonds de sable et de cailloux que traversent en ce moment des Kabyles poussant devant eux des mulets chargés.

Tous les hommes que nous rencontrons, toutes les femmes et les fillettes que nous voyons ramassant des olives, sont plus propres, mieux habillés que les gens des Chenachas. Les femmes ne sont pas plus jolies. Elles affectionnent le rouge pur. Aussi leurs foutas sont moins bariolées que celles que nous avons vues.

Nous grimpons, c'est bien le cas de le dire, par un sentier assez large mais difficile, obligés d'arrêter nos bêtes pour leur laisser reprendre haleine. De toutes parts les villages dominent les pentes et Mohammed est très fier en nous disant qu'avant la conquête française jamais les autres tribus n'osaient attaquer les Beni-Yenni. Ils ne furent pas moins rapidement enlevés après la chute d'Icheriden.

Je crois que Mohammed n'était pas content lorsque le capitaine nous racontait la chute de ces villages si formidablement nichés. Le fait est que les Beni-Yenni sont les plus orgueilleux des Kabyles, les moins soumis certainement, les plus intelligents et les plus riches. Mais ce qui fut leur perte, comme celle de toutes les tribus qui furent successivement soumises, ce fut le manque d'ensemble et d'entente ; la confusion de leurs rassemblements, le décousu de leurs attaques et de leurs défenses. La valeur et la discipline de nos troupes contribuèrent puissamment aussi à assurer notre succès.

Les Beni-Yenni se battirent donc comme les autres, ni mieux ni plus mal malgré leurs prétentions exagérées et leur vantardise. Il faut reconnaître cependant qu'aux autres points de vue ils sont supérieurs à leurs frères. Chez eux on trouve plus de physionomies intelligentes, plus d'hommes propres et industrieux. Ils sont essentiellement ouvriers, fondent des bijoux de toutes sortes, imitent à merveille les articles de Paris, fabriquent encore des armes, les longs moukalas, les sabres et les flissas, et même sont passés maîtres dans l'art du faux monnayeur.

Il faut avouer encore qu'ils cultivent mieux leurs terres. Nous le constations bien alors que nos mules nous hissaient à des centaines de mètres d'altitude. Les champs sont propres, couverts de petits tas de fumiers parfaitement répartis sur toute la surface ; ils sont bien entourés, soit de pierres, soit de bordures d'arbrisseaux. Les bœufs, les moutons, les chèvres ont meilleure apparence ; ils sont plus gras ; leurs peaux et leurs toisons sont moins maculées ; ce qui prouve que les maisons sont mieux entretenues.

Quand nous arrivons à Tigzirt, l'on nous offre de belles grappes de raisin que nous acceptons avec empressement, car, malgré la pluie de la veille, la température est encore assez chaude.

Nous étions donc au milieu de cette vaillante tribu des Beni-Yenni qui se vante d'avoir toujours résisté et, dans les luttes anciennes des tribus, de n'avoir jamais été vaincue.

Nous lâchons la bride à nos bêtes qui continuent à monter.

Une halte à Agouni-Ahmed, en avant du village, sur une large plate-forme où se dressent deux frênes superbes, les plus beaux que nous ayons encore vus.

Encore quelques coups de bardas... et nous sommes arrivés.

Nous entendons la musique des Ideballen qui ronfle dans le village voisin où l'on célèbre une double noce, et nous nous hâtons pour ne pas manquer une occasion aussi inespérée. On veut bien nous faire voir les jeunes femmes, deux fillettes, enchâssées comme des idoles dans leurs bijoux de front et leurs bracelets ; nous pénétrons dans une chambre très propre où dort un enfant que balance dans un berceau d'une simplicité rustique une ravissante jeune fille. Puis nous parcourons les rues d'Aït-Larba assez rapidement car l'heure s'avance et nous voulons entrer au Fort.

Mais avant, nous nous avançons, vers les dernières maisons situées au sud du village. Là, nous jouissons d'une vue immense ; nous apercevons Tachaat, les mamelons dorés qui fuient au loin ; les grands pics étincelants de lumière ; nous fixons particulièrement la falaise, la coupure où se fond Agouni, et la forêt superbe d'un vert sombre où, peut-être, assise sur un rocher, Adjilla rêve à nos derniers adieux. Nous descendons alors jusqu'au lit de l'Oued-Djemmaa et remontons par les crêtes de Taourit-Amokran qui profile sa mosquée sur le ciel devenu rose sous les rayons du soleil couchant. Et bientôt une nuit noire nous enveloppe ;

nous pressons nos bêtes qui, malgré l'obscurité, marchent avec une sûreté remarquable au bord des précipices.

Le lendemain nous partons pour Alger après ces journées inoubliables. Naturellement nos conversations n'ont pas d'autre sujet que ces montagnes superbes, que ces Kabyles si intéressants à tant de titres.

Nous nous efforçons de trouver les solutions de tous les problèmes qu'a fait naître sous nos pas cette course rapide à travers la race kabyle. Le seul point sur lequel nous sommes tous d'accord c'est que les Kabyles sont loin d'être gagnés à la France. Tous les anciens tirailleurs, tous les jeunes gens qui reçoivent une instruction, même un peu élevée, dans les écoles construites et entretenues à grands frais, sont autant d'ennemis plus habiles que nous trouverons un jour ou l'autre en face de nous.

Le tirailleur, ce soldat si propre, si dévoué à ses officiers français, ce héros sur tous les champs de bataille où nous l'avons conduit, retombe, dès le jour de sa rentrée au village, dans la crasse héréditaire et reprend la vieille haine qu'il avait troquée contre la prime. Et le jeune diplômé, arrivé au but à force de mémoire et d'indulgence, revient continuer l'étude mécanique du Coran. Tous deux reprennent le burnous dont les plis cachent un lambeau du drapeau de l'Islam, et racontent à leurs frères les abominations de la civilisation française.

Nous avons vaincu les Kabyles, nous ne les dompterons jamais : à peine parvient-on à les gouverner. Des représailles, des luttes nouvelles, des fusils et de la poudre : voilà de quoi rêvent les Kabyles ; voilà de quoi ils parlent dans leurs réunions secrètes.

S'ils n'ont pas bien choisi leur moment en 1871, on peut être certain que la prochaine insurrection éclatera à l'heure voulue, quand la France luttera de toutes parts, sur terre et sur mer. Nos ennemis ont des intelligences en Kabylie, et les journaux y parviennent et y sont très commentés.

Si nous restons forts en Algérie, si la France, comme il faut l'espérer, sort victorieuse de la grande mêlée européenne, les Kabyles, les premiers, s'assimileront, car de tous les indigènes de l'Algérie, ce sont eux dont la vie et les mœurs se rapprochent le plus de celles de nos paysans français. Ils ont des notions précises d'égalité et de démocratie ; ils ont la pratique de la propriété individuelle ; ils sont travailleurs et attachés au sol. Et lorsqu'on les voit énergiques et vigoureux, nerveux et robustes, conduisant leurs charrues sur les flancs des ravins en face de cette belle nature, de ces montagnes radieuses, l'on se prend à vouloir comme frères ces vaillants et fiers Kabyles que la France peut rendre dignes d'elle.

Pierre DUFORT.

CONSTANTINE

CONSTANTINE

ONSTANTINE, « la cité aérienne », la « cité du ravin » — « Belad-el-Haoua », ainsi qu'El Bekri la surnomme.

Quel formidable coup de cimeterre tailla dans le roc à vif ce grandiose nid d'aigle et le poussa menaçant sur la plaine ? Couverte de ses maisons comme des pans d'un burnous, dont la Kasba serait le capuchon — (c'est la comparaison arabe) — l'énorme pierre plate, aux rebords escarpés, semble dresser vers l'horizon comme une immuable menace. Et de tous temps, vautours et bandits se sont disputés ce repaire. Et Numides, Berbères, Arabes, Turcs, tout ce que l'humanité a produit de races violentes, de races avides de pillage et de sang — se sont bataillés pour la possession de cette roche. Constantine a vu plus de sièges qu'aucune ville au monde — peut-être jusqu'à 80. Et à toutes ces révolutions, à tous ces assauts, elle a survécu, toujours fière, dressant pour guêter l'horizon ses tours, ses minarets et ses remparts massifs, recouvrant sans cesse ses ruines de maisons nouvelles qui se serrent comme des écailles sur un dos géant.

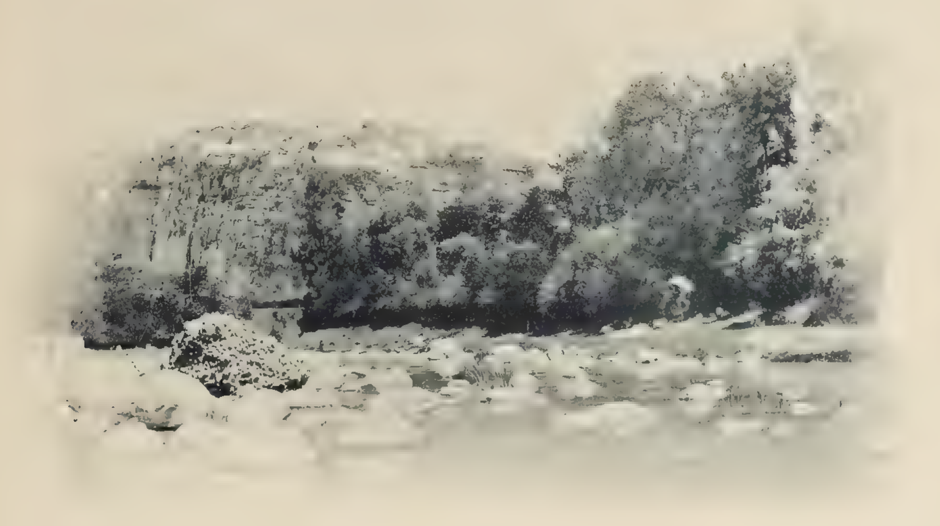
De trois points on la domine : du Coudiat à l'Ouest, du Mansoura à l'Est et au Nord de la croupe de Sidi Mçid. Mais s'il est aisé de la contempler du dehors et de l'envier, s'en emparer est une autre affaire. De toutes parts elle est inaccessible, sauf à l'Ouest, où, comme un pont levis tombé de ses fortifications séculaires, une chaussée naturelle la joint au contrefort du Coudiat Aty. Ailleurs elle surplombe la plaine et les ravins ou se sépare des plateaux qui l'avoisinent par les gorges sauvages du Rhummel.

On a comparé la forme de Constantine à un trapèze dont les angles regarderaient les quatre points cardinaux. Au Sud-Est, du côté de la grande base, si l'on se place sur les hauteurs de Mansoura, au-dessus de la ligne de chemin de fer de Bône et de Sétif, on voit, au delà du ravin, la ville s'étaler sur le plat du rocher. Et tout cet amas de maisons, petits cubes blancs, coiffés de briques grossières, semblent glisser sur la pente d'un rebord à l'autre, du sommet de la Kasba, au Nord, jusqu'à la pointe de Sidi-Rached au Sud, entraînant pêle-mêle, dans leur dégringolade, les gros édifices publics. Mais à Sidi-Rached, la coulée s'arrête et, devant l'abîme à pic, les maisonnettes arabes se retiennent et s'accrochent ; et pressées, amoncelées en désordre, elles semblent reculer devant le gouffre béant.

A cet endroit, le Rhummel, grossi du Bou-Merzoug, vient buter contre le coin de falaise et ne pouvant ni l'entamer, ni reculer, ni se jeter à gauche, s'engage à droite en bouillonnant dans la fissure étroite, aux parois déchiquetées. Jusque-là, en approchant de la ville, la rivière promène assez paisiblement — sauf pendant la saison des pluies — son eau claire entre des bouquets de verdure noirâtre ; elle coulait sans grand bruit sur un lit semé de galets énormes, émergeant par endroits et qu'on dirait lancés du haut de la ville pour lapider un géant. Maintenant, emprisonnée dans ces inébranlables murailles, la rivière se fait torrent ; elle saute, éclabousse la pierre, se tord en des remous écumeux ; mais elle suit la longue et profonde crevasse, lui arrachant à peine quelques débris.

De loin, on remarque difficilement la fente. De près, on ne peut y plonger le regard sans un frisson de vertige ; et l'on évoque, le cœur serré, toutes les vies humaines englouties dans ce gouffre. Aventuriers audacieux, grimpant la nuit aux aspérités de la roche et tentant de prendre par surprise l'imprenable cité ; condamnés innocents ou coupables, femmes accusées d'adultère, esclaves de harem cousues la nuit dans un sac sur un signe du maître irrité ; amoureux incompris, désespérés de la vie... combien ont tournoyé dans le vide, les cheveux au vent, les bras rejetés en arrière ! et les beaux corps souples, à la peau blanche, aux harmonieux contours, et les bras musculeux et les poitrines velues, se sont également brisés dans l'ombre humide du fond. N'est-ce pas leur sang qui donne à la pierre ces reflets rougeâtres ? N'est-ce pas leur chair qui pend en lambeaux aux aspérités du roc ? N'entend-on pas monter leur plainte dans le bruit sourd du torrent ?

Deux ponts franchissent aujourd'hui le Rhummel : il y en eut autrefois bien davantage dont on retrouve encore les amorces sur la crête des gorges. Au bas de la pointe de Sidi-Rached, l'unique arche en pierre du « Pont du Diable » joignant deux chemins à flanc de falaise. Celui de droite remonte au Mansoura en longeant une source thermale : il en est tant dans ces rochers ! L'eau jaillit dans une chambre voûtée pour retomber dans un bassin carré ; et l'indigène qui a la



CONSTANTINE VUE DU RHUMMEL

propreté de sa religion plutôt que la religion de la propreté, y vient sans cesse baigner son corps maigre.

« El-Kantara » « le Pont » par excellence, relie la gare sur le plateau du Mansoura à la rue Nationale, grande artère centrale de la ville. La gigantesque arche en fer a remplacé les piliers d'origine romaine reconstruits par Salah Bey; ils s'étaient écroulés en 1857, avec la conduite d'aqueduc, pour la plus grande satisfaction de notre fierté nationale. L'ancien pont n'illustrait point, en effet, une page bien brillante de l'histoire de notre conquête. Nos troupes s'y engagèrent sous le feu de l'ennemi et durent battre en retraite, en 1836, lors de cette première attaque si malheureusement dirigée contre Constantine par le maréchal Clauzel. La ville ne devait pas braver impunément nos armes ni avoir bien longtemps raison de nos soldats. C'est ce que devait nous apprendre l'année suivante, de leur grosse voix brutale, les canons du lieutenant-général Valée.

Depuis El-Kantara jusqu'à sa sortie des gorges au Nord, le Rhummel disparaît successivement sous trois voûtes. On dirait des ponts naturels, aux arches grossières mais puissantes, au large tablier rocheux de 50 à 100 mètres — des ponts que le torrent se serait édifiés à lui-même, impérissables, pour narguer ceux des hommes dont il a si souvent charrié les débris. Le soleil, en plein midi, visite ces cavités d'ombre, y promène ses traînées lumineuses, y plaque de grands reflets clairs.

Enfin, le torrent débouche dans la plaine. Les murailles de Titan s'écartent

devant lui. Vue du Mansoura à travers l'entre-bâillement formé par le Mçid à droite, la Kasba à gauche, l'étendue vaporeuse et bleuâtre donne l'illusion d'une mer. Et le Rhummel s'y précipite en cascades échelonnées, sautant les rocailles, remplissant les bassins et semblant entraîner dans le bouillonnement de son eau furieuse la coulée de pierre sur laquelle il débouche. On le traverse alors sur une passerelle en bois; et ce large plancher où deux chevaux peuvent marcher de front paraît, des remparts de la ville, la paille jetée sur un filet d'eau par la colombe de la fable, pour le salut d'une fourmi.

Au-delà du pont, à droite, une route en corniche, taillée dans le roc par la main-d'œuvre militaire, monte dans les hauteurs du Mçid. A 400 mètres, les trois sources de l'établissement thermal sourdent à 33 degrés dans les grottes ; ces eaux sont sulfureuses, alcalines, ferrugineuses et tout ce que l'on voudra. Comment tant de vertus ne les rendraient-elles pas efficaces ? Aussi dans toute la population leur vogue n'est-elle point contestée.

Les indigènes se trempent dans des bassins naturels où le grouillement de leurs épaules et de leurs crânes tout ras produit l'effet de morceaux de chocolat fondant dans une énorme marmite. Le mercredi, jour réservé aux femmes, sur la route se croisent des bandes de Mauresques, empaquetées dans leurs « haïcks », ne découvrant que l'œil, leur œil noir de gazelle si bête et si grand. Passent aussi des groupes de Juives, raides dans leur cuirasse brodée d'or, avec ces manches de gaze à travers lesquelles on voit le bras qui palpite; le bras est de satin, rond et ferme : la Juive a 15 ans; la Juive en a 30 : c'est une informe masse de chair blafarde, monstrueuse à l'épaule. Et les Juives se causent en miaulant, et les Mauresques rient aux éclats ou lancent des « you-you » sonores; et tout ce monde féminin s'ébat loin du regard des mâles avec l'entrain bruyant de prisonnières auxquelles on viendrait de donner la clef des champs.

C'est une mode aussi pour les Européens de venir de temps à autre en partie fine à l'établissement thermal de Sidi-Mçid. On y prend son bain, le matin, dans les immenses piscines aménagées pour éviter à « l'infidèle » le contact assez malpropre du « vrai croyant ». Puis on déjeune dans un jardin d'une exquise fraîcheur, où le grenadier pousse avec l'oranger dans un sol gras, fertilisé sans doute par le voisinage des sources.

Au-dessus de l'établissement thermal la route, par un lacet gracieux, gravit la pente et gagne la pépinière après l'hôpital civil. On monte, on monte toujours. A ces hauteurs le vent souffle sans relâche, froissant la bruyère et sifflant dans les branches de sapins. Encore quelques minutes d'ascension; la route débouche à son dernier tournant devant des murailles massives : une sorte de fort où loge la compagnie de discipline du 3[e] régiment de tirailleurs. Ce point culminant des environs de Constantine forme un étroit plateau, s'avançant en promontoire à gauche sur la plaine, qu'il surplombe à pic d'une immense hauteur. Au bout du

rocher, sur une sorte de rond-point, le regard plonge de dessous une tonnelle et se promène ébloui sur l'horizon sans fin. En bas les choses sont toutes petites, estompées par la vapeur. Est-ce le Rhummel ce serpent qui se promène dans les prés, reluit au bas des jardins et s'éloigne des gorges, tranquille comme s'il avait épuisé ses forces à les ronger inutilement ? Dans le lointain les montagnes font à la plaine un collier bleu et le soleil inonde le paysage de son implacable lumière.

Le petit plateau battu des vents que rien n'anime maintenant, sauf quelque veste bleue de tirailleur flânant dans le potager du capitaine, se transforma au printemps à la fête des vautours. Alors y viennent camper pendant deux jours des hordes de négros accourus des environs et même de bien loin dans la province. Tous ces corps d'ébène où la sueur met des couches de laque, vont s'accroupir sur l'herbe drue de la roche dans une indescriptible promiscuité. Par famille on s'établit, entassés, amoncelés dans cet étroit espace. Les hommes causent entre eux bruyamment en secouant leur coiffure de fête, longue « chéchia » toute cousue de coquillages, ou bien grimaçant, et grinçant leurs dents blanches, ils dansent sur un pied des rythmes lents. Les femmes, hideuses sous leurs cotonnades à rayures de ton criard, cuisent dans des marmites en terre, entre deux cailloux, d'innombrables fricots, de baignets jaunâtres qui nagent dans une huile puante, des piments cramoisis qui brûlent comme le feu. Les enfants presque nus gambadent, s'égratignent, se roulent par terre avec des cris stridents. Les moutons et les chevreaux attendent, en bêlant, qu'on les égorge la tête tournée vers le levant, qu'on les force à regarder pour mourir. Et sous ce ciel d'un bleu dur, dans le miroitement de l'air baigné de lumière, le rouge et le jaune des étoffes, le noir des peaux, le blanc sale des toisons étalées sur l'herbe dans la plume éparse des volailles, les pelures de légumes et les écorces de fruits font des bariolages heurtés où l'œil se débauche.

Vers le soir, quand la plaine se teint de violet, quand le soleil s'abaisse en des nuages de nacre, hommes, femmes et enfants se rapprochent des rebords du rocher. Alors commence un charivari effroyable : le son des larges tambourins se mêle au choc aigu du fer des castagnettes. Ceux qui n'ont pas d'instruments frappent sur ce qui est à leur portée avec une pierre, avec un bâton. Les femmes hurlent la tête renversée et les yeux mi-clos avec des tremblements du gosier qui semblent des râles de fauves.

.... Et de l'horizon, dans la pourpre du couchant on voit monter des choses noires : cela sort de partout, s'élevant isolément dans le ciel avec des courbes lentes. Le point grossit, on distingue des ailes. Enfin les premiers vautours viennent en tournoyant s'abattre sur la crête. Par centaines, par milliers il en vient, il en vient toujours, qui se posent à côté des autres. D'abord ils hésitent, frémissant sur leurs pattes courtes, le bec en avant, secouant leurs plumes. Puis ils s'avancent en voletant, se poussent, se bousculent et s'établissent enfin sur les débris empestés

du festin. Avec des gloussements rauques ils se battent, s'arrachant les morceaux et traînent dans l'herbe les entrailles. Longtemps ils savourent avec des ondulations de leur cou pelé ce repas de charognes que les négros leur offrent. Sur le bord du rocher, ils digèrent, en se lissant les plumes du bec où pendent des lambeaux saignants... Puis le ciel s'assombrissant, un à un ils s'envolent; un instant ils prennent le vent, les ailes étendues, planant en rond au-dessus de la roche ; puis, en jetant un dernier cri, ils filent et disparaissent enfin dans le lointain, ensevelis dans la nuit tombante.

. . . .

. . . .

En dehors des ponts jetés sur le Rhummel, par où pénétrer dans Constantine ? Le fait est qu'on n'a guère le choix des accès. La face Nord-Ouest, il est vrai, la petite base du trapèze ne prête pas comme l'opposée d'aussi raides parois. Sa pente y est praticable, sauf au-dessous de la Kasba, où des pans de rocaille semblent taillés à coups de hache. Sur cette pente la route de Philippeville dessine ses zig-zag. Encore faut-il pour monter de ce côté que les murailles qui le dominent ne soient pas garnies de défenseurs. Aussi n'est-ce point par là, mais par la chaussée du Coudiat-Aty, la « brèche », que nos troupes entrèrent dans la ville en 1837.

Mémorable entre les plus glorieuses opérations de nos campagnes d'Afrique, ce siège, s'il eut été moins meurtrier, eut paru conduit dans un décor de grand-opéra.

La ville et son bey, le féroce Hadj Ahmed, défendaient leur indépendance, leur race et leur religion contre l'envahissement triomphant d'une civilisation nouvelle. Ils allaient se battre avec cette rage de désespérés qui tuent pour ne pas mourir. Encouragés par le succès remporté l'année précédente sur les troupes du maréchal Clauzel, ils espéraient, avec l'aide d'Allah, voir leur rocher se secouer sous l'assaut des infidèles et rejeter dans le torrent leurs corps mutilés. Donc après avoir prié pieds nus dans les mosquées, les combattants s'étaient postés tout autour des murailles sur le bord du gouffre, près des canons chargés jusqu'à la gueule.

Nous Français, nous luttions pour venger les nôtres dont le sang empourprait presque encore les eaux du Rhummel. Pour le salut de notre conquête ce foyer de fanatisme et de résistance obstinée devait tomber en notre pouvoir.

C'est pourquoi le 6 octobre 1837 le général Damrémont amenait devant la cité rebelle 10,000 hommes avec une artillerie de siège et de campagne de 33 bouches à feu.

« La première colonne — dit un témoin du siège, l'auteur des *Annales* » *Algériennes*, Pélissier de Reynaud — arriva sur le plateau de Mansoura à » 9 heures. Le Gouverneur général se porta aussitôt en avant pour observer la » ville et en reconnaître les abords. Constantine se présentait comme l'année » précédente, hostile et décidée à une résistance énergique : d'immenses



CONSTANTINE

» pavillons rouges s'agitaient orgueilleusement dans les airs que les femmes,
» placées sur le haut des maisons, frappaient de leurs cris aigus, auxquels
» répondaient par de mâles acclamations les défenseurs de la place. Bientôt le
» son grave du canon répété par des milliers d'échos, vint se mêler aux cris de
» ces créatures humaines, et de nombreux projectiles habilement dirigés,
» tombèrent au milieu des groupes qui se présentaient sur la crête du ravin
» par lequel Constantine est séparée de Mansoura. »

L'artillerie, sous les ordres du général Valée, eut promptement trouvé son emplacement. Trois batteries établies sur les flancs du Mansoura prirent d'enfilade et de revers les batteries ennemies du front d'attaque, ainsi que celui de la Kasba. Les batteries de brèche furent installées au Coudiat-Aty; des attelages de 40 chevaux y amenaient péniblement de lourdes pièces de 24.

Au bout de cinq jours passés de notre côté en préparatifs formidables, en reconnaissances et en feux d'essai, — du côté des indigènes en fusillades et en sorties sans résultat, le général Damrémont, avant de lancer les colonnes d'attaque, voulut offrir à l'ennemi une capitulation. Un soldat du bataillon turc fut chargé de porter le message. Dans le silence de la poudre il s'approcha des remparts en agitant les bras : les assiégés le hissèrent avec des cordes. De vingt-quatre heures il ne reparut pas. Enfin on le revit sur la crête des murailles dont il redescendit comme il y était monté. Amené devant le général il lui transmit cette orgueilleuse réponse : « Il y a à Constantine beaucoup de munitions de guerre et de bouche :
» si les Français en manquent, nous leur en enverrons. Nous ne savons ce que
» c'est qu'une brèche ni une capitulation. Nous défendrons à outrance notre ville
» et nos maisons. Les Français ne seront maîtres de Constantine qu'après avoir
» égorgé jusqu'au dernier de ses défenseurs. »

Mais la vraie réponse, la plus expressive, celle qui rendait le mieux la sauvage obstination de l'ennemi, c'était le boulet qui devait, quelques instants plus tard, coucher à terre, près de la batterie du Coudiat, le cadavre broyé du général Damrémont. Ce brave officier, téméraire peut-être pour un chef suprême, tombait en face de la brèche qui, d'heure en heure grandissante, allait bientôt livrer passage à l'irrésistible élan de nos soldats. Sur son corps tiède encore, le général Perrégaux, penché pour un suprême adieu, roulait bientôt lui-même, frappé d'une balle au front. Une pyramide rappelle maintenant au passant cette mort trouvée, par une ironie du sort, au seuil même de la victoire.

Le général Valée, auquel avait aussitôt passé le commandement, reçut en même temps des propositions d'Hadj Ahmed pour la reprise des négociations si brutalement interrompues. Le Bey tenait la campagne avec une partie de ses troupes, mieux assuré hors de la ville d'une fuite que la haine de ses sujets pouvait, en cas de défaite, rendre plus nécessaire encore que l'emportement de nos soldats. Il lui fut répondu par le général qu'il lui fallait la ville ou qu'il donnerait l'assaut.

Cette proposition n'eut pas de suite et l'assaut eut lieu le lendemain. Le 13, à sept heures du matin, la première colonne, le colonel Lamoricière en tête, s'élançait sur la brèche. La fusillade éclata, déchirante, puis s'éteignit rapidement ; et dans la fumée, au bruit du râle des mourants, du coup mat des crosses s'abattant sur les crânes, le capitaine Gardereus planta au sommet du mur le drapeau tricolore.

A travers les rues tortueuses et sombres, sur les pavés pointus où l'on glissait dans le sang, ce fut alors une lutte d'homme à homme, et, sous le feu des « moukalas » dont les canons minces s'allongeaient par tous les trous et toutes les fentes, le duel de la bayonnette et du yatagan. Les détachements se suivaient, des troupes fraîches venaient sans cesse soutenir les premiers combattants; et l'on se disséminait par groupes dans les ruelles, sautant les marches d'escalier, enjambant les poutres et les pavés, enlevant une à une les barricades improvisées, clouant d'un coup de sabre au bois massif des portes des paquets de linges sanglants d'où s'échappaient des râles. Par les barreaux des fenêtres des faces convulsées regardaient, suant d'épouvante; et dans l'intérieur, à travers les murs épais, on entendait le hurlement aigu des femmes répondre à chaque coup de crosse donné dans les panneaux.

Il y eut des scènes horribles et des épisodes sublimes. Un pan de mur s'écroula, écrasant un morceau de compagnie. Une explosion retentit terrible, faisant trembler le sol : c'était la poudrière qui sautait, lançant dans un nuage épais, pêle-mêle avec des pierres des débris humains pantelants : le colonel Lamoricière faillit y perdre la vie et fût brûlé horriblement. — Un trait de romain : le duc de Nemours, entouré de son état-major, attendait, au Coudiat, des nouvelles. Un officier arrive, calme, un peu pâle : c'est le colonel Combes qui, brièvement, fait le récit du combat et décrit le mouvement de nos troupes dans la ville. Il s'arrête, puis avec un tremblement dans la voix : « Ceux qui ne sont pas blessés mortelle- » ment, ajoute-t-il, jouiront de cette belle victoire. » Il chancelle. On se précipite, on le soutient, on l'examine : d'un trou qu'il avait à la poitrine, coulait un mince filet de sang. Il rapportait cette balle de la brèche et n'avait pas voulu tomber avant d'avoir rempli sa mission. Il vécut quelques heures encore.

Constantine était domptée. Une lettre des autorités de la ville apportait bientôt au général Rullières, nommé commandant supérieur de la place, l'entière soumission des habitants. La Kasba fut aussitôt occupée. En se penchant sur le vide, au-dessus des parapets, on voyait des grappes humaines qui pendaient sur le gouffre ; c'étaient des vieillards, des femmes, des enfants, affolés, pris de cette terreur panique qui déraisonne. Ils avaient voulu fuir par les rochers en s'accrochant à de longues cordes. Mais les cordes étaient trop courtes et les balançaient très haut, ou bien elles cassaient une à une sous les poids trop lourds et les corps allaient s'écraser tout en bas sur les pierres.

Qu'elle ait augmenté ou diminué depuis la conquête, la population de Constantine s'est toujours trouvée à l'étroit. Ce qu'on s'est entassé de tout temps sur le dos de cette pierre! Tanneurs et selliers, tisseurs et forgerons, sans compter le juif qui brocante, tout ce qui travaillait les cuirs, les métaux et les soies, comme tout ce qui naquit pour guetter au fond d'une échoppe, ainsi que l'araignée au fond de sa toile, le passant naïf dont la poche est gonflée de « douros » — venaient se fixer à Constantine. Aujourd'hui encore, malgré la concurrence des Européens, c'est par milliers qu'artisans et boutiquiers indigènes vivent des industries locales et inondent de ces produits primitifs les tribus de l'intérieur. Ils amassent de jolis pécules à cacher les femmes sous le fin tissu des « haïcks », à draper les hommes dans les pans d'épais « burnous », à les chausser de savates plates ou de bottes molles en cuir rougi, à harnacher leurs chevaux, à bâter leurs mules, à étendre sous la tente des caïds les tapis moelleux où le pied s'enfonce C'est par millions que se compte le chiffre de leurs affaires. Et la rumeur mélangée de toutes ces activités semble le bourdonnement d'une grosse ruche sur le haut du roc.

Dans les 45,000 habitants que renferme aujourd'hui Constantine, les Européens figurent pour plus de la moitié. La ville est à eux en très grande partie, tout l'énorme morceau que limite au Sud la rue Nationale, démarcation nettement tracée entre les quartiers civilisés, où règne la monotonie, et les quartiers musulmans où la saleté même est pittoresque. Le flot humain suit cette artère, de la « Brèche » du Coudiat au pont « El-Kantara »; sur une étroite chaussée il coule entre les façades des maisons, comme l'eau du Rhummel entre les parois de ses gorges. De part et d'autre, chez les chrétiens comme chez les disciples du Prophète, c'est le va-et-vient d'une fourmilière en pente où chacun monte ou bien descend. On n'y remarque que deux allures: le pas pressé qui se retient, le pas pesant qui grimpe.

Les quartiers européens n'ont d'ailleurs aucun caractère d'originalité, sinon ce mouvement incliné de toutes choses et, à l'extrémité des rues, aux quatre points cardinaux, des entailles sur la verdure, des échappées vaporeuses, ou la profondeur d'un horizon plongeant. L'espace y manque partout, les places sont étriquées; le resserrement forcé des êtres et des objets crée dans les maisons la superposition exagérée des étages, la vie se développant en hauteur faute des autres dimensions.

Tout en haut, dans l'angle Nord, dominant le Rhummel et ses cascades, la Kasba étale ses nombreux bâtiments. Elle s'allonge et, sans gêne, prend de la place en quantité. Jamais la lui aurait-on marchandée? N'a-t-elle pas toujours été l'âme même de la ville, abritant dans d'épaisses bâtisses les soldats pour sa défense, et dans des citernes aux voûtes énormes l'eau qui la désaltérait? Sur les ruines de la domination turque s'élèvent actuellement trois casernes, la manu-

tention et l'arsenal où les canons datant du siége, de leur gueule de cuivre verdâtre, bâillent à terre lamentablement.

Un monument d'une simplicité toute militaire abrite, sur l'esplanade, tout près du parapet, les restes des braves tombés dans nos rangs pour la conquête de la cité. Dans cette Kasba, qu'ils regardaient d'en bas avec un œil d'envie, au milieu du tourbillon de l'assaut, ils dorment maintenant du sommeil sans trouble que la victoire elle-même ne peut donner.

Le croirait-on ? C'est par le côté du précipice, auquel sont endossées les casernes, que les soldats déjouent le plus souvent la vigilance des postes et la surveillance



QUARTIER DES FORGERONS

des rondes. Le soir, quand ils veulent découcher, « partir en bombe », comme on dit au régiment, ils tentent alors l'escapade dangeureuse. Passant par dessus la muraille, derrière laquelle un étroit sentier longe la crête de la pente, ils se rendent en ville en contournant le quartier. Puis ils rentrent, plus ou moins ivres, par la même voie. Le Dieu des ivrognes leur vient le plus souvent en aide et les garde des faux pas. Mais il en est parfois aussi, qui trop gris de vin, trop enfiévrés d'absinthe, sentent le pied buter tout à coup et le terrain manquer brusquement

sous leurs pas : c'est le principe qui absorbe sa proie... Un juron vite étouffé, puis une pensée pour sa mère, puis le malheureux s'abandonne les yeux fermés ; et la glissade de mort commence. D'abord, cela roule lentement, ne perdant pas un des frottements de la roche, laissant aux ronces les boutons de cuivre de la veste ou le gland de la « chechia », éclaboussant chaque aspérité de gouttelettes tièdes. Le mouvement s'accélère et la masse franchit les obstacles en rebondissant. Un dernier saut, par dessus la dernière roche, et le corps tournoyant sur lui-même, les bras allongés, s'aplatit sur un escarpement. Le visage baise la terre dans une pose d'indicible douleur ; une jambe pend dans le vide, nonchalante, et les oiseaux de nuit en passant la frôlent de l'aile. Là haut sonne l'extinction des feux ; et le clairon traîne ses notes hautes, au clair de lune, lugubrement.

. . . .

. . . .

Parmi tous les monuments que renferme encore la ville européenne, l'ancien palais du bey Ahmed mérite une mention spéciale.

Ce palais, de date relativement récente, n'a pas encore de légende, mais bien une histoire et digne d'un roman. El Hadj Ahmed, le dernier et le plus forban des beys de Constantine, accomplissant son pèlerinage à la Mecque, avait admiré l'ampleur et le luxe des palais orientaux. De retour à Constantine, il songea bientôt à échanger sa modeste habitation « Dar-oun-en-Noun » qu'il devait laisser à sa vieille mère, contre une demeure somptueuse qui répondit à son orgueil. Il fallait du terrain ? Il déposséda ses voisins sans scrupules Il fallait des matériaux ? Le Gênois Schiaffino lui en fit parvenir des cargaisons d'Italie. Les marbres, les faïences et les bois durs, débarqués à Bône, puis chargés à dos de chameaux et à dos de mulets, étaient péniblement escortés par les indigènes à travers un pays souvent montueux et sans chemins. Les cavaliers du bey, espacés dans la direction des convois, employaient des arguments frappants pour faire franchir les obstacles.

La construction commença bientôt, sans plan d'ensemble, sans idée nette, toujours augmentée, modifiée, enrichie au gré des caprices du maître. Deux maçons, l'un de Constantine, l'autre kabyle, formés tous deux à Alexandrie et à Tunis, dirigeaient les ouvriers, tous indigènes, recrutés sur place ou dans les environs par le « Kaïd-ed-Dar », le majordome du bey.

D'abord, tout autour d'un bouquet d'orangers toujours verts, dans la fraîcheur des eaux de fontaines, s'éleva, comme une dentelle légère, un péristyle où s'enroulaient, dans les colonnades, les vignes vierges et les volubilis. Au centre du jardin, sous un petit kiosque de bois enfoui dans le jasmin et les roses, le bey, le soir, s'asseyait pour fumer. Alors défilaient devant lui, parées comme des châsses, les plus belles d'entre toutes les femmes du harem. Elles passaient une à une, effarées, sans tourner les yeux, les bras en croix sur la poitrine ; et la

terreur qu'inspirait le tyran était telle, qu'on voyait trembler leurs longs cils noirs au bout de leurs paupières et, sous le poids des colliers, les seins se soulever comme du satin blanc sous les sequins d'or et sous les perles. Malheur à celle qui trahissait la moindre hardiesse! Toute nouvelle au sérail, l'une d'elles, pendant le défilé, voulut cueillir en passant une orange : bientôt, accroupie dans son sang, elle gémissait au même endroit, la main clouée au pied de l'arbre.

Momentanément interrompue par l'intervention du pacha d'Alger, que les plaintes de Constantine contre son bey avaient ému, la construction reprit de plus belle en 1830, après notre débarquement. El Hadj Ahmed était dès lors maître absolu de Constantine. Rien ne devait plus l'arrêter. L'espace manquait : on jeta bas les maisons par douzaines, faisant place nette sur une superficie de 5,600 mètres carrés. Les matériaux expédiés à deux reprises d'Italie étaient insuffisants : le bey pénétra dans les plus riches demeures, arrachant à sa guise les carreaux vernissés et les boiseries, enlevant les portes, déracinant les colonnes, chargeant ses ouvriers des glaces et des panneaux sculptés. A ceux qui subissaient cette spoliation sans prendre un air de joie, il faisait donner la bastonnade. Il envoyait en exil les influents qui murmuraient. Quant aux plus récalcitrants, ils allaient bientôt du haut de la Kasba porter leurs protestations dans les cascades du Rhummel.

Et les galeries du palais s'allongeaient en des perspectives lointaines; les murailles se chargeaient de faïences, mélangées en des mosaïques capricieuses aux dessins étincelants; les marbres polis dallaient les couloirs où l'air frais circulait sous les arcades à fresques. Dans l'encadrement des ogives, contre les parois intérieures des cours, au-dessus des fenêtres et des corniches, c'étaient des peintures fantastiques, dans l'esprit du Koran, sans rien qui eut la vie : des forteresses dressant, menaçantes, plusieurs étages de canons, des tours pavoisées de drapeaux flottants, et des tartanes aux mâtures enchevêtrées, voguant de travers sur la pointe des lames et laissant pendre des ancres et des cordages qu'on distinguait trop bien dans une eau trop transparente; des paysages enchantés, des arbres chargés de fruits étranges ; et des cités imaginaires couchées au bord de l'eau. Quel peintre naïf reproduisit ces images ? On parle d'un indigène d'Alger, formé à son art en Egypte, et qui aurait voulu reproduire ainsi, en souvenir de son pèlerinage à la Mecque, tous les sites qu'il avait visités. On raconte encore l'anecdote suivante : Le majordome, cherchant un peintre décorateur, pensa tout à coup qu'un chrétien, depuis longtemps dans les prisons du bey, ferait sans doute son affaire. Il le fit aussitôt amener au palais. Là, lui mettant à la main des pinceaux, poussant devant lui des pots de couleur et le campant devant les murailles nues : « Maintenant, lui dit-il, fais-moi des tableaux là-dessus. » Vainement, le malheureux se récrie, jurant ses grands dieux qu'il est cordonnier de son état. Le majordome ne veut rien entendre : « Tu sais peindre! Le prix de



» ton travail sera ta liberté ; la punition de ton mauvais vouloir vingt-cinq coups » de fouet par chaque jour d'inaction. Allons, travaille ! »

Longtemps le condamné ahuri se tordit les mains de désespoir, pleurant dans ses pots et mouillant ses pinceaux de ses larmes. Le troisième jour, las de la bastonnade quotidienne, il se souvint subitement des bonshommes, qu'étant enfant, il crayonnait sur les murailles ; et il se mit aussitôt à aligner des barbouillages fiévreusement. Puis il attendit, avec une anxiété difficile à peindre celle-là, la visite quotidienne. Quand le majordome parut, il faillit, d'étonnement, tomber à la renverse, et tout le palais accourut à ses cris d'admiration. « Je savais » bien, disait-il triomphant, que tu mentais, chien de chrétien, et que tous les » Français savent peindre. » Le cordonnier, son œuvre terminée, revint en France chargé de présents. On ne dit point si l'un de ses fils remporta plus tard le prix de Rome.

Au centre du vaste édifice, au milieu d'une longue galerie à triple colonnade, où le soleil se joue dans les arceaux, entre les deux jardins clos, et séparé du plus proche par une balustrade en bois ouvragé, s'élève le kiosque du bey. De là, comme d'un observatoire, El Hadj Ahmed, allongé dans le duvet épais des tapis, surveillait tout dans le palais par douze grandes fenêtres, ouvertes au niveau du sol. Il fouillait, de son regard d'oiseau de proie, les moindres recoins des plus lointains couloirs. Rien ne devait lui échapper dans son harem ; la moindre cachoterie était un crime ; il défendait même que l'on chuchotât.

Ce qu'il était mauvais, ce fauve, dans ses colères ! Trois négrillonnes, fraîchement arrachées à leur désert, se traînaient dans les escaliers, tout ahuries : elles ne parlaient point, ne se pouvant faire entendre, mais se serraient sans cesse les unes contre les autres, en roulant des yeux blancs. On les accuse de méditer une évasion. Le bey les fait amener, attacher devant lui sur les dalles, et à coups de sabre il les hache en morceaux.

Un jour quelques femmes du sérail s'amusaient à grand bruit dans une chambre. Le maître entendant les rires et les éclats de voix, s'avance à pas de loup, guettant derrière une porte. C'était bien innocent : on jouait au bey ; et l'une des petites odalisques, une pipe d'El Hadj Ahmed aux lèvres, rendait des sentences gravement ; et l'on appliquait aux coupables d'emprunt des bastonnades pour rire. Tout à coup le faux bey poussait un cri de terreur : le vrai venait de faire son entrée. La malheureuse eut d'abord la bouche cousue pour y avoir porté le bouquin d'ambre du souverain. Puis on l'emporta derrière le Coudiat ; on l'égorgea comme un chevreau sur la terre et on l'ensevelit en piétinant dessus.

Souvent à l'aube, au sommet de la Kasba, du « Rocher du Sac », trois pierres posées bout à bout au bord de l'abîme, deux formes humaines apparaissaient. L'une posait en travers une sorte d'auge en bois aux extrémités ouvertes ; l'autre allongeait dans cette auge un sac qui se contractait avec des râles. L'auge s'inclinait

sur le vide et le sac y glissait pesamment. Les deux hommes se penchaient alors au-dessus du gouffre. A deux cents mètres au-dessous roulait l'écume du torrent. Au bord de l'eau, sur l'arête d'une roche, le sac s'était aplati, et le courant faisait des petits remous irrités autour de cette chose informe. Quelques heures après, par la rampe de la « Porte-Neuve », des gardes du sérail descendaient : et de loin les femmes les regardaient en tremblant s'approcher du lit de la rivière, ouvrir le sac. en retirer une masse sanglante, la traîner par ses membres brisés dont ils enlevaient précipitamment quelque bracelet sans valeur oublié par un eunuque.

Le bey farouche avait pourtant ses moments de gaieté. Alors dans les cours du palais il faisait venir des almées : les esclaves servaient le café dans des tasses en filigrane d'or, les odalisques sur le sol se taquinaient comme des chattes ; et les almées se balançaient en des ondulations lascives du ventre. Chacune recevait un présent. Ou bien on s'amusait en rond avec les jouets de la petite Fathma, la fille du bey, et l'on traînait les gens graves, les khalifes et les ministres, dans les attelages mignons, les versant avec de grands rires dans les fleurs des parterres.

D'autres fois, le bey faisait une revue de santé, tâtant les femmes, voulant voir les dents, et il distribuait dans des mouchoirs brodés des parfums et des remèdes.

Un jour, pour donner à tous le spectacle de son courage, El Hadj Ahmed, après avoir fermé toutes les issues et s'être réfugié dans son harem dans les hauteurs du premier étage, fit lâcher dans les cours deux lions. Les bêtes bondissaient furieuses sur le marbre des galeries, franchissaient les fontaines d'un saut. Quand elles eurent assez rugi le long des arcades, en éventrant d'un coup de griffe tous les dogues du palais, le bey à coups de fusil les massacra du balcon, riant de la terreur des femmes.

Deux ans après, notre drapeau flottait sur ces terrasses, et les portes du sérail s'ouvraient comme devant des gazelles captives. El Hadj Ahmed, le sanguinaire, fuyait devant nos soldats comme un gueux pour ne pas tarder à se livrer lui-même. On le ramenait captif dans son beau palais de jadis, et passant devant son kiosque, sur la porte ciselée du « kaouedji », il pouvait lire encore l'inscription ironique :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Pour le maître de ce palais, paix » et félicité ; une vie qui se prolonge tant que roucoulera la colombe, une gloire » exempte d'avanie et des joies sans fin jusqu'au jour de la résurrection. »

Dire qu'à ce gredin maudit qui méritait pour tombe le ventre d'un vautour, nous avons fait des rentes ! Il est mort en les mangeant, dans sa villa d'Alger, sous ce ciel éternellement bleu, devant cette mer éternellement tiède, et son corps repose à l'ombre d'une mosquée, dans un terrain béni !

Au dehors des quartiers bas, livrés encore aux indigènes, tout dans Constantine devient la proie de la civilisation. Ne s'attaque-t-elle pas jusqu'au sol lui-même pour en changer la configuration ? Bientôt déraciné, enlevé à sa base, le Coudiat ira combler les fossés de chaque côté de la brèche, livrant passage, par l'élargissement de la chaussée, au trop plein de la population ; et l'on fera un faubourg sur l'emplacement de la montagne. Bientôt aussi, dans le flanc même des gorges, une route longera le lit du Rhummel, au niveau des eaux d'hiver, et l'homme suivra le torrent dans la pénombre fraîche et moussue, comme le dompteur suit pas à pas le fauve qu'il a maté. Bientôt enfin disparaîtront les derniers monuments des races vaincues. Il y avait autrefois 95 mosquées dans la ville. Beaucoup se sont écroulées sous la pioche du démolisseur. Beaucoup aussi ne subsistent que mutilées. Il en est ainsi pour celle de « Souk-el-Rezel », bâtie il y a deux siècles, travestie maintenant en cathédrale : de jolies arabesques fouillées capricieusement sur les murailles et le fin travail de marqueterie du « minbar » la chaire où le curé a remplacé l'iman, c'est tout ce qu'y remarque aujourd'hui le touriste. De même « Djama-el-Kebir », que la rue Nationale a amputé de son minaret : très vieil édifice, successeur d'un temple païen, dont il a même utilisé des piliers avec leurs inscriptions en latin.



LE RHUMMEL A SIDI M'CID

Passé la rue Nationale, en descendant, dès l'entrée des quartiers arabes, on

flaire son Orient et ses mélanges d'odeurs. Il y a de tout dans ce parfum composite : musc et benjoin qui, dans les appartements, brûlent en des soucoupes de cuivre, pour purifier les tentures ; essences de fleurs coulant dans les chevelures de femmes ; fumet des gargottes où les quartiers d'agneaux mijotent dans les sauces à l'eau de fleur d'oranger ; émanation pénétrante des cuirs que l'on déplie et découpe sur des nattes ; et surtout la buée tiède des débris qui pourrissent, et dans le fond des boucheries la vapeur des charniers.

Et cependant, pour ses seuls quartiers indigènes, Constantine mériterait le voyage. Les pentes y sont très raides, entaillées d'escaliers ; et les maisons les recouvrent d'une ombre humide, d'une ombre de moisissure, en s'inclinant pour se toucher. C'est toujours la maison arabe, sans fenêtres, percée dans l'épaisse muraille de trous plaqués de grillages qui se serrent très rouillés contre la pierre ; les portes massives se hérissent de leurs clous à tête de cuivre devant l'audacieux qui vient trop près. Que de mystères dissimulés derrière ces parois muettes !

Souvent d'ailleurs l'austère silence n'est qu'un trompeux aspect ; et les demeures les plus graves renferment les plus rieuses « houris ». Des rues entières, le jour sans mouvement et sans vie, regorgent le soir de ces filles de joie : sur le seuil des corridors bleus, laissant deviner leurs poitrines sous le tissus des « gandouras », elles chantonnent du nez des notes traînantes. A l'intérieur, dans les cours, contre les piliers en plâtre mal équarris, elles s'accroupissent autour des plateaux de cuivre et versent, la cigarette aux lèvres, le café fumant. Puis, se levant, nues jusqu'à la ceinture, elles secouent leurs seins très bruns en des contractions de reins très lentes, et, les bras levés, balancent la tête sous des branches de jasmin. Quand c'est fini, elles s'affaissent sous les coussins, et l'illusion disparaît avec la fin des danses. Alors on remarque qu'elles sont peintes comme celles de chez nous. Elles se sont fait les lèvres rouges avec du carmin, avec la racine du « souak », les dents d'un blanc laiteux, avec le « khol » leurs yeux cerclés de noir et leurs mains frottées de « henné » semblent trempées dans le safran. Une odeur de mouton les enveloppe ; et quand elles vous font des propositions brusquement, avec cette crudité des mots imparfaitement compris, on part d'un éclat de rire. Alors elles détachent leurs bijoux pour vous les vendre. Il en est de toutes jeunes pourtant, à peines nubiles, qui font rêver...

Les Juives de Constantine surtout sont célèbres. Là s'est conservé leur type si pur, si gracieux dans l'adolescence. Très blanches avec des traits très purs, sous les cheveux de jais aplatis en bandeau sur le front, des yeux qui flamboient, des épaules et des bras d'un contour moelleux, elles font pourtant présager déjà, par la précoce épaisseur de la taille, et ce balancement sur les hanches en marchant, l'embonpoint difforme qu'elles devront porter un jour. Le Juif veut les femmes grasses. Par groupes on les voit assises en plein air, filant la laine pour les burnous ou tissant les cordes de chameaux.

Quelle animation ! quel vacarme continu dans ces ruelles ! Aux glapissements des vendeurs ambulants, adossés aux coins des voûtes, répondent les hurlements rauques des « biskris », les porteurs d'eau, aux cruches de cuivre, qui semblent s'égorger en se disputant pour un sou ; le marteau chez le forgeron cadence le ronronnement de l'archet chez le tourneur de corne. On se bouscule, on s'interpelle, on s'aborde en marmottant des souhaits. C'est la vie qui coule à flot du haut en bas, inondant la ville.

A « Bab-el-Djabia » le spectacle change brusquement. De toutes les portes que comprenait l'ancienne enceinte, c'est la seule encore debout. Très basse et masquée, elle s'ouvre sur le Sud, du côté où le Rhummel rencontre la pointe du rocher. Au dehors, sur une esplanade, dominant le creux du torrent, les « Beni Ramassés » ont aligné leurs huttes. C'est infect, ce groupement de la tribu des pouilleux ! Sous des baraques en planches vermoulues, couvertes avec des plaques de bidon en zinc ou des morceaux de toile qui bâillent la misère, ils campent dans la crasse et dans la boue jamais séchée, au milieu de détritus à moitié pourris. Ils sont chiffonniers, revendeurs de débris et de loques, alignant le jour, dans le marais croupissant de leur seuil, des morceaux de métal, des bouteilles mal lavées, un tas d'horreurs que l'on achète au kilog. Dans des fritures qui empoisonnent le rance, ils rôtissent des moutons ramassés aux ordures. C'est la gueuserie des races qui crèvent, qui se décomposent, gangrenées, et tombent en lambeaux.

Devant ces êtres dégradés, roulés dans l'immondice, on songe à l'écrasement lent de la civilisation. Eux aussi dominèrent le monde !... Ils parcoururent les continents, laissant derrière eux la traînée lumineuse du progrès. On disait alors : « Les Arabes sont nos maîtres ! Ils sont instruits, laborieux et forts, l'avenir est à eux ! » Aujourd'hui, c'est le rebut, la chose usée qui s'émiette.

Et pendant que les « Beni Ramassés », acculés au bord de la falaise, inertes, grignottent leurs immondes fritures, semblant attendre qu'on les jette au torrent, là-bas, de l'autre côté, en face de la plaine lumineuse et des horizons bleus, l'image du progrès moderne se montre en plein milieu de la solennelle façade ; et dominant l'immensité dans l'encadrement de la fenêtre d'honneur, le préfet chamarré d'argent chauffe au soleil son uniforme.

R. Rey.



Environs d'El Kantara

BISKRA

BISKRA



L'heure délicieuse de l'arrivée à Biskra. — L'heure reposante de la fin du jour. — L'heure du coucher du soleil.

De Constantine à El-Kantara un paysage quelconque, des montagnes aux rochers d'un gris uniforme, d'un gris d'Europe, puis des champs cultivés et de grandes prairies toutes fleuries...

Le défilé d'El-Kantara traversé, brusquement le pays change. — C'est l'Orient, l'Orient de lumière et de soleil.

La gorge s'ouvre sur la plaine éblouissante de clarté. Tout se fond dans une même lumière d'or. Le sable, les murs en frise des bâtisses arabes, les troncs des palmiers, dont, seuls, les panaches mettent une note plus précise et plus foncée dans le ciel.

A mesure que le train avance, l'air devient plus vibrant, tout se colore d'avantage, et, en déclinant, le soleil répand une lumière plus dorée et plus vive.

L'Est s'éclaire d'une lumière rose, d'une lumière si douce, que les montagnes prennent des tons de fleurs.

Le Mackadou — la joue rose — surtout, se teinte d'une invraisemblable couleur de rubis clair. La montagne, nous dit la légende arabe, rougit tous les soirs du dernier baiser du soleil.

L'Aurès, derrière lequel le soleil vient de disparaître, découpe, en violet foncé, ses arêtes sur le ciel couleur d'algue-marine.

Puis, de jaune clair passant au chrome foncé, l'Orient s'illumine de pourpre.

Tout s'embrase, tout se nacre des tons les plus éblouissants, et pendant une minute, c'est un flamboiement de couleurs plus éclatantes, plus radieuses que le soleil lui-même.

Oh ! comment dire cette fantasmagorie de couleurs éclairant le Désert immense, immobile.

Puis, tout se confond, s'éteint ; tout se baigne d'une même brume violette, et très vite la nuit tombe.

*
* *

Notre première visite est pour le Vieux-Biskra.

A travers les champs tout fleuris de petites marguerites jaunes, un sentier nous mène à l'Oasis. Le sentier s'élargit, des deux côtés des jardins de palmiers clos de murs, et c'est une rue. — Bien bizarre, cette rue, menant tantôt à droite, tantôt à gauche, en vraie route arabe peu pressée d'aboutir.

La route côtoie un large ruisseau, *la Seguia*, qui, encore plus fantaisiste, disparaît dans un jardin, se perd sous une maison, revient à gauche pour repasser à droite, semant la route de passerelles faites de deux troncs de palmier. — Par places, les murs s'élèvent de quelques mètres. La porte plus solide qui les ferme ; un chien aboyant, le museau passé par une meurtrière, indiquent, seuls, une maison arabe. Des marabouts, des écoles, la maison d'un caïd enjambent parfois la rue, et la voûte sous laquelle on passe forme cadre au reste du chemin, qui, bientôt, se perd à un tournant.

Le soleil brûle, tellement éclatant, que les parties éclairées se décolorent, vibrent dans une blancheur de fournaise.



MARCHÉ DE BISKRA

Les ombres, au contraire, se colorent de tous les reflets des palmiers et des murs. Les miroitements de la Seguia papillottent, brillent en jaunes et en rouges et toute cette exubérance de couleurs, tamisée de traînées bleues, se fond en un délicieux violet.

*
* *

Presque personne dans les rues : quelques Arabes, assis, l'air grave, à l'ombre d'une voûte, pareils à des pierres dans l'immobilité de leurs burnous blanc.

Au loin, des petites filles, en se sauvant, font cliqueter les bracelets de leurs chevilles. Lorsque l'une d'elles se laisse trop approcher, un « Fathma » ou un « Zorah » impérieux, lancé d'une terrasse, rappelle l'enfant, qui disparaît.

Par trois ou quatre, jamais seules, des femmes enveloppées de blanc — en paquet — ne laissant voir qu'un œil, passent, très indifférentes.

Des garçons nous suivent quelques pas et hasardent timidement : « Macach sourdi, dis, Moussi ? » puis retournent jouer.

Parfois un chameau, tenant de son chargement la largeur de la rue, fait fuir tout le monde, à la recherche d'une embrasure de porte pour abri.

*
* *

De l'autre côté de Biskra, sur la route de Tougourth, le Village-Nègre.

Un amas de masures aux portes en troncs de palmiers à peine dégrossis. Des maisons comme bâties au hasard, misérablement, les unes contre les autres. Aucun jardin, pas un palmier ne vient jeter son ombre sur la rue. Au contraire du Vieux-Biskra, dans les rues une agitation, un mouvement de fête. De grandes négresses vêtues de bleu ou d'orange crient, s'interpellent d'un bout de la rue à l'autre : elles vont très vite, ouvrant et fermant sans cesse leurs portes.

Une énorme clef à la main, elles retournent des quatre ou cinq fois s'assurer que la serrure a joué. Elles partent, un grand couffin au bras, et reviennent dix minutes après, avec un œuf de pigeon ou une botte de cresson. Et toutes ces courses, ces bavardages, de l'air le plus empressé, le plus sérieux du monde.

Des enfants vêtus (oh ! à peine) de loques criardes se bousculent, braillent, nous assourdissent de leur éternel : « Dis, macach sourdi, Moussi ? »

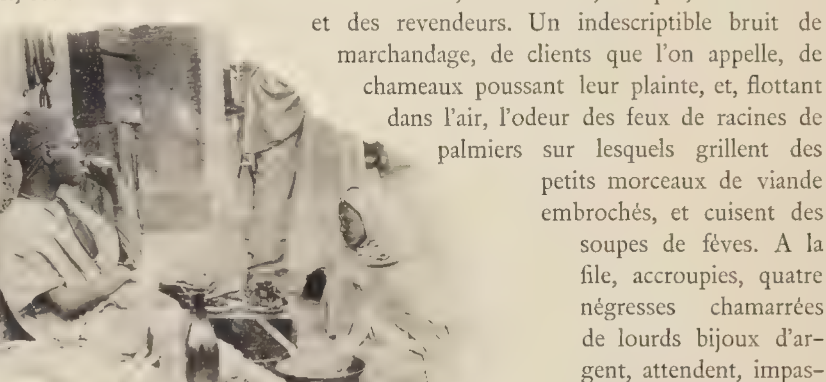
Une négresse presque jolie domine le bruit en me hurlant aux oreilles les seuls mots de français qu'elle sache : « Achetez-moi du pain, Madama », et je me sauve à la recherche du calme, sur la route de Tougourth, où une caravane s'enveloppe de poussière, au pas des chameaux.



DEVANT LES TENTES

A Biskra même, le marché et la rue des Ouled-Naïl.

Presque hors la ville, le marché se tient sur une grande place. Au matin, des caravanes de chameaux, et aussi quelques ânes, y apportent des pains de dattes dans des outres, des sacs d'orge et de blé, des bottes d'orge coupée verte, et le peu de choses qui forment la cuisine arabe. Sous une colonnade carrée, recouverte d'un toit, sont installés des marchands de burnous, de couteaux, de tapis; des fruitiers et des revendeurs. Un indescriptible bruit de marchandage, de clients que l'on appelle, de chameaux poussant leur plainte, et, flottant dans l'air, l'odeur des feux de racines de palmiers sur lesquels grillent des petits morceaux de viande embrochés, et cuisent des soupes de fèves. A la file, accroupies, quatre négresses chamarrées de lourds bijoux d'argent, attendent, impassibles, en plein soleil,



LA CUISINE EN PLEIN AIR







Jardins de Biskra

qu'on vienne acheter leur couss-couss; et, plus loin, des petits tas de sauterelles confites tentent l'appétit des gourmets.

*
* *

Très animée, la rue des Ouled-Naïl. Dès le matin, les Ouled, vêtues de soies jaunes, rouges ou vertes, toute leur fortune cousue en pièces d'or sur des rubans de velours, formant colliers et coiffures, aux oreilles d'énormes anneaux d'argent et de gros bracelets aux chevilles, attendent, assises devant leurs portes, que tout ce luxe séduise les passants.

Le soir, une lanterne allumée à chaque balcon, et de grandes gerbes de lumière sortant des cafés éclairent la foule des burnous qui encombrent la rue. Assises maintenant sur la première marche de leur escalier, les Ouled attendent toujours.

Mais, nimbées de tout l'or pendu à leur cou et à leurs cheveux, éclairées par une seule bougie, malgré la crudité des couleurs, malgré l'immense coiffure carrée, quelques-unes sont ravissantes.

Farfaria, un triple collier de louis au cou, un enchevêtrement de colliers et de chaînes d'or dans la coiffure, toute drapée d'un grand voile noir.

Très pâle, ses grands yeux à demi fermés, Addah cache une robe rose-clair sous un voile blanc qui l'enveloppe entière.

Ranadja, vêtue d'une dalmatique violette très brodée d'or. Bien jolie, Ranadja; bien jolis, ses grands yeux noirs, au regard un peu fixe.

Voici la plus étonnante. Des plumes d'autruches noires plantées droites dans sa coiffure. La figure barbouillée de rouge, d'un rouge sang, pareil à celui de sa robe, des louis pendus au cou, formant une cuirasse jusqu'à la ceinture, elle chante, un chant nasillard, très haut... La bougie, placée sur un rebord du mur, l'éclaire de face : superbe, malgré son barbouillage, malgré sa robe.

Dans tous les cafés, des tambourins rythment la mesure à grands coups. Une flûte ou une musette arabe joue deux ou trois mesures qui se répètent indéfiniment, et, à cette musique, dansent les Ouled-Naïl. Deux par deux, la figure impassible, les bras levés, elles glissent, le corps immobile, et, seul, leur ventre remue par saccades.

Les tambourins s'arrêtent, la musette expire un son aigu, et ces dames se retournent à leurs escaliers.

Au café juif, un vrai orchestre. Deux tambourins, un violon et une flûte. Le violon esquisse une phrase lente, très lente. Sur la phrase du violon, la flûte joue des contrechants extravagants. Les musiciens s'animent peu à peu et accélèrent toujours le mouvement, le rythme devient si rapide qu'il se confond, se brouille,

et une griserie me vient de cette musique, si étrange d'abord, si délicieuse lorsqu'on la réentend.

Entre les tables de café, Mougni danse, si gracieuse, si souple, faisant de la danse du ventre une chose charmante : les bras levés, elle ondule, la tête très en arrière, agitant des écharpes au bout de ses doigts.

Au son plus triste, plus lent de la musique, accablée, en trébuchant, puis reprise par le rythme rapide, elle bondit, et, très vite, tourne sur elle-même.

Elle doit être très ancienne la danse de Mougni, bien ancienne, celle peut-être que dansait Salomé, et qui nous est parvenue intacte à travers les siècles dans cet Orient, où se conserve si bien tout ce qui est la grâce et le charme.

Dix heures. — Un coup de sifflet et toutes les lumières s'éteignent. Dans les cafés, transformés en dortoirs, encore un peu de bousculade, quelques éclats de voix, puis tout se tait, tout s'endort dans le silence bleu de la nuit. Et seulement, au loin, une flûte égrène encore longtemps ses notes lentes.

Bojidar Karageorgewitch.







ENVIRONS DE BISKRA

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

